

L'enfant dans la ville

**Etude ethnologique
réalisée pour le compte
du groupe SCIC**

Rapport

**Pascale LEGUÉ -DUPONT
Avril 1994**

SOMMAIRE

1 Le contexte de la demande.....	3
2 Les enfants et la ville	4
2-1 la ville et l'enfant : une longue histoire.....	6
2-2 Approche méthodologique.....	8
3 Visite des lieux	10
3-1 Saint-Pierre-les-Elbeuf.....	11
Parcours	13
3-2 Sarcelles	19
Parcours	20
3-3 Marseille.....	27
Parcours	29
3-4 Quétigny.....	34
Parcours	35
3-5 Lyon	41
Parcours	42
3-6 Paris.....	46
Parcours	47
4 Une question d'échelle.....	52
4-1 Une échelle de distance.....	53
Des investissements différents selon l'âge.....	55
- Espace privilégié	55
- Limites de distances parcourues par les 7 - 10 ans.....	56
- Limites de distances parcourues par les 11 - 13 ans	57
Entre l'univers familial et la distanciation.....	59
4-2 Une échelle de vision.....	62
4-3 Une échelle de temps.....	63
Le temps scolaire : une sociabilité intense	63
Hors temps scolaire : le temps de la famille et des loisirs.....	63
Ville diurne, ville nocturne	64
Climat	65
4-4 Une échelle de socialisation.....	66
L'espace privé : le logement pôle majeur de la vie de l'enfant.....	69
L'espace collectif : des territoires appropriés.....	71
L'espace public : pôle d'attraction majeur	74
5 Transport.....	77
Aller au plus vite ou le chemin du plaisir	77
La défaillance des transports en commun.....	80
6 Le corps de l'enfant et la ville	
Un mouvement permanent.....	82
Où jouer ?.....	82
Perceptions sensibles.....	84
7 L'ambivalence du rapport à la ville.....	90
Bibliographie	92
Illustrations	94
Merci à	95
Annexes.....	96

1 Le contexte de la demande

Ce rapport présente une synthèse des données recueillies au cours d'enquêtes effectuées pendant les mois de janvier et février 1994 auprès d'une soixantaine d'enfants dans six sites différents en France (une résidence à Saint-Pierre-les-Elbeuf, le quartier Watteau à Sarcelles, Quétigny dans la région de Dijon, Campagne-Picon 14ème arrondissement à Marseille, Paris 14ème arrondissement et Lyon 6ème arrondissement). L'étude a porté exclusivement sur des quartiers de logements collectifs afin de se placer dans un même contexte d'habitat.

Elle avait pour objet d'aider à comprendre concrètement, c'est-à-dire à partir d'enquêtes *in situ*, comment les enfants de 7 à 13 ans vivent au quotidien leur quartier, leur ville. Ce qu'on a cherché à obtenir, ce n'est pas seulement un tableau des difficultés et avantages "objectifs" mais aussi une analyse des contenus subjectifs, "existentiels" du vécu des enfants.

L'analyse des données recueillies a abouti à une réflexion sur les pratiques et comportements de l'enfant dans la ville, sur les perceptions de son environnement, la nature et le fonctionnement particuliers de ce lieu. Cette compréhension est la condition indispensable de la définition d'une éventuelle politique d'aménagements.

2 Les enfants et la ville

Le choix de travailler avec les enfants, mais surtout à partir du point de vue des enfants est original et peu habituel. La question de l'enfant et la ville prend généralement en compte les seuls propos des adultes. Le sujet est délicat, parce que les enfants ont un discours qui peut être difficile à décrypter mais aussi parce que les adultes projettent leur propre vécu d'enfant, leurs nostalgies et leurs fantasmes. La réflexion sur ce thème de l'enfant n'est pas neutre. Aux enjeux politiques, sociaux, économiques que représente ce sujet sont associées des inquiétudes d'adultes sur l'avenir de la société, celle de leurs enfants. L'enfant est idéalisé par une société qui ne cesse de le présenter comme porteur d'avenir. En France, dans les années 1980, la politique en faveur des enfants citadins évolue vers un discours de solidarité. Avec les "contrats ville-enfant" (Ministère de la Jeunesse et des sports), l'objectif est de "réintroduire l'enfant dans la ville", de l'intégrer comme membre à part entière de son quartier. Avec la mise en oeuvre de conseils municipaux d'enfants dans plusieurs pays (Belgique, Italie, Suisse, France) ont fait accéder l'enfant au statut d'"enfant-citoyen" (Badard A.).

Pourtant, si ces projets en faveur de l'enfant sont encourageants, ils sont peut-être à nuancer, "il est en effet paradoxal de constater que la "découverte" de l'enfant soit allée de pair avec un isolement de cette classe d'âge ; isolement aggravé par l'urbanisation et les changements qu'elle a provoqués" (Billon-Grand, 1974). La ville ne semble pas se prêter au bien-être de l'enfant. Il y aurait inadéquation de la ville à l'enfant. 80% des Français jugent qu'elle n'est pas conçue pour eux¹. En réalité, un travail de "terrain" comme celui mené pour cette étude qui se place du point de vue des enfants, tend à moduler ce propos, en premier lieu parce que des actions urbanistiques tout autant que sociales réalisées en leur faveur ont été des réussites, ce qui laisse penser que d'autres sont envisageables, en second lieu parce que les enfants malgré les difficultés qu'ils disent y rencontrer, expriment leur intérêt pour l'univers citadin, leur amour même, ils savent s'y adapter, en tirer profit.

¹ Etude Bipe Conseil réalisée en 1991 sur les métropoles européennes

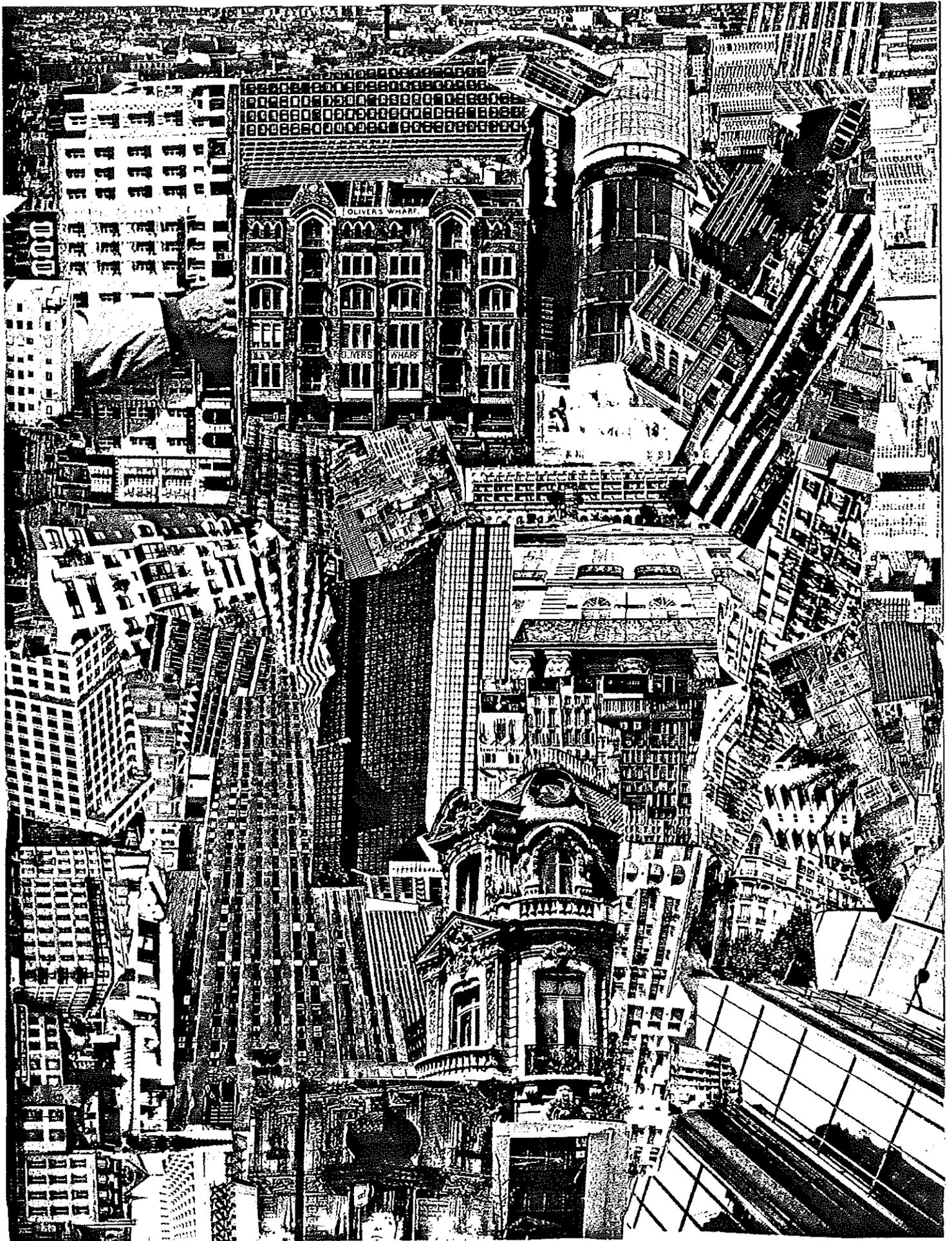


Figure 1 : "La ville". Collage de Charlotte (11ans - Paris)

2-1 la ville et l'enfant : une longue histoire

On observe que cette question de l'enfant et la ville n'est pas nouvelle mais s'est posée de différentes manières au fil du temps. Déjà au XVII^e siècle, elle était présentée sous un angle dramatique. Jugée nocive, "l'air y est infecté, malsain à tout le monde et plus particulièrement encore à l'enfance" (Ballexserd J., 1762 : 51), la ville est dénigrée et l'on conseille d'en éloigner les enfants et de les placer en nourrice à la campagne.

Si les enfants en Europe, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle vivent au milieu des adultes dans la rue, "espace social à la fois privé et public qui appartient aux riches et aux pauvres". (Ariès P., 1979 : 4-5). Au XIX^e siècle, des considérations hygiénistes et morales amènent les classes aisées à les en retirer. Plusieurs études, qui soulignent la condition misérable des enfants des classes pauvres dans les quartiers ouvriers, tiendraient la ville pour responsable des inégalités, des maladies et du taux de mortalité des enfants. Lieu malsain pour les défavorisés, elle serait aussi celui de leur déchéance morale. La séparation des enfants d'avec la rue s'accompagne d'ailleurs "d'une prolifération cancéreuse de l'espace privé" pour reprendre l'expression d'Ariès (1979 : 4-5) et de la spécialisation des espaces urbains entre public, privé et professionnel. Tout s'organise pour protéger l'enfant de la rue. Avec les premiers patronages, l'école publique, obligatoire et gratuite, "l'isolement des enfants se généralise. L'enfant est ainsi assigné dans des lieux spécifiques : en classe avec une même classe d'âge, au foyer avec sa mère." (Quitterie Calmettes, 1993 : 25) C'est aussi à ces mêmes époques que dans les milieux bourgeois, l'organisation spatiale des appartements se modifie en fonction de nouveaux critères : le besoin d'intimité familiale, la séparation du foyer et du travail. La chambre d'enfants prend une valeur et une localisation spécifiques pour des raisons essentiellement sanitaires. Les enfants accèdent à un lit personnel au XIX^e siècle tout en continuant à être plusieurs par chambre jusqu'au XX^e siècle. Si la rue n'est plus pour les enfants de la bourgeoisie un espace approprié, en revanche dans les milieux les moins favorisés, la rue persiste à être un espace de vie pour l'enfant. Mais il n'en est plus qu'un usager occasionnel, pour les déplacements et les loisirs, il y est seulement toléré. On voit là, inspirées du modèle bourgeois du XIX^e, se dessiner les modes d'"habiter" d'aujourd'hui, avec une tendance au repliement de la société sur le foyer et un certain abandon de la rue comme espace de socialisation. Au XIX^e, on y travaillait, on s'y rencontrait, on y vivait beaucoup, les enfants y avaient naturellement leur place.

Depuis les années 1960-1970, la préoccupation de l'enfant dans la ville, son épanouissement, la préservation de sa personnalité deviennent des objets de réflexion. Et si le cadre urbain est encore perçu comme inadapté à l'enfant, il ne suscite cependant pas uniquement la critique puisque des psychologues observent que la ville accélérerait le

processus perceptif de l'enfant, stimulant à la fois sa réflexion et ses désirs... Malgré cette note positive, l'univers citadin demeure aujourd'hui encore un objet de préoccupations et d'actualité.

Quelle est l'histoire de l'enfant des villes aujourd'hui ?

L'enfant n'est plus un enfant de la rue. L'image du Poulbot a définitivement disparu. L'enfant jouant dans les rues est absent de nos images de villes. D'ailleurs Robert Doisneau ne s'y est pas trompé en n'en photographiant peu ces dernières années. "La voiture a tué dans les rues ce qui restait de l'enfance, imposé la contrainte des feux rouges et des parcs réservés".. Jean Duvignaud (1977 : 94). L'enfant des villes est devenu un enfant des coeurs de résidences ou de grands ensembles, ou un enfant des parcs. C'est un enfant assigné à vivre dans des espaces dont on dit qu'ils ont été conçus à son endroit. Un enfant que l'on protège d'un danger majeur : la voiture. L'enfant lui-même ne se laisse pas duper. Que ce soit à Saint-Pierre-les-Elbeuf, petite ville presque campagnarde, ou à Paris et Marseille. Ils tiennent tous un discours similaire. "*Jouer dans la rue ? Ce n'est pas possible, c'est trop dangereux*".

La voiture, au moins en France, a modifié le rapport à la rue, à la ville, " En 1970, la rue s'est vidée : pas plus d'hommes, de femmes, d'enfants, que d'arbres. Le vide est rempli par les voitures. Sont-elles les causes de la désertification de la ville ? C'est bien la voiture qui a poussé les familles populaires à empêcher leurs enfants de jouer dans la rue comme ils en avaient gardé l'habitude malgré la police et ses interdictions. La peur de l'accident a fait plus que celle d'une police dont on savait s'accommoder. Les enfants, eux, n'avaient pas peur ; ils savaient s'adapter à la voiture, ils montaient derrière, comme ils s'accrochèrent dans les années 1940, en grappes, aux tramways de Rome. Mais cette fois, les parents s'émurent et réussirent à les retenir. Les enfants eux-mêmes avaient sans doute perdu le goût de courir dans la rue". (Ariès Ph., 1979 : XII)

2-2 Approche méthodologique

Imaginer ce que pourrait être des projets d'aménagements pour les prochaines décennies suppose d'ancrer le projet dans une réalité culturelle et sociale d'aujourd'hui, d'en révéler les éléments structurants. Le projet ethnologique est donc d'inventorier ce qui est de la réalité d'aujourd'hui. Pour cette enquête sur l'enfant dans la ville, le travail sur le terrain se déroule en trois étapes.

Tout d'abord une prise de contact avec les lieux, avec des adultes. L'objectif est de situer l'univers socio-économique, culturel et spatial des enfants interrogés ; connaître les lieux qu'ils occupent habituellement, leurs usages prévus et détournés, les périodes d'occupations, le statut de ces espaces (public, privé...) ; être informée des éventuels conflits d'usage dans ces lieux ou encore de leur appropriation possible par un groupe... Le deuxième temps du travail s'effectue avec des enfants de 7 à 13 ans². La prise de connaissance se fait en premier lieu en groupe dans un local bien souvent improvisé, à l'abri des frimas (l'enquête s'est déroulée, je le rappelle, dans le courant des mois de janvier et février). Deux groupes d'âge ont été constitués, 7-10 ans qui correspond au primaire, et 11-13 ans au début de collège (environ 6ème - 5ème). Puis une promenade à leur initiative, assortie de commentaires sur les divers aspects de leur cadre de vie se poursuit dans le quartier. Moment passionnant car les enfants se transforment volontiers en informateurs. Ils ont plaisir à faire découvrir leur quartier, leur ville... Mais aussi travail déroutant et qui réclame une grande vigilance, d'une part parce qu'il faut constamment veiller à savoir si l'enfant par ses réponses ne tentent pas de satisfaire l'adulte en souscrivant à sa demande implicite, d'autre part en raison de la complexité des comportements enfantins, de l'ambivalence de ses propos comme de ses actes. Une matinée ou un après-midi passés exclusivement en sa compagnie permettent de saisir toutes ces difficultés.

Peut-on parler de l'enfant et la ville ? Ne devrait-on pas plutôt dire les enfants et les villes. En effet, près de quatre-vingts enfants ont été rencontrés dans six villes. Le terme de ville recouvre des entités très différentes. En perpétuel mouvement, chaque ville a son histoire et ses caractéristiques propres. La notion d'enfant recouvre aussi des entités sociales, culturelles et économiques distinctes. La taille, les types de quartiers et les modes d'habitat de la ville sont à prendre en compte, de même que l'âge et le sexe des enfants, la catégorie socio-professionnelles et le milieu culturel des parents ainsi que le

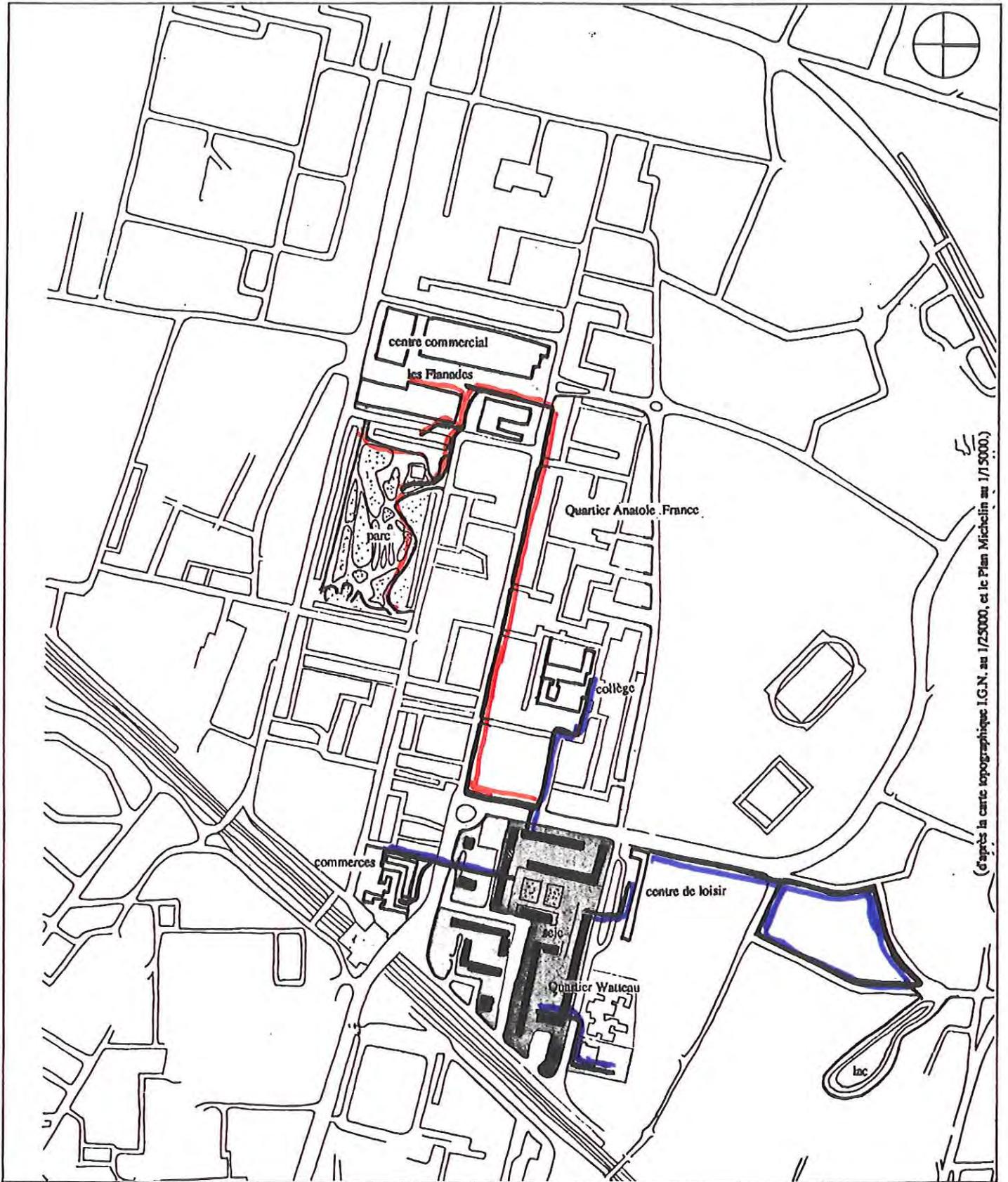
²Tranche d'âge qui se situe après la petite enfance et avant l'adolescence. A 7 ans, le discours des enfants est suffisamment construit pour qu'un réel entretien s'établisse. La période d'adolescence entraîne des rapports à l'espace différents de ceux de l'enfance.

contexte dans lequel l'enfant se trouve au moment de l'entretien³. Néanmoins, au-delà des différences typologiques entre les villes émerge un profil commun de l'espace urbain, et malgré la diversité des environnements et des milieux sociaux, il existe un ensemble de comportements et de réactions semblables à tous les enfants, liés à la nature même de l'enfance. Tout en les illustrant à partir de situations particulières, ce sont ces points communs qui sont mis à jour, et sont retenus dans cette analyse. C'est d'ailleurs le propre de l'ethnologie, démarche qui fut adoptée pour cette étude, de tendre au général à partir d'investigations singulières.

A partir de matériaux limités, l'ethnologue essaie de formuler des hypothèses, de révéler la cohérence des cultures. L'ethnologie cherche en effet avant tout à construire des modèles culturels. De ce fait la question de la représentativité n'a pas beaucoup de sens : ce qui est perdu en exhaustivité est récupéré sur l'intensité du sujet. L'ethnologie privilégie une démarche qualitative. Quelques cas illustrent des aspects de processus sociaux qui peuvent servir plus tard, pour d'autres, à démontrer des principes théoriques. Ces analyses approfondies restituent la capacité à agir, à exercer des choix tout en ayant pleinement connaissance des contraintes auxquelles on peut être astreint. Une telle démarche permet aussi de remettre en cause des idées toutes faites sur les lieux, sur des groupes sociaux, elle permet par exemple de confronter la réalité (sociale, économique, culturelle...) d'une ville à l'image positive ou négative qu'elle véhicule, ou encore de décrypter le sens et la fonction des rumeurs, etc.

³ Il faut garder à l'esprit que les réponses données par les enfants dépendent de la relation qu'ils établissent avec l'adulte qui les interroge, mais aussi du contexte affectif dans lequel ils évoluent au moment de l'entretien. L'enfant est un être en perpétuelle mutation : ce qui est dit à l'instant ne sera plus forcément essentiel pour lui plus tard, son identité est multiple et relative, à l'image de l'ensemble des enfants que j'ai pu rencontrer.

Figure 5 : SARCELLES. QUARTIER WATTEAU.



(d'après la carte topographique I.G.N. au 1/25000, et le Plan Michelin au 1/5000.)

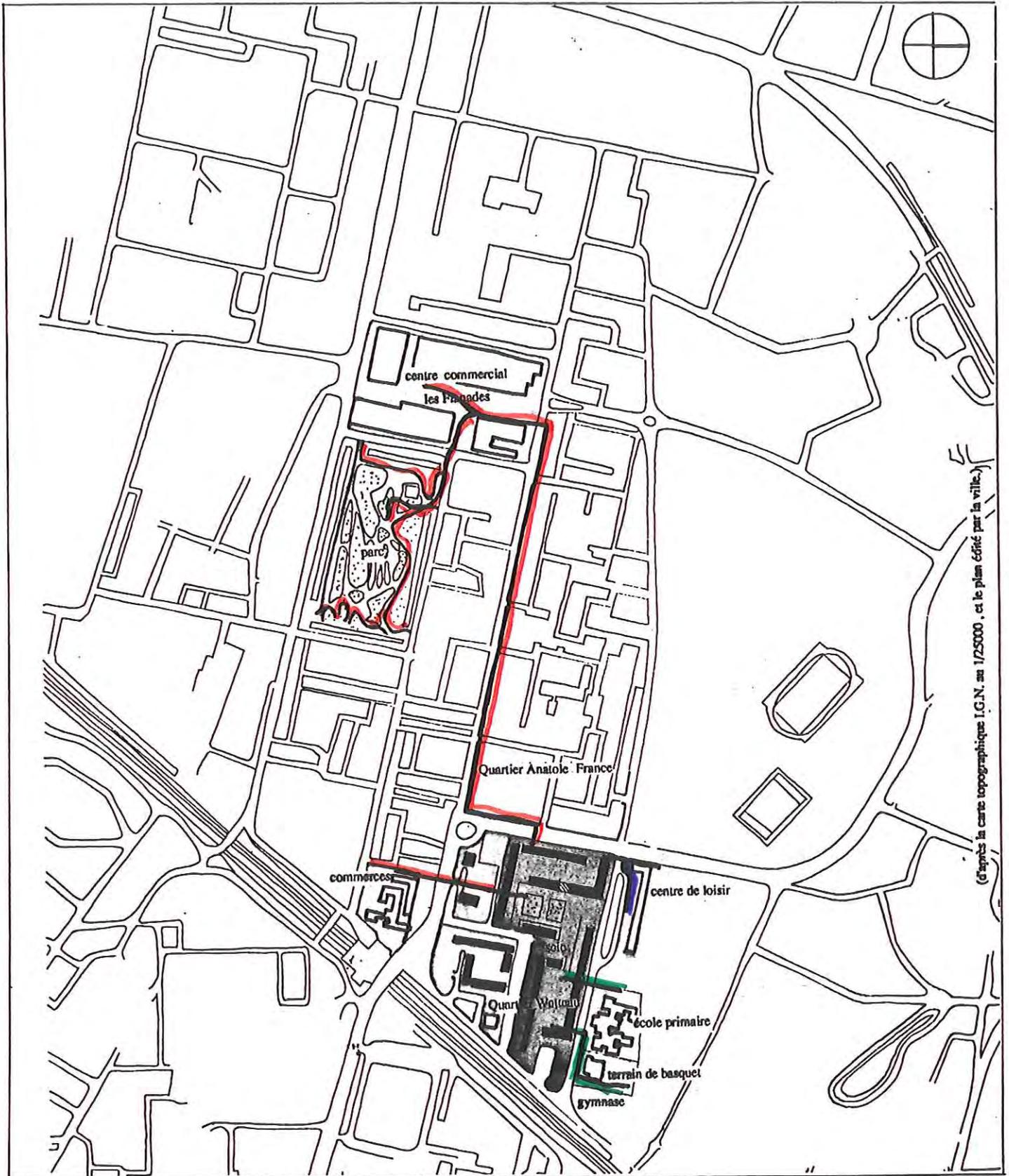
L'enfant de 11 à 13 ans:

-  : son foyer.
-  : en bas de chez lui.
-  : commerces ou bâtiments pratiqués.
-  : terrains y attenants.

0 100m 500m

-  : ses déplacements seul autorisés.
-  : ses déplacements interdits "qu'il fait quand même".
-  : ses déplacements accompagné.

Figure 4 : SARCELLES. QUARTIER WATTEAU.



(d'après la carte topographique I.G.N. au 1/25000, et le plan édité par la ville.)

L'enfant de 7 à 10 ans:

 : son foyer.

 : en bas de chez lui.

 : commerces ou bâtiments pratiqués.

 : terrains y attenant.

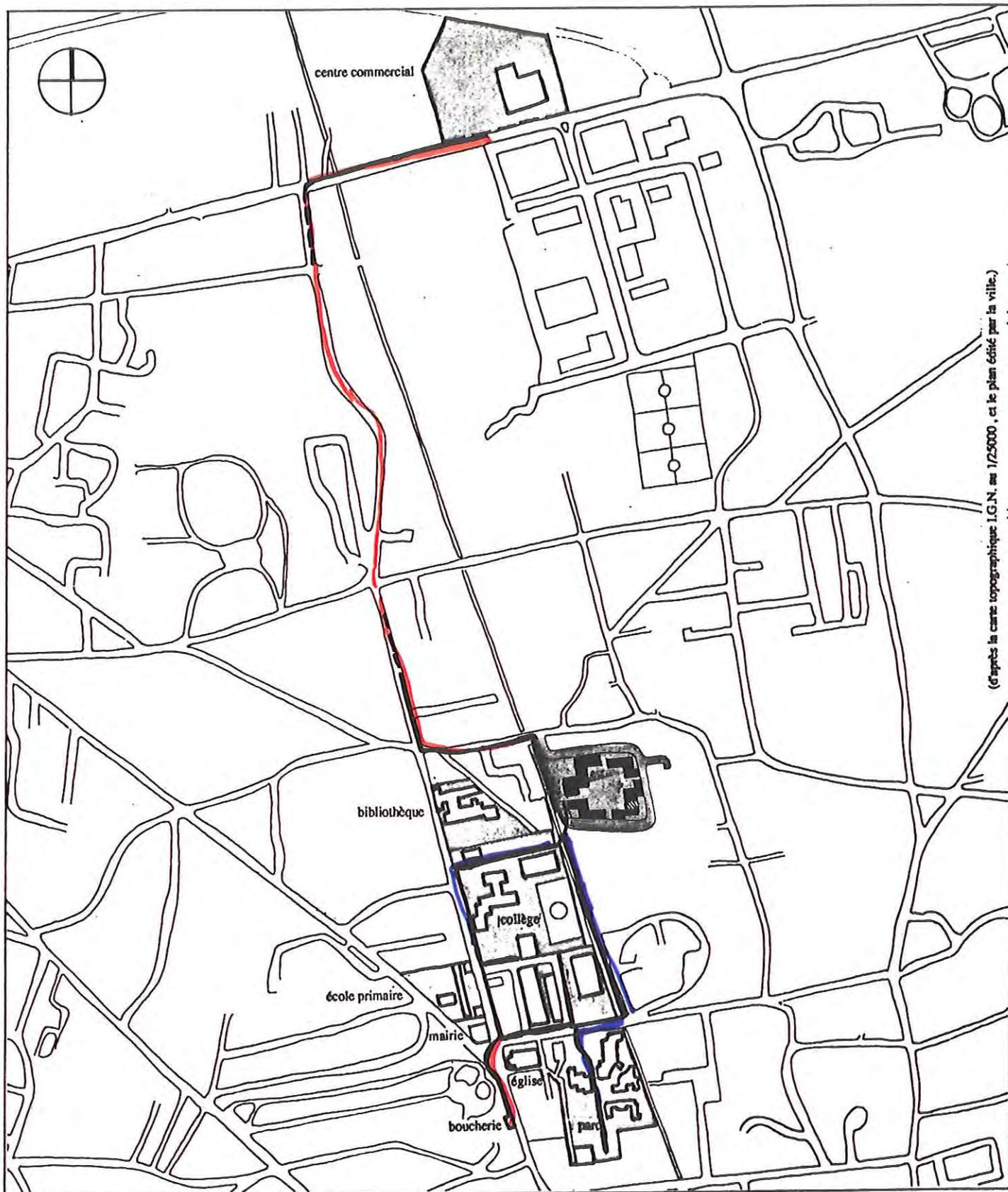


 : ses déplacements seul autorisés

 : ses déplacements interdits "qu'il fait quand même".

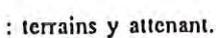
 : ses déplacements accompagné.

Figure 3 : SAINT-PIERRE-LES-ELBEUF.



(d'après la carte topographique I.G.N. au 1/25000, et le plan édité par la ville.)

L'enfant de 11 à 13 ans:

-  : son foyer.
-  : en bas de chez lui.
-  : commerces ou bâtiments pratiqués.
-  : terrains y attenants.

0 100m 500m

-  : ses déplacements seul autorisés.
-  : ses déplacements interdits "qu'il fait quand même".
-  : ses déplacements accompagné.

3 Visite des lieux

Six terrains. Six situations urbaines différentes. Six villes à découvrir ou à redécouvrir et qui prennent au travers du regard d'enfants une dimension nouvelle. Saint-Pierre-les-Elbeuf, petite ville de la campagne normande ; le quartier Watteau à Sarcelles ; Quétigny dans la région de Dijon, Campagne_Picon (quartier Barthélémy) 14^e arrondissement à Marseille, Paris 14^e arrondissement et Lyon 6^e arrondissement.

Après une présentation globale de chaque ville, description subjective du paysage urbain que j'ai pu découvrir, le parcours quotidien des enfants dans chacun de ces lieux est retracé. Parcours nominatif⁴, apparemment individuel, qui est en réalité le reflet du comportement ordinaire et commun des enfants du quartier. En général, deux parcours sont retenus, celui d'un enfant de 7-10 ans, encore scolarisé en primaire et celui d'un enfant de 11-13 ans, collégien. Tous deux vont en classe dans le même secteur scolaire.

La représentation cartographique des trajets se limite à ceux parcourus seuls et régulièrement par l'enfant, à pied, en vélo (situation exceptionnelle rencontrée uniquement à Quétigny) ou en transport en commun. Les principaux lieux fréquentés par les enfants, mais où ils se rendent accompagnés, sont uniquement signalés.

⁴L'anonymat est respecté, le nom des enfants a été systématiquement modifié.

3-1 Saint-Pierre-les-Elbeuf

Comment désigner ce lieu ? Ce n'est ni un village, ni une ville, on pourrait parler de bourg si ce terme n'avait une forte connotation rurale que l'on ne peut plus lui attribuer. En réalité, c'est un village de Seine-Maritime (plus précisément le regroupement de deux communes rurales) qui a connu ces vingt dernières années une croissance importante. On est passé de 4456 habitants (1968) à 8439 en 1993 (recensement 1991). Saint-Pierre-les-Elbeuf est une ville récente et jeune. 30% de sa population, selon la mairie, a moins de vingt ans, une population d'employés et de cadres moyens qui résident principalement en habitat individuel.

En vingt ans, le paysage a changé. Néanmoins, les traces de l'ancien village demeure, église, mairie (aujourd'hui agrandie et modernisée). La maison de maître, peut-être l'appelait-on le château, marque ce qui a dû être le centre du village. Le caractère rural de cette ville est encore perceptible aux maisons à colombages auxquelles sont accolés des jardins potagers. Mais tout cela tend à s'effacer pour laisser place à la "modernité". D'ailleurs les enfants, au cours de notre promenade, ne manifestent aucun attrait pour ces lieux anciens dont ils disent ne pas connaître l'histoire.

Un centre commercial construit dans les années 1975 - 1980 constitue aujourd'hui le centre ville avec le "traditionnel" maxicoop, et ses impasses attenantes où l'on trouve les commerces et services de premières nécessités (une boulangerie, une boucherie, un coiffeur, une pharmacie, un centre médical... pas de concurrence immédiate).

Au-delà de ce centre s'étend la ville, avec ses résidences de logements collectifs, ses zones pavillonnaires, et plus loin encore une zone industrielle et une zone commerciale dont le centre Leclerc (le plus important de la région rouennaise) est le pôle majeur.

C'est auprès d'enfants d'une des résidences de logements collectifs que s'est déroulée l'enquête. Cette résidence est située à moins de cinq cents mètres du centre ville lorsqu'on emprunte, comme les enfants, le chemin de terre qui longe l'Oison, petite rivière qui borde une partie de la résidence. Celle-ci est gérée par La Plaine Normande. Construite dans les années 1980, les premiers logements furent livrés en 1981 (un ravalement a été réalisé en 1992). Elle est constituée de quatre groupes d'immeubles de quatre à cinq étages avec au centre un "espace vert avec aire de jeu". La circulation automobile se fait à la périphérie de la résidence afin que les voitures puissent se garer au pied des immeubles. Il y a néanmoins un parking souterrain dont l'accès se situe à l'entrée de la résidence. Son toit, de faible hauteur, est accessible par un escalier. C'est un des lieux privilégiés des enfants. Cette résidence (terme employé par les adultes

rencontrés, les enfants parlent de leur cité) regroupe 260 logements soit une population d'environ 600 personnes dont, selon la gardienne, 120 enfants. L'histoire de cette résidence et son évolution me furent en grande partie retracées par la gardienne qui y réside depuis l'origine, véritable mémoire des lieux. Les contacts avec les enfants se firent aussi grâce à son intervention.

Visiter les lieux avec les enfants, c'est tout d'abord découvrir leur appartement, c'est là qu'ils passent la plupart de leur temps. Ensuite, c'est découvrir leur cité, elle commence au pied de leur immeuble. Leur entrée, sans être "chez eux", marque une limite de leur espace privé, "ici c'est chez moi". Les cages d'escalier et les entrées d'immeubles sont peu utilisées comme aire de jeu ou de regroupement depuis qu'il y a les interphones. Les enfants, le plus souvent chez eux l'hiver descendent aussi jouer dehors malgré la saison. Nous sommes en effet en janvier, il a plu, les pelouses sont spongieuses, les aires de jeu inondées. Les ballons humides ont laissé des traces sur tous les bas d'immeubles.

Les garçons à la recherche d'un terrain de foot jouent contre les murs dans le jardin intérieur, les traces de ballons sur les murs témoignent de cette pratique contestée par la gardienne et les habitants des appartements contigus à ces aires de jeu improvisées. Aux beaux jours, les filles s'installent sur les pelouses. Ce qui importe dans l'un et l'autre cas, c'est de rester sous le regard ou à proximité du regard des parents. Pourtant tous se réfugient sur ce qu'ils appellent la terrasse. Ils sont là à l'abri des regards (sauf celui de la gardienne !). La terrasse, lieu présenté comme mystérieux, n'est en fait que le dessus du parking. Il n'y a là aucun aménagement, sinon des bacs à fleurs qui servent de garde fou. Les enfants aiment à s'y retrouver pour discuter : *"on s'assoie et on discute, pour y faire du patin pour jouer à cache-cache. On se cache dans les escaliers qui mènent au parking"*. C'est un lieu privilégié, réservé. Il leur est pourtant interdit, car me disent les adultes, il est dangereux, d'autant que les enfants se promènent et patinent sur les bords extérieurs des bacs.

Les enfants rêvent que soit aménagé l'espace qui est derrière la résidence (terrain communal). Ils espèrent que peut-être là, on pourra leur créer un terrain de foot, un tennis ou un terrain de basket. Enfin ils pourraient avoir un lieu à eux, car les enfants de 7-13 ans ont le sentiment que tout leur est interdit ou ne leur correspond pas dans cette résidence. *"L'aire de jeu c'est pour les petits"* ; *"la route de la résidence on n'a pas le droit d'y jouer"*, les parents interdisent qu'ils y jouent car les voitures circulent et risquent de les renverser ; la rampe d'accès au parking pourtant si pratique pour le roller ou le skate est elle aussi prohibée. *"On va plus au bac à sable parce que ça gêne les petits, et puis de toute façon tout est cassé, même les bancs ont été arrachés"*. *"On n'a pas le droit d'aller*

*sur le toit du garage, ni de jouer au ballon en pied d'immeuble". Alors où s'installer pour jouer quand on a 7-13 ans et que l'on doit rester dans la **proximité** des parents ?*

Continuer la visite de leur ville telle qu'ils la pratiquent, c'est aller à l'école, au collège tout d'abord qui est *"tout près, il suffit de prendre le pont, on passe devant la salle de ping-pong et ensuite on y est, il y a même pas de rue à traverser, comme pour aller à la bibliothèque qui est de l'autre côté sur le même trottoir. On y va seul"*. Pour l'école primaire, il faut traverser une rue, les enfants sont généralement accompagnés par leurs parents. Sinon à partir de 8-9 ans, on va tout seul, avec l'autorisation des parents jusqu'au centre ville, *"car il n'y a pas de rue à traverser"*. Mais, bien qu'il y ait des rues passantes à franchir, on avoue rarement aller seul ou en groupe jusqu'à la "boucherie" (en réalité une charcuterie) pour aller s'acheter des bonbons, car c'est dangereux et interdit. Les enfants savent qu'ils sont dans cette zone hors du champs qui leur est normalement autorisé. On aime aller au jardin public situé à peu près à égale distance de la boucherie, *"on y va avec mes copines, parce que c'est beau. Quand j'étais plus petite, c'était avec maman"*.

Au travers du discours des enfants, le sentiment qui transparaît est que même s'ils ne vont pas partout, ils appréhendent leur ville dans sa totalité, ils en connaissent ses limites. La notion de quartier telle qu'on la rencontre dans des villes comme Sarcelles ou Marseille, leur est étrangère. Pour eux, tout est accessible à pied, (éventuellement en vélo bien que les parents n'autorisent pas volontiers ce mode de transport) hormis le centre commercial (Leclerc), trop loin pour y aller seul car en dehors des limites de la ville, *"on y va avec les parents le samedi pour les grandes courses"*. Cet éloignement rend moins attractif pour les enfants ce centre commercial que ceux, plus accessibles à pied, de Sarcelles ou Marseille, même si en distance il n'est pas beaucoup plus loin.

Parcours

Jennifer : 8 ans (Figure 2)

Seule, elle demeure principalement autour du logement dans l'enceinte de la résidence. *"C'est surtout là que je joue"*. Son rayon d'action est d'à peine cinquante mètres.

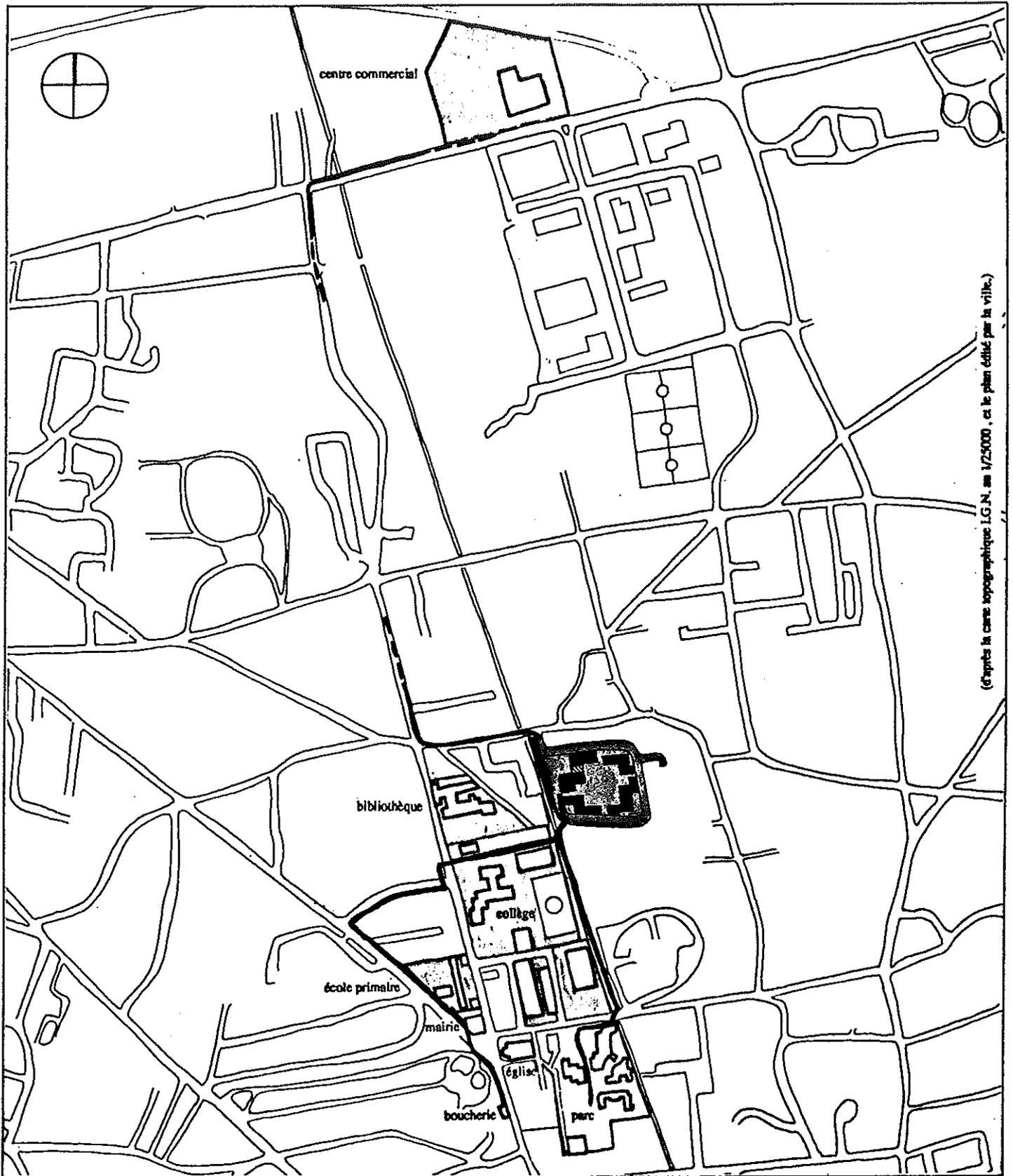
Si elle se rend, avec autorisation, seule au centre ville et à la bibliothèque, *"c'est parce qu'il n'y a pas de rue à traverser"*. En prenant le petit chemin de terre qui mène au centre ville, elle longe l'Oison. Pour la bibliothèque, il faut passer le pont, prendre l'impasse qui jouxte le collège et *"on est tout de suite sur le trottoir de la bibliothèque, mais en général j'y vais avec maman ou avec des amies de la résidence"*.

C'est le plus souvent **en groupe** qu'elle va à la "boucherie". Celle-ci, située en dehors du périmètre autorisé, est hors échelle de distance. C'est un lieu d'attraction fort, pour Jennifer mais aussi pour tous les enfants de 7 à 13 ans. "*On n'a pas le droit d'y aller, on le dit pas à nos parents, mais on y va tous parce que les bonbons sont moins chers, et puis la dame elle est gentille*". Au plaisir des sucreries s'ajoute celui de l'interdit.

C'est principalement **accompagnée**, le plus souvent en voiture, que Jennifer se déplace pour aller à l'école, au parc, "*chez ma grand-mère le mercredi*", au cours de danse à Caudebec, au centre commercial... Elle n'emprunte jamais les transports en commun.

Elbeuf ("*on y va dès fois au cinéma*") comme Rouen sont loin, elle s'y rend fort rarement.

Figure 2 : SAINT-PIERRE-LES-ELBEUF.



L'enfant de 7 à 10 ans:

-  : son foyer.
-  : en bas de chez lui.
-  : commerces ou bâtiments pratiqués.
-  : terrains y attenants.

0 100m 500m

-  : ses déplacements seul autorisés
-  : ses déplacements interdits "qu'il fait quand même".
-  : ses déplacements accompagné.

Laëtitia : 12 ans (Figure 3)

Laëtitia est en 6ème et depuis bientôt deux ans, elle est **autorisée à se promener seule** dans la ville. On ne l'accompagne plus à l'école, "*ça serait la honte*". Toutefois **la résidence, la proximité du logement, demeure son espace de jeu privilégié**, cette proximité est recommandée par les parents. Mais c'est surtout en groupe qu'elle aime à se promener dans la ville, c'est-à-dire aller au centre ville, à la bibliothèque ou au parc. Quelques interdits demeurent tels que traverser la rue qui mène à la "boucherie", "*elle est un peu dangereuse parce que les trottoirs sont étroits*". On observe néanmoins que si le champs possible d'action d'une enfant de 12 ans vivant à Saint-Pierre-les-Elbeuf s'étend, ses déplacements demeurent assez similaires à ceux de Jennifer (8 ans), c'est-à-dire limités. Ils dépassent rarement un rayon de 600 mètres. On l'autorise parfois à aller en car au cinéma à Elbeuf "*avec des plus grands*", mais en général, hors des limites de la ville, elle se déplace en voiture, accompagnée par des adultes.

3-2 Sarcelles

Sarcelles⁵ ! Faut-il encore décrire cette ville dont tout semble avoir été dit. Créée par la SCIC entre les années 1955 et 1970, Sarcelles est un site emblématique. Son nom est associé à l'image des banlieues en difficulté, à celle des villes-dortoirs. On parle de Sarcellite. Et pourtant, Sarcelles, ville nouvelle avant l'heure, surprend la première fois que l'on s'y rend. L'impression lorsqu'on pénètre dans cette ville aux larges avenues est plutôt favorable. Ça fleure le rêve américain et ses villes de la côte Ouest. Autour de la synagogue, les rues sont animées, les commerces semblent florissants. Même aux Flanades, l'un des premiers centres commerciaux créés en France, en pleine journée un mercredi, l'animation bat son plein. Cette première impression laisse à penser que la ville a plusieurs visages et qu'on a peut-être oublié d'en décrire les aspects positifs. Car Sarcelles est bien une ville et non plus ou non pas une simple banlieue. Elle peut vivre en autarcie. Mais si la réalité de Sarcelles peut être positive, elle demeure aussi le reflet, le baromètre des crises sociales, économiques... que rencontre la France. Entrer dans certains quartiers comme le quartier Watteau, lieu de cette étude, laisse entrevoir ces difficultés. Chômage, délinquance, drogue... sont les maîtres mots du discours de la plupart des adultes rencontrés. Une réalité qui ne peut être niée.⁶

Et pourtant travailler au coeur d'un quartier comme celui-là permet de découvrir d'autres faits, d'autres existences, dramatiques mais aussi heureuses, surtout lorsqu'on travaille avec des enfants de 7 à 13 ans qui, bien qu'au fait des difficultés de leurs proches, ont encore un regard positif sur l'avenir.

Ainsi, à côtoyer ces jeunes enfants, à les voir évoluer dans leur ville, j'aurais été tentée d'appeler Sarcelles, "la ville dont l'enfant est roi". Cette appellation peut paraître paradoxale en raison même de l'image que cette ville véhicule. Mais le mercredi comme le week-end, à toute heure de la journée, les enfants sont présents dans le quartier. Et pourtant nous étions en janvier. *"Dès 4-5 ans, surveillés par une soeur ou un frère plus grands, ils sont dehors du matin au soir"* (propos de la gardienne qui a favorisé les entrevues avec les enfants). Lorsqu'on se promène avec eux, on observe avec étonnement que tous se connaissent, s'interpellent. En réalité dans ces grands ensembles, les enfants ont une vie communautaire très riche. On vit en groupe. On réside dans le même quartier, dans le même immeuble, on fréquente la même école, on se retrouve dans

⁵Sarcelles au 31/12/1990 (RGP) : 56827 habitants. La population du groupe CIRS est importante : un peu moins de 18000 personnes. La CIRS représente 16,2% des ménages et 31% de la population de Sarcelles. F. Fort/R. Robelin SCIC Gestion. novembre 1993. **Sarcelles, patrimoine CIRS, un projet pour Lochères, étude sociale.** (Cf en annexe)

⁶ Cf en annexe : F. Fort/R. Robelin SCIC Gestion. Mars 1993. **Sarcelles, quartier Watteau, enquête sociale.**

les mêmes lieux d'activités parascolaires, (aide au devoir, centre de loisir, piscine...), l'été on va ensemble au lac "*pour pêcher les écrevisses*", mais aussi on a souvent "*la famille qui habite dans le quartier ou pas loin*". Il semble que pour un enfant entre 7 et 13 ans vivre dans un quartier à Sarcelles, c'est vivre dans un "village". On ne sort pas beaucoup du périmètre du quartier, tout au plus franchit-on la rue qui nous sépare du quartier Anatole France où se trouve le collège, ou encore celle qui mène au quartier "*où il y a le boulanger, le marché... on aime bien y aller pour se balader*". Car au quartier Watteau, dénommé plus communément sous le nom de quartier Coop, il y a peu de commerces sinon une superette qui porte actuellement un autre nom que celui par lequel le quartier est désigné, et une pharmacie, "*c'est à côté de l'agence de la SCIC*" (Nadia, 9 ans). A Sarcelles tous, grands et petits connaissent la SCIC, "*C'est pour les loyers*". Parfois, on fait une escapade jusqu'aux Flanades ou au parc qui sont dans une même proximité. Ce sont là des lieux d'attraction et de fascination très forts. "*Ce n'est pas loin, mais c'est pas tout près, parce qu'on y va à pied. Dès fois on y va en bus mais les tickets, c'est cher alors on fraude*". (Rachid, 11 ans)

Au quartier Watteau, les enfants "habitent" leur quartier. Dans la journée, les cœurs de résidence sont leur domaine même si les voitures tendent à venir s'y garer. Ils s'approprient ces espaces, c'est leur territoire, et les adultes, en apparence peu présents, semblent leur abandonner. Pourtant ces lieux, au moins au regard du visiteur, sont souvent désolés, pelouses rapées, "*arbres morts*" (Farida 10 ans), murs taggués. Mais, même si les enfants déplorent cette dévalorisation de leur cadre de vie, ils y trouvent en compensation l'espace qui leur donne une certaine liberté d'action dans un périmètre relativement sécurisant car à l'abri de la circulation. C'est pour toutes ces raisons et d'autres encore que les enfants disent aimer leur quartier, leur ville et vouloir plus tard, "*quand on sera grand*", habiter Sarcelles.

Parcours

Rachid (9 ans) (Figure 4)

Quand on habite le quartier Watteau, qu'on a à peine 9 ans et qu'on est encore à l'école primaire, on ne va pas bien loin. On reste dans le périmètre de l'immeuble, à une distance d'à peine 100 mètres. "*On joue sur la plaque*", c'est-à-dire sur l'espace bétonné qui se trouve au pied de la tour. Parfois on va un peu plus loin jouer sous les arbres. C'est seulement pour aller à l'école, à la maison pour tous, ou "*sur le terrain de basket à côté du gymnase qui est derrière l'école*" qu'on s'éloigne (300 mètres), mais on y va **toujours en groupe**. Parfois néanmoins, entraîné par celui-ci, et avec l'autorisation expresse des parents, Rachid ira jusqu'aux Flanades ou au parc. Escapade exceptionnelle, inhabituelle qui le mène hors de son espace de vie habituel.

Seul, Rachid va parfois au centre commercial acheter le pain. En réalité, **il sort rarement des limites du quartier** en dehors duquel il a très peu d'activités.

Farida (13 ans) (Figure 5)

En classe de 5ème, Farida traverse la rue (en dehors des passages pour piétons) pour se rendre avec ses amies du quartier au collège, dans le quartier Anatole-France. Elle acquiert une plus grande autonomie. On l'autorise à se rendre seule au centre commercial ou au marché. Mais c'est plutôt en groupe, qu'elle choisit d'y aller. Au mois de juin, le week-end, *"il faut avoir du temps, c'est quand même loin"*, déjà depuis deux-trois ans, elle va au lac *"avec tout le monde"*, mais là comme quand elle va aux Flanades ou au parc, à un kilomètre de son foyer, elle est hors échelle par rapport à ses déplacements habituels.

Sinon, une fois par semaine le mercredi, elle va avec d'autres, à la piscine, *"au club, comme c'est à Garges, on prend le bus"*. Paris, même si c'est loin, on connaît. On connaît la tour Eiffel, l'Aquaboulevard. On y a de la famille, mais surtout on y va avec le centre de loisir ou l'école quand ils organisent des sorties. Alors on prend le train.

En réalité, **Farida se déplace rarement seule**. Et si ses déplacements hors du quartier se sont accrus et étendus en raison de son passage au collège, sa connaissance de la ville demeure limitée.

Adama ADAMA

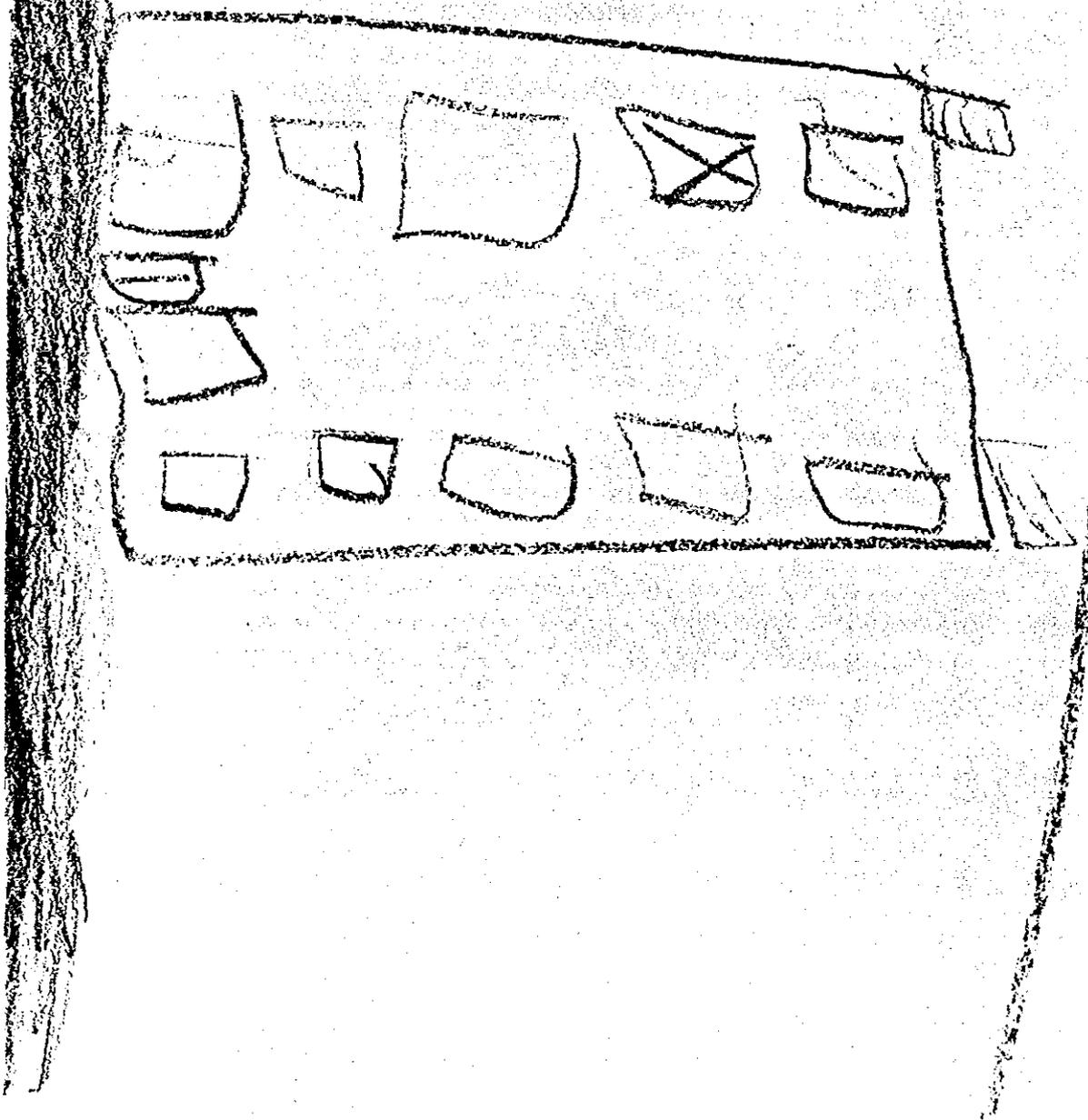
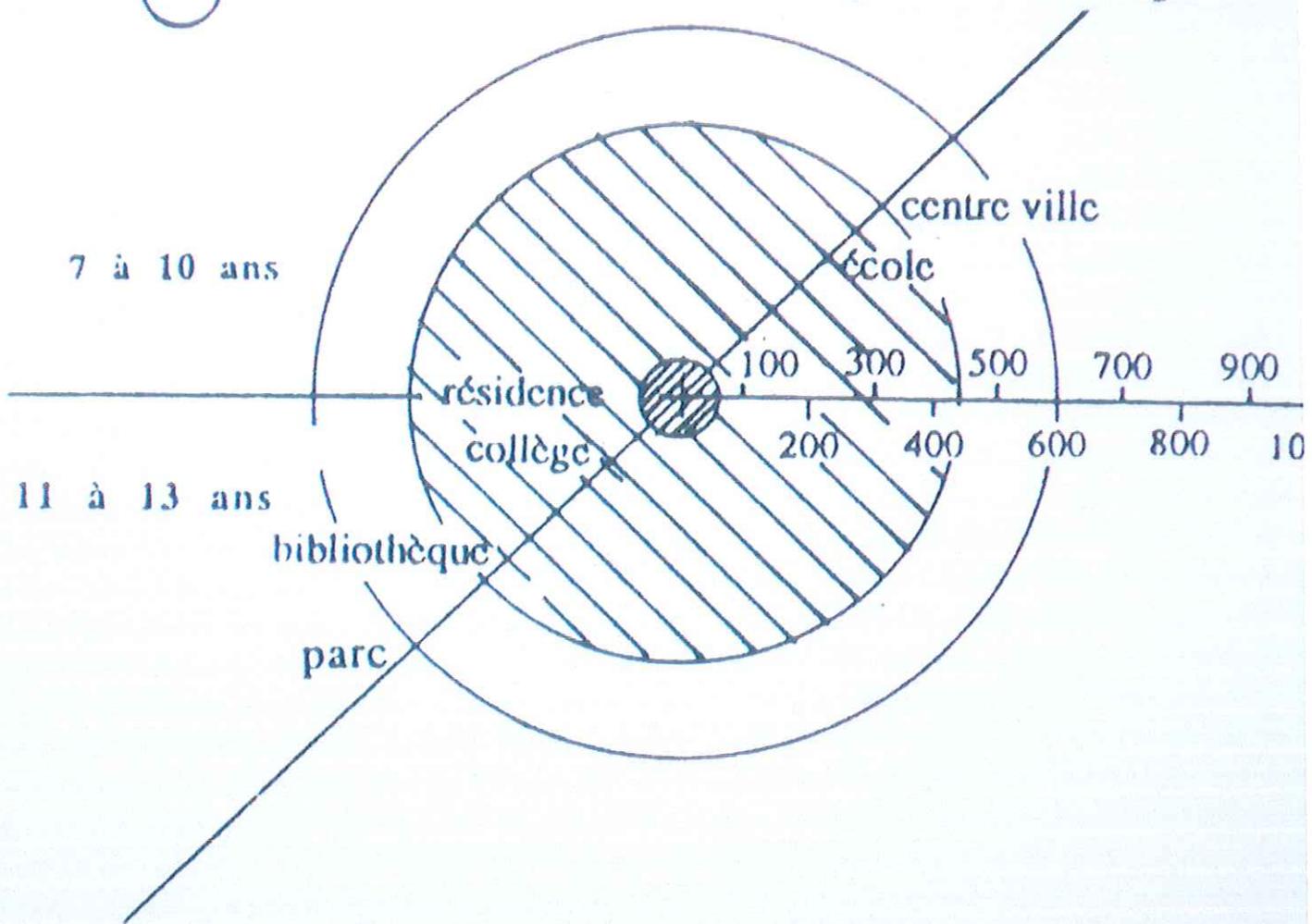


Figure 6 :
Sarcelles janvier 1994. Dessin de Adama (8 ans).

- : espaces privilégiés des 7-13 ans.
- (with diagonal lines) : limites des distances parcourues par le
- (empty) : limites des distances parcourues par le



SAINT-PIERRE-LES-ELBEUF

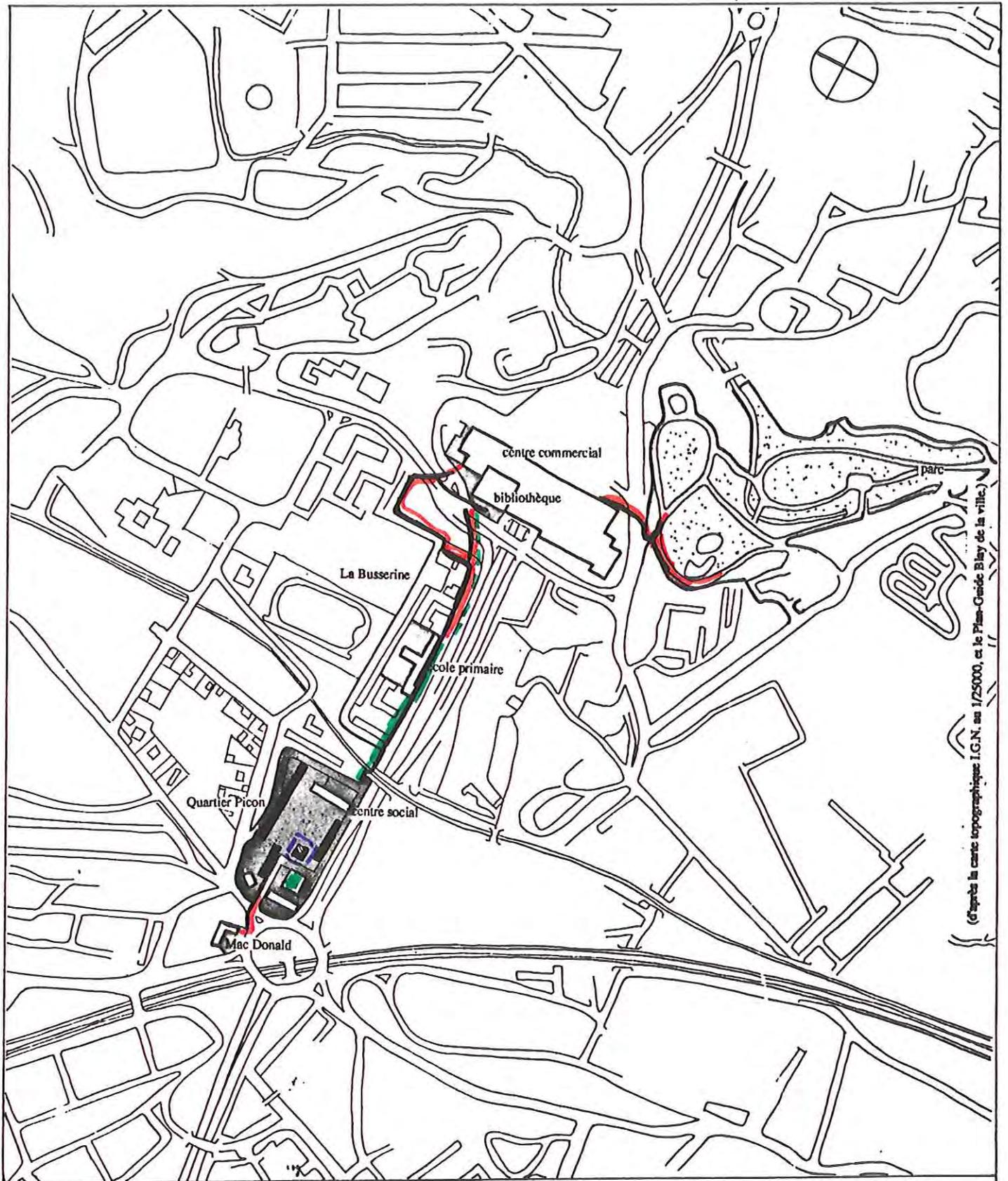
3-3 Marseille

En ce début février, après la grisaille parisienne, découvrir Marseille sous un soleil radieux, passer du quartier du vieux port à celui de Campagne-Picon à Saint-Barthélémy (lieu de l'étude) dans le nord de Marseille, tout cela en à peine trois heures, il y a de quoi être déconcerté. Marseille est la ville la plus singulière, la plus paradoxale, la plus contrastée où il m'a été donné de travailler. Son étendue, dont on prend conscience depuis Notre-Dame-de-la-Garde, ainsi que la diversité de ses paysages, de son architecture, de sa population même, la rend insaisissable de prime abord. Marseille paraît multiple au voyageur qui la découvre. A Marseille, on rencontre tout et son contraire, le meilleur côtoie le pire ; le passé, la modernité ; la richesse, la pauvreté ; le beau, le laid ; la ville, la campagne... Mais en réalité, malgré cette diversité, Marseille est une, car c'est une ville sans banlieue, même si l'urbanisme d'un certain nombre de quartiers peut y être assimilé. A Marseille, nous sommes toujours dans la ville. D'ailleurs, chaque habitant, enfant ou adulte, revendique cette identité, *"moi, je suis de Marseille"*. Cette phrase, de nombreuses fois entendue, exprime parfaitement l'attachement du Marseillais à sa ville.

On peut s'étonner de voir évoquer la ruralité à propos de Marseille, toutefois, à proximité du quartier Picon, elle affleure encore : la ferme *"où on va chercher le lait"*, le marchand de volailles *"où on achète des poules. Elles sont vivantes quand on les achète, ils nous les tuent et après on les emmène"* (propos des enfants du quartier), la campagne que l'on aperçoit au loin, tout tend à l'évoquer. Même les pavillons, attenants aux "barres" où résident les enfants rencontrés, ont un charme qui oscille entre pavillon de banlieue et maison de campagne. Les enfants ne s'y trompent pas qui pour le plaisir aime *"passer par là"* pour revenir ou aller à l'école même si ça rallonge. Et pourtant dans ce quartier Picon, nous sommes dans une urbanité sans charme, banale, désolante même.

Construite dans les années 1960 en pleine campagne, cette cité de 430 logements (avec "centre commercial") est aujourd'hui enserrée entre autoroute et voie ferrée. L'image classique et répétitive des grands ensembles des quartiers Nord de Marseille se retrouve ici : bâtiments bas (R+4, R+5) disposés en rectangle dont toutes les fenêtres du rez-de-chaussée sont grillagées, et tour de dix-huit étages venant clore un ensemble au coeur vide. Enfin, pas tout à fait vide car il est aménagé d'une pelouse avec à ses extrémités deux aires de jeux flambants neufs et autour, des bancs sagement alignés et espacés les uns des autres d'une bonne dizaine de mètres. Cet espace apprécié par les jeunes enfants, *"même si on peut pas vraiment jouer au foot parce que ça abîme la pelouse"*, n'est pas idéal pour les mères, les bancs étant trop éloignés les uns des autres, *"on ne peut pas se rassembler pour discuter"*. (Peut-être a-t-on oublié lors de ces aménagements que Marseille, ville du Sud, est surtout la "ville du verbe", expression

Figure 7 : MARSEILLE. 14eme ARRONDISSEMENT.



(d'après la carte topographique I.G.N. au 1/25000, et le Plan-Océide Blay de la ville.)

L'enfant de 7 à 10 ans:

-  : son foyer.
-  : en bas de chez lui.
-  : commerces ou bâtiments pratiqués.
-  : terrains y attenant.

0 100m 500m

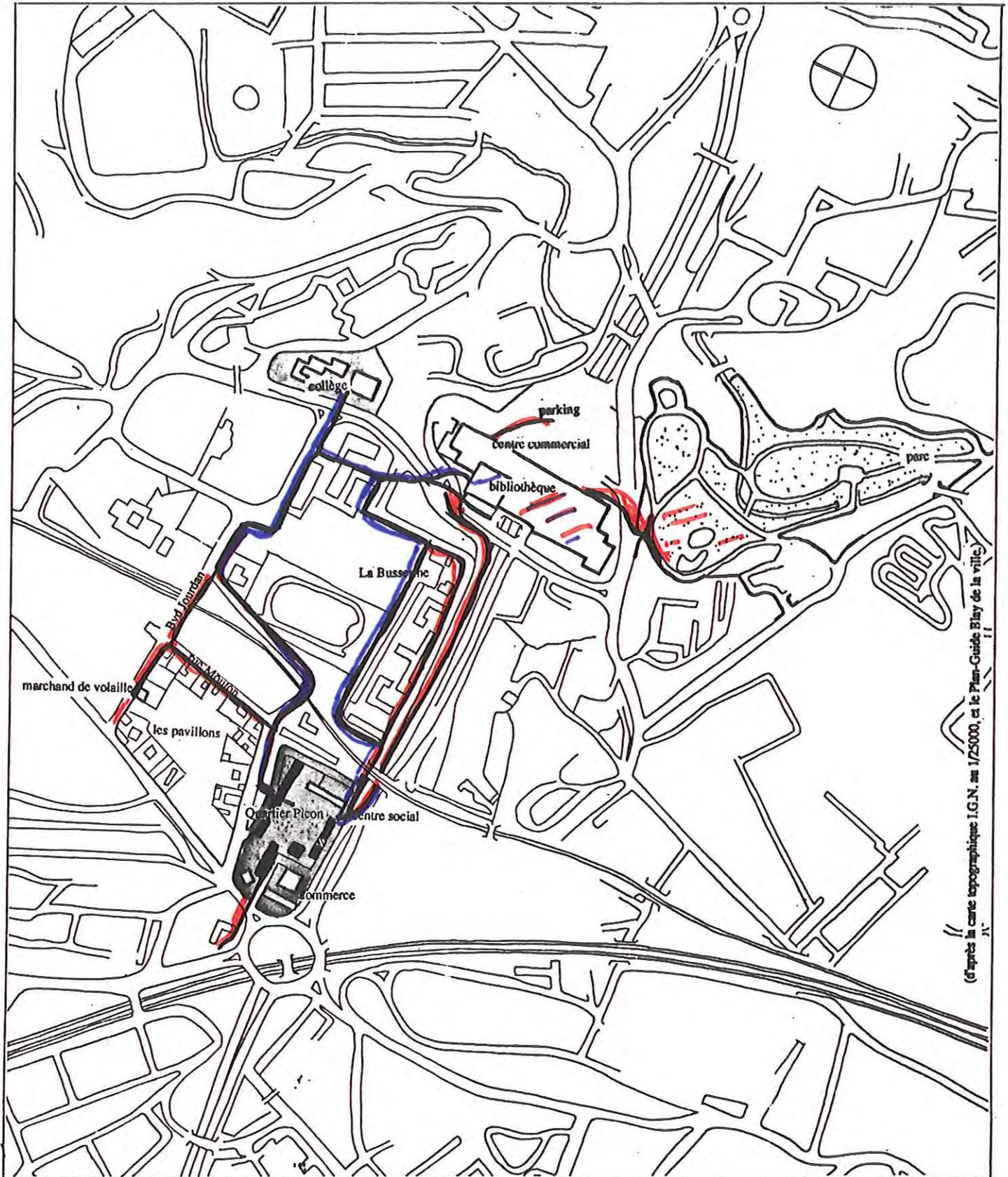
-  : ses déplacements seul autorisés
-  : ses déplacements interdits "qu'il fait quand même".
-  : ses déplacements accompagné.

superbe employée par une de mes interlocutrices soulignant ainsi la présence de population ayant une forte tradition orale.)

Dans le quartier Picon, la population est en majorité maghrébine (cf. Annexe). De nouveaux habitants, principalement des Comoréens, se sont installés depuis les années 1990. Cette coexistence récente semblerait selon les responsables locaux rencontrés, créer quelques difficultés de voisinage entre adultes. Néanmoins, pour les enfants de 7 à 13 ans, même si l'origine familiale de chacun d'eux est connue et exprimée, "*Moi, je suis du Maroc..., d'Algérie...*", la neutralité relationnelle semble être la règle. On est tout d'abord Marseillais. Tous revendiquent avec conviction cette identité. Celle-ci se confond d'ailleurs dans l'esprit des enfants avec l'identité française. "*Paris, m'a dit un garçon de 12 ans, c'est la capitale de Marseille*". Mais leur identité est aussi résidentielle, "*chez-moi, c'est ma cité*". "*On est de Picon*", tout comme à Sarcelles "*on est du quartier Coop*". Le quartier est un territoire dont les immeubles forment l'enceinte. Au-delà, les autres quartiers sont d'autres "domaines". On les connaît, éventuellement on les traverse, mais on ne s'y installe pas pour jouer. On sait qui y habite, "*ceux de la Busserine ou de Fonds Verts, souvent je les connais*", toutefois, on se fréquente peu sinon à l'école lorsqu'on est du même secteur scolaire, ou à la mosquée (les Comoréens ont leur propre mosquée).

Dans l'ensemble la population de ce quartier subit les problèmes liés à la crise économique. Les difficultés de vivre des aînés sont évoquées par les enfants. Elles sont omniprésentes dans leur discours : le chômage, "*Moi quand je serai grand, si j'ai un travail...*", "*Mon père, il est chômeur...*", les difficultés financières, "*On va pas souvent à la mer parce que le bus c'est cher...*", la drogue "*on sait qui sont les dealers...*" etc. sont autant de sujets qu'ils évoquent spontanément. Mais surtout on sent au travers du discours des enfants que dans ce quartier, la pauvreté, sans être vraiment visible, affleure. C'est d'ailleurs ce qui ressort des propos des responsables du centre social avec lesquels j'ai travaillé dans le cadre de cette étude.

Figure 8 : MARSEILLE. 14eme ARRONDISSEMENT.



L'enfant de 11 à 13 ans:

-  : son foyer.
-  : en bas de chez lui.
-  : commerces ou bâtiments pratiqués.
-  : terrains y attenants.

0 100m 500m

-  : ses déplacements seul autorisés.
-  : ses déplacements interdits "qu'il fait quand même".
-  : ses déplacements accompagné.

Parcours

Kamel (8 ans) (figure 7)

Le pied d'immeuble, "*j'ai pas le droit d'aller plus loin que le trottoir*", le cœur de résidence sont les espaces de jeu de prédilection de Kamel. **Au-delà des limites du quartier, de la cité (100 mètres), il n'est pas autorisé à circuler seul.** C'est d'ailleurs **en groupe** qu'il va à l'**école primaire** (360 mètres), bien souvent sous le regard de quelques mères de la résidence qui même si elles ne l'ont pas en charge, le surveillent. Surveillance d'autant plus nécessaire que la route attenante est dangereuse malgré des dos d'ânes sensés réduire la vitesse des véhicules. (Plusieurs accidents d'enfants dont deux mortels auraient eu lieu sur ce trajet) Bon nombre des enfants du quartier se retrouve après l'école au centre social du quartier pour "l'aide aux devoirs". C'est avec des enfants de la résidence qui ont plus ou moins son âge qu'il va jusqu'au "Mac Do" (200 mètres) au rond-point Sainte-Marthe, à une vingtaine de mètres de la cité, non pas pour manger mais pour faire du toboggan. Plus rarement, et avec des plus grands, il va au centre commercial, à la bibliothèque du Merlan (environ 500 mètres) qui se trouve logée au pied, ou au parc de Font Obscur (environ 1 kilomètre) situé au-delà du centre commercial, "*on aime bien y aller, mais c'est loin et puis j'ai pas trop le droit*". Il est alors hors échelle par rapport aux distances qu'il est autorisé à parcourir. En fait au-delà du quartier Picon, il n'est déjà plus chez lui, "*La Busserine (quartier attendant à celui de Picon), j'y vais pas, c'est pas chez moi*".

Karima (12 ans) (Figure 8)

Si le quartier demeure son point d'ancrage, le lieu où elle passe le plus clair de ses journées en dehors du temps scolaire, sa vie est centrée sur son quartier. Mais Karima a une assez grande latitude quant à ses déplacements en raison même de l'éloignement de son collège (le CES Edouard Manet est à environ un kilomètre). Trois chemins mènent ou reviennent de l'école, et selon le temps qui lui est imparti ou son humeur, elle passe par la Busserine, elle prend derrière les immeubles la rue Cade et *"après je traverse la voie de chemin de fer, c'est souvent ce que je fais parce que ça va plus vite"*, ou enfin, et c'est là le chemin du plaisir, elle *"prend par les pavillons"*, par la rue Mouton. *"Il y a des maisons que j'aime bien"*. Ainsi, même si ses déplacements s'étendent par rapport à ceux auxquels elle était autorisée en primaire, son rayon d'action se limite à ce qu'elle peut parcourir à pied, seule ou en groupe. Seule, elle ne va pas au-delà du centre commercial, *"parce que des fois je vais faire des courses"*, elle ne va pas plus loin que le marchand de volailles du boulevard Jourdan (460 mètres environ). En groupe, elle ne se déplace pas au-delà du parc Font Obscur. Parfois, *"je prends le bus pour aller à la Cannebière chez mon oncle ou au cinéma"*, mais ces sorties sont tout à fait exceptionnelles et se font généralement accompagnées d'un adulte. Au-delà du périmètre qui va de son quartier au centre commercial de Carrefour, et qu'elle parcourt principalement avec les enfants de son quartier, ce qu'elle connaît de la ville se vit en compagnie des adultes (parents, école, centre de loisir...) et se limite à quelques points : *"le quartier où habite mon oncle"*, les grandes surfaces locales *"où le samedi on va en voiture ou en bus"*, Notre Dame de la Garde, Le Parc Borrelli *"parce qu'on y va avec le centre de loisir"*, *"dès fois aussi, on va à la mer"*... Sa connaissance de la ville est limitée, ses références rares. Karima comme tous les enfants de cette tranche d'âge, n'a qu'une vision parcellaire et ponctuelle de la ville.

Les enfants comme Kamel et Karima ont peu d'activités régulières extra-scolaires hors de leur quartier.

3-4 Quétigny

Quétigny : "Une cité nouvelle, centre d'un espace agricole à proximité d'un grand centre urbain : Dijon". (introduction de la plaquette *Quétigny, Côte d'or, 1980.*)

A l'aube des années 50, Quétigny est un petit village agricole (300 habitants). Situé à la frange de la plaine de la Saône, ce village se trouve menacé par l'explosion urbaine de Dijon située à 5 kilomètres à peine.

"L'alternative est simple :

- ou disparaître dans l'anonymat de l'urbanisation qui rayonne à partir du centre de Dijon et épouser ainsi le sort qui sera celui de nombreux bourgs, c'est-à-dire devenir une cité-dortoir,
- ou au contraire, chercher à conserver son identité et à construire elle-même son devenir en prenant en main l'élaboration de ses projets d'aménagements".

C'est cette seconde orientation qui sera choisie par le Conseil municipal élu en 1959 et composé principalement de jeunes agriculteurs, ouvriers et artisans ; ceux-ci, sous l'égide de leur maire, Roger Rémond, prennent conscience dès cette époque, de la nécessité de maîtriser eux-mêmes cette urbanisation pour protéger l'équilibre rural et urbain de la commune.

"Un logement, un emploi, un arbre" sera le slogan de cette ville naissante. Car au-delà de la volonté de maîtriser l'urbanisation et du souci d'une gestion rigoureuse, la municipalité de Quétigny entendait promouvoir "une cité équilibrée" : politique de logements locatifs et sociaux pour jeunes ménages, programmes d'équipements construits simultanément avec les zones résidentielles, volonté d'attirer des emplois ...

Il semble aujourd'hui que Quétigny (environ 8500 habitants) ait réussi son pari d'être une ville distincte de Dijon, sans en être la banlieue. Un grand centre commercial et une zone d'activité à l'entrée de la ville ont permis la création de nombreux emplois. "*On vit bien à Quétigny*", aujourd'hui encore, même si les difficultés de la crise économique se font sentir. Ce propos maintes fois entendu est l'expression d'une réalité que le visiteur perçoit.

Quétigny apparaît à celui qui la découvre comme une ville tranquille, sans problème. Il est vrai que la saison à laquelle je l'ai visitée ne favorisait pas les sorties. Vents, pluies et ensuite grand froid (il faisait entre moins huit et moins dix lorsque j'ai parcouru la ville avec les enfants) n'incitaient pas à la promenade.

Surtout Quétigny surprend le nouvel arrivant par sa modernité (très années 60). Le coeur de la ville édifié autour d'une place piétonne avec des boutiques et un supermarché, est constitué d'immeubles de faible hauteur (R+4) qui sont pour l'essentiel des logements sociaux. Les zones pavillonnaires sont construites alentour et l'ancien village, légèrement décentré a quasiment disparu. Seuls subsistent quelques bâtiments, fermes, demeures... qui ont été transformés en centre administratif, de loisir...

Cette ville étonne aussi par ses couleurs. L'utilisation de la pâte de verre (matériau qui a d'ailleurs fort bien vieilli et qui est encore systématiquement utilisé lors de la construction de nouveaux bâtiments) a permis des dégradés de violets, verts, bleus... tout à fait subtils, et a aussi homogénéisé le style de la ville. La qualité du bâti tranche nettement avec ce qui fut construit en périphérie des grandes villes à la même période.

"Quétigny, ce n'est pas la campagne à la ville, c'est la ville". (Isabelle, 10 ans)
 Les propos des enfants contraires à ceux de certains adultes rencontrés, montrent qu'ils font parfaitement la distinction entre ville et campagne (celle-ci est à leur porte). Mais l'omniprésence de la nature rend cette "ville nouvelle" plaisante. Cette nature est domestiquée bien sûr, mais accessible, autorisée. "A Quétigny, les pelouses ne sont pas interdites" pourrait-on afficher, bien au contraire, on peut y marcher, y courir,... mais aussi faire du vélo sur l'herbe, entre les arbres, sur les chemins ... au gré de ses désirs, de son temps... *"Quand je vais de chez moi à la bibliothèque, j'y vais en vélo, je traverse qu'une rue, là où il y a un passage clouté avec quelque chose au milieu (une chicane) et après, je vais sur le chemin en terre, je passe sous les arbres, je traverse un endroit où il y a de l'herbe et j'y suis"*.

Quétigny est une ville pour enfants. Bâtiments autant que ville sont à leur dimension, à leur échelle. Partout, à proximité de chez eux et à tout moment, des espaces de jeux et de sport sont accessibles. Et bien qu'ils ne soient pas enclos, ni surveillés ou réglementés par des horaires, ils ne semblent pas détériorés. On observe peu de vandalisme. L'environnement urbain et paysagé est respecté. La ville est verdoyante, les enfants disent apprécier cet environnement. La ville est sécurisante, piétons et voitures semblent cohabiter.

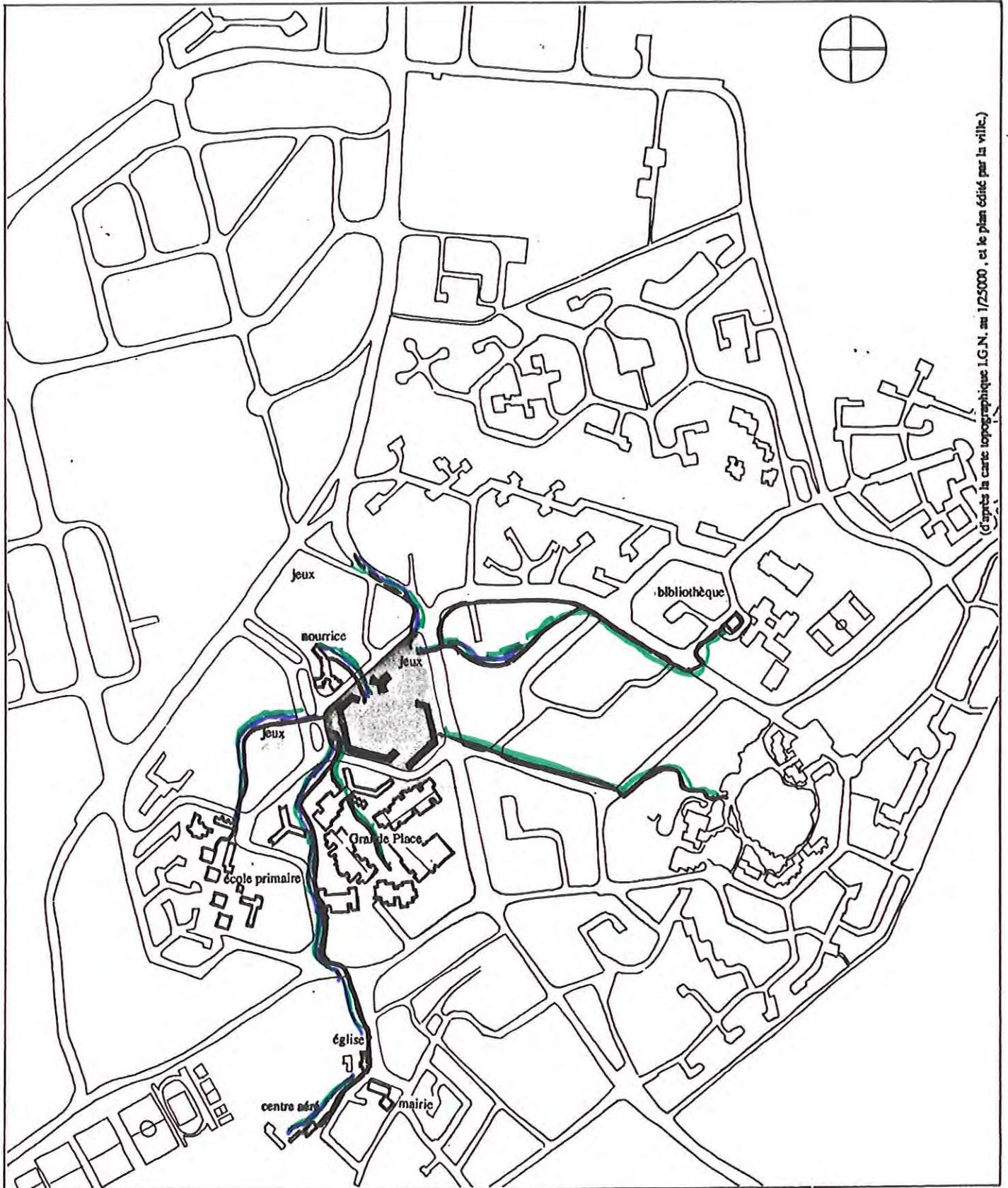
Parcours

Clara (8 ans) (Figure 9)

Clara n'a que huit ans et pourtant depuis cette année, elle se déplace souvent seule à pied dans la ville. Elle est de moins en moins souvent accompagnée pour aller à l'école, *"mais sur le chemin je retrouve mes amies. Y en a qui habitent le même immeuble que*

moi ou à côté". Le soir, après l'école, elle va chez sa nourrice qui vit deux bâtiments plus loin. Sa maman vient la rechercher au retour de son travail. Pour toutes ses activités extra-scolaires, gymnastique, bibliothèque... elle est accompagnée. Exceptionnellement, mais "*ça arrive seulement quand maman n'a pas le temps*", le mercredi, elle va seule jusqu'au centre aéré. Pour éviter de traverser trop de rues, elle passe derrière les immeubles de la grand place, "*où je vais souvent toute seule pour acheter des bonbons*", puis pour rejoindre le centre qui est derrière la mairie, traverse "*la grande pelouse où il y a des arbres*".

Figure 9 : QUETIGNY.



(d'après la carte topographique I.G.N. au 1/25000, et le plan édité par la ville.)

L'enfant de 7 à 10 ans:



: son foyer.

: en bas de chez lui.

: commerces ou bâtiments pratiqués.

: terrains y attenants.

0 100m 500m

: ses déplacements seul autorisés

: ses déplacements interdits "qu'il fait quand même".

: ses déplacements accompagné.

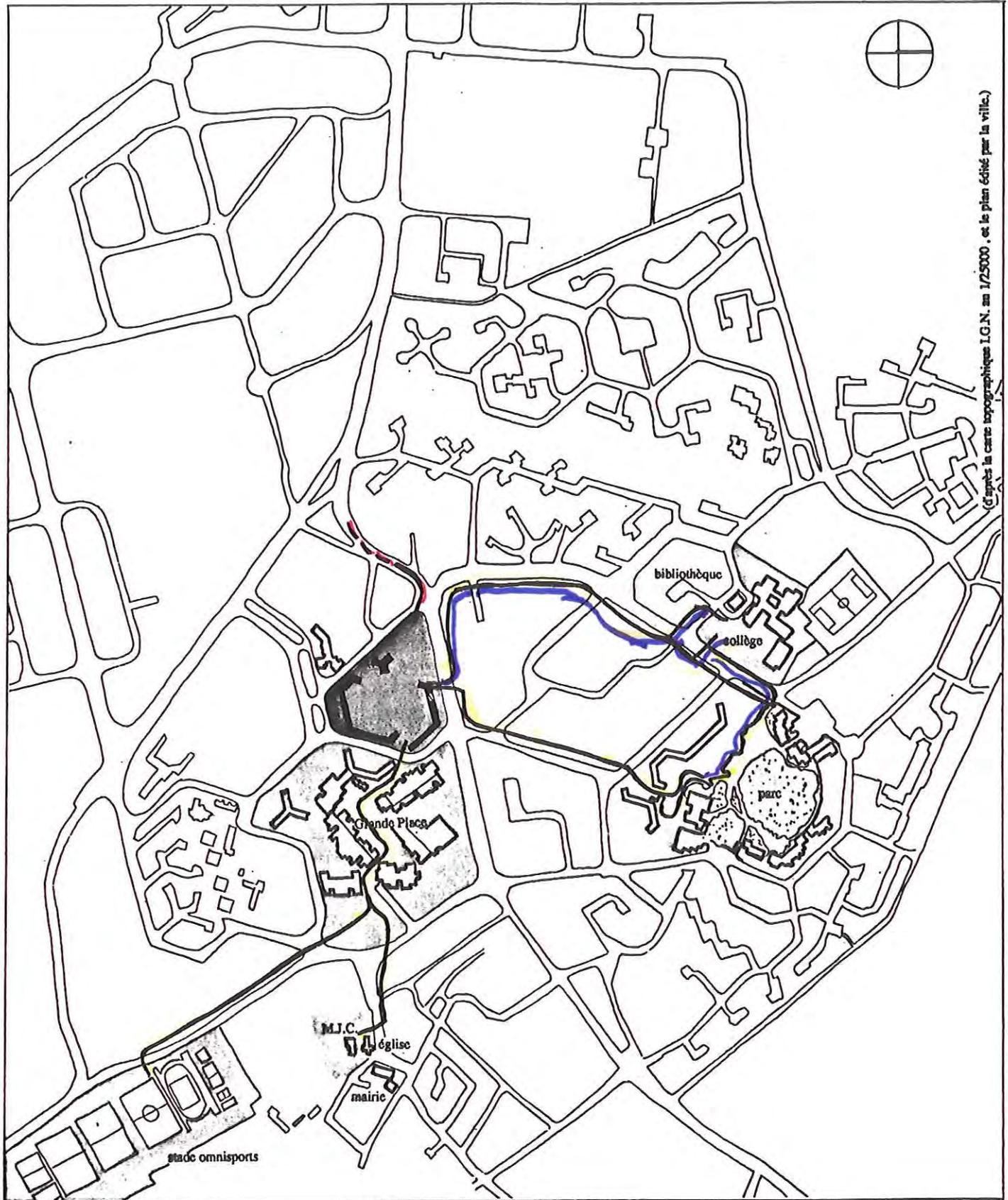
Vincent (12 ans) (Figure 10)

Vincent se déplace dans toute la ville seul, à pied le plus souvent, mais aussi en vélo "*les jours où j'ai pas classe*". Ce moyen de locomotion lui donne une grande autonomie, passant au gré de son emploi du temps de la MJC, derrière l'église, "*où je fais du karaté*", à la bibliothèque "*où je vais au moins deux fois par semaine*". Il n'hésite pas avec ses copains à aller au parc du Grand Chainet, à repasser par la Grand'Place, "*on aime bien y faire du vélo parce que c'est pas plat (des dénivellations de terrain ont été aménagées)*", avant d'aller jouer au foot au stade omnisports où sur le terrain "*à côté de mon immeuble où on peut aussi faire du basket ou autre chose*". L'ensemble de la ville, hormis le centre commercial du Cap Vert où il ne se rend qu'accompagné avec ses parents ou son école (une piscine y est installée) est ainsi accessible seul et à pied. La ville, ressentie comme sécurisante, est appréhendée dans sa presque totalité.



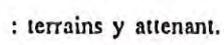
Photo 7 : Des espaces de jeu et de sport ouverts (Quétigny)

Figure 10 : QUETIGNY.



(d'après la carte topographique I.C.N. au 1/25000, et le plan édité par la ville.)

L'enfant de 11 à 13 ans:

-  : son foyer.
-  : en bas de chez lui.
-  : commerces ou bâtiments pratiqués.
-  : terrains y attenants.

0 100m 500m

-  : ses déplacements seul autorisés.
-  : ses déplacements interdits "qu'il fait quand même".
-  : ses déplacements accompagné.
-  : ses déplacements à vélo.

3-5 Lyon

Capitale des Gaules... je ne reprendrais pas là l'histoire de cette ville, d'autant que je n'ai travaillé que sur une portion d'un de ses quartiers, le sixième arrondissement. Ce quartier est résidentiel, attenant au parc de la Tête d'or (seul parc de la ville) et aux quais du Rhône. Rien sur le plan architectural ne distingue vraiment ce quartier des autres sinon peut-être quelques "beaux immeubles" et des rues commerçantes qui, au vue des devantures, laissent penser que la population qui réside alentour peut être aisée. Quartier dense, animé en raison des commerces, mais aussi des voitures, des trolley-bus (dans les grandes avenues), et des piétons qui s'entrecroisent. Quartier peu verdoyant où les jardins sont aux dires des enfants et de leurs parents trop rares. La campagne pourtant immédiatement à la porte de la ville est absente au cœur de la ville. Les enfants le déplorent, mais tous disent échapper à la ville le week-end pour aller dans leur maison de campagne, et partir à la mer ou à la montagne pour les vacances.

A Lyon, la ville, ils la vivent dans des lieux clos, ou enclos, appartement, école, salle ou terrain de sport, square, etc., et la rue n'est pour eux qu'un lieu de passage. Aucun d'entre eux ne "descend" y jouer. Entre 7 et 13 ans, tout au plus va-t-on jusque chez le marchand de journaux acheter de la papeterie. On pratique peu la ville seul. On est la majeure partie du temps accompagné "*à pied, si c'est près*", mais surtout "*en voiture*" à l'école, à la danse, au piano. On prend peu les transports en commun. La ville est pour ces enfants médiatisée par les adultes qui contrôlent pour une grande part leurs déplacements et leurs activités.

Néanmoins, bien que les enfants ne circulent pas seuls dans leur ville, ils la connaissent un peu, le quartier Saint-Jean où ils aiment aller "*parce que c'est beau*", la Croix-Rousse où un certain nombre parmi les enfants interrogés, ont des parents ou des amis. On connaît aussi Vénissieux à la périphérie lyonnaise "*où c'est bien parce que c'est des résidences, il y a pas de voitures, on peut descendre et jouer devant chez soi*".

La ville n'est pas appréhendée dans sa totalité par les enfants. Elle semble être uniquement constituée de lieux ponctuels qu'ils fréquentent régulièrement.

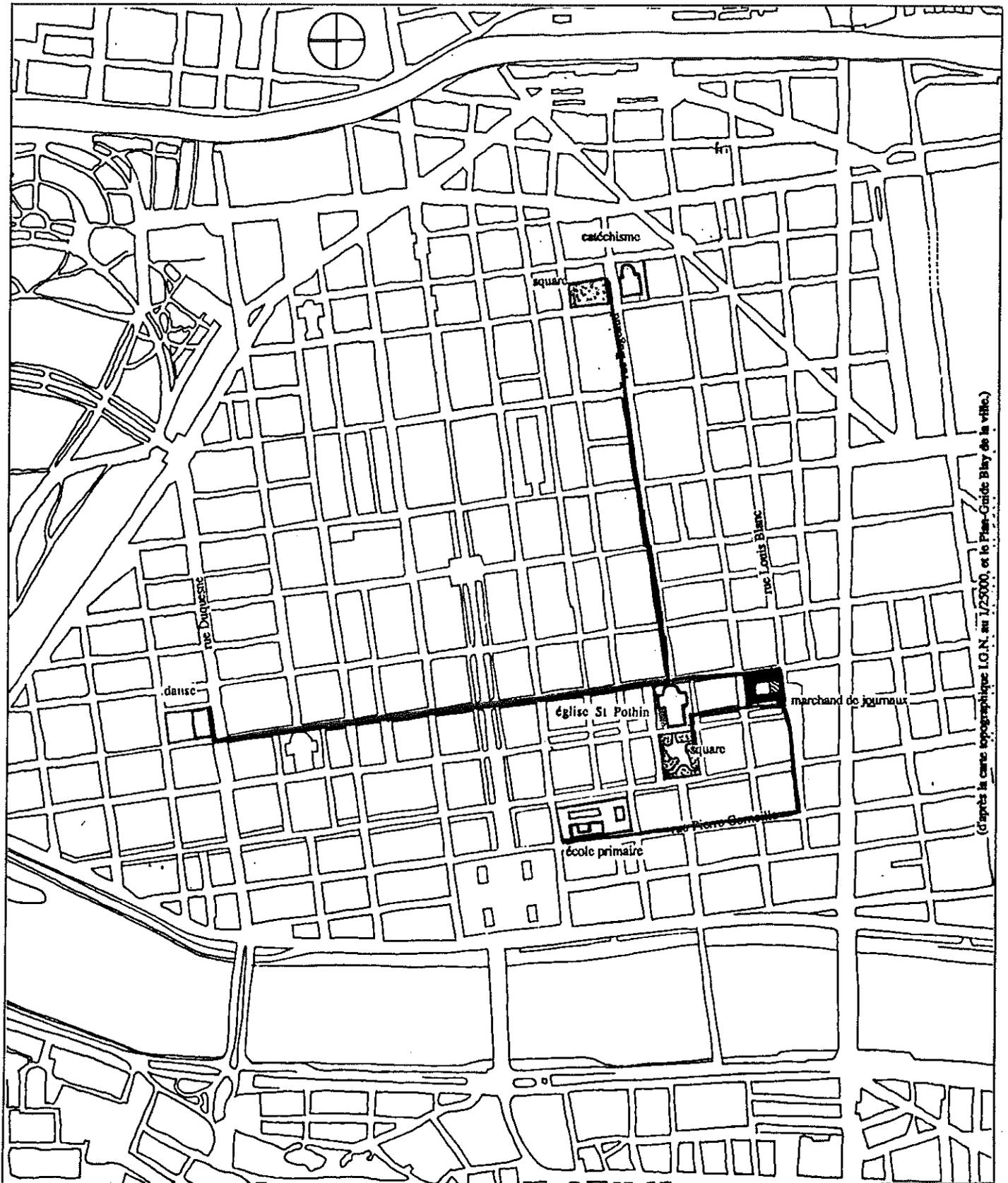
Parcours

Anne (7 ans) (Figure 11)

Ecole primaire de la rue Pierre-Corneille, cours de danse le mardi soir boulevard Duquesne, cours de musique le vendredi à domicile, rue Louis-Blanc, catéchisme le mercredi matin rue Bugeaud, pour toutes ces activités, Anne est accompagnée par sa maman. Elle est uniquement autorisée à descendre chez le marchand de journaux au pied de l'immeuble pour acheter de la papeterie, "*parce qu'il n'y a pas de rues à traverser*". Anne vit surtout dans son appartement, et parfois va au jardin avec sa mère le mercredi. Le week-end se passe à la campagne. En fait, le rapport à la ville de Anne (7 ans) est totalement médiatisé par les adultes (parents, école...) son champ de déplacements solitaires est très faible. Elle respecte les interdits d'autant plus volontiers que la ville lui est présentée comme dangereuse à cause des voitures.

A Lyon, les enfants en primaire vivent la semaine de quatre jours qui implique une répartition différente des temps de vacances. Anne a donc trois journées pleines de loisirs. Il faut remarquer que le parcours d'Anne est distinct de celui des autres enfants du quartier même s'ils habitent dans une même proximité. Elle habite à une ou deux rues de ses amis de classe, va à la même école, au besoin au même cours de danse ou de musique mais le reste de ses activités, son mode de relation à la ville, les lieux fréquentés, les périodes pendant lesquelles elle s'y rend, différent.

Figure 11: LYON. 6eme ARRondissement.



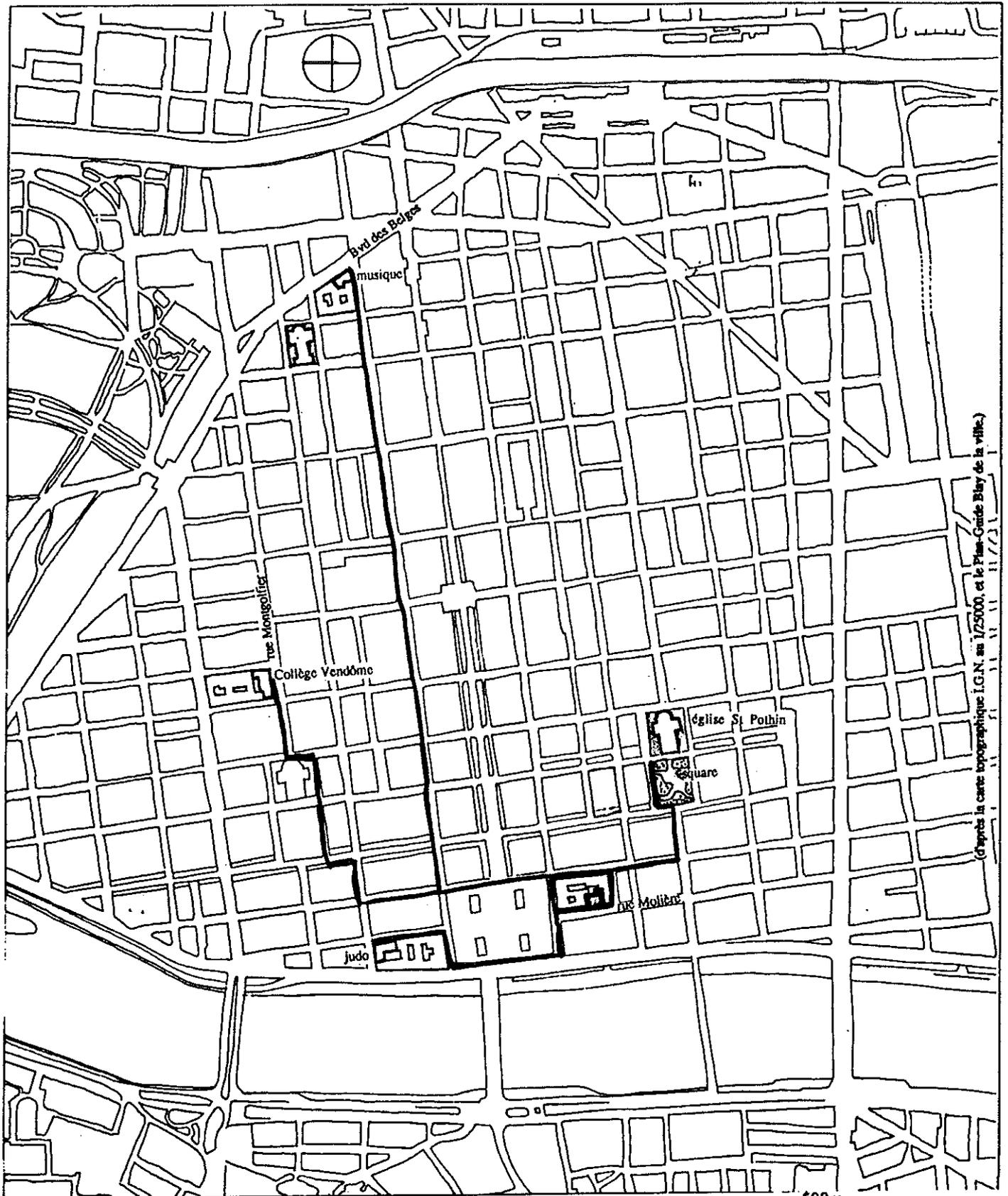
L'enfant de 7 à 10 ans:

-  : son foyer.
-  : en bas de chez lui.
-  : commerces ou bâtiments pratiqués.
-  : terrains y attendant.
-  : ses déplacements seul autorisés
-  : ses déplacements interdits "qu'il fait quand même".
-  : ses déplacements accompagné.

Julien (11 ans) (Figure 12)

L'entrée en sixième a légèrement modifié le rapport de Julien à sa ville, à son quartier. Habitant rue Molière, après avoir été scolarisé en primaire rue Pierre-Corneille, où depuis le CM2 il se rendait seul à pied, il est maintenant au collège Vendôme, et plus précisément à l'annexe du collège, rue Montgolfier (environ 1 kilomètre) où sont regroupés les sixièmes. Il se rend seul à l'école ainsi qu'à la plupart des activités parascolaires auxquelles il participe, à la musique (boulevard des Belges, 1300 mètres), au judo (rue Godefroy, 400 mètres), au parc Saint Pothin... qui sont situés dans une grande proximité de chez lui. Parfois il se promène avec des amis dans le quartier, dans les rues commerçantes. Il est toujours accompagné en voiture au stade Gerland (7ème arrondissement) où il va à la piscine chaque semaine. Il prend fort rarement les transports en commun. Le week-end comme tous ses amis, il s'échappe à la campagne.

Figure 12: LYON. 6eme ARRondissement.



L'enfant de 11 à 13 ans:

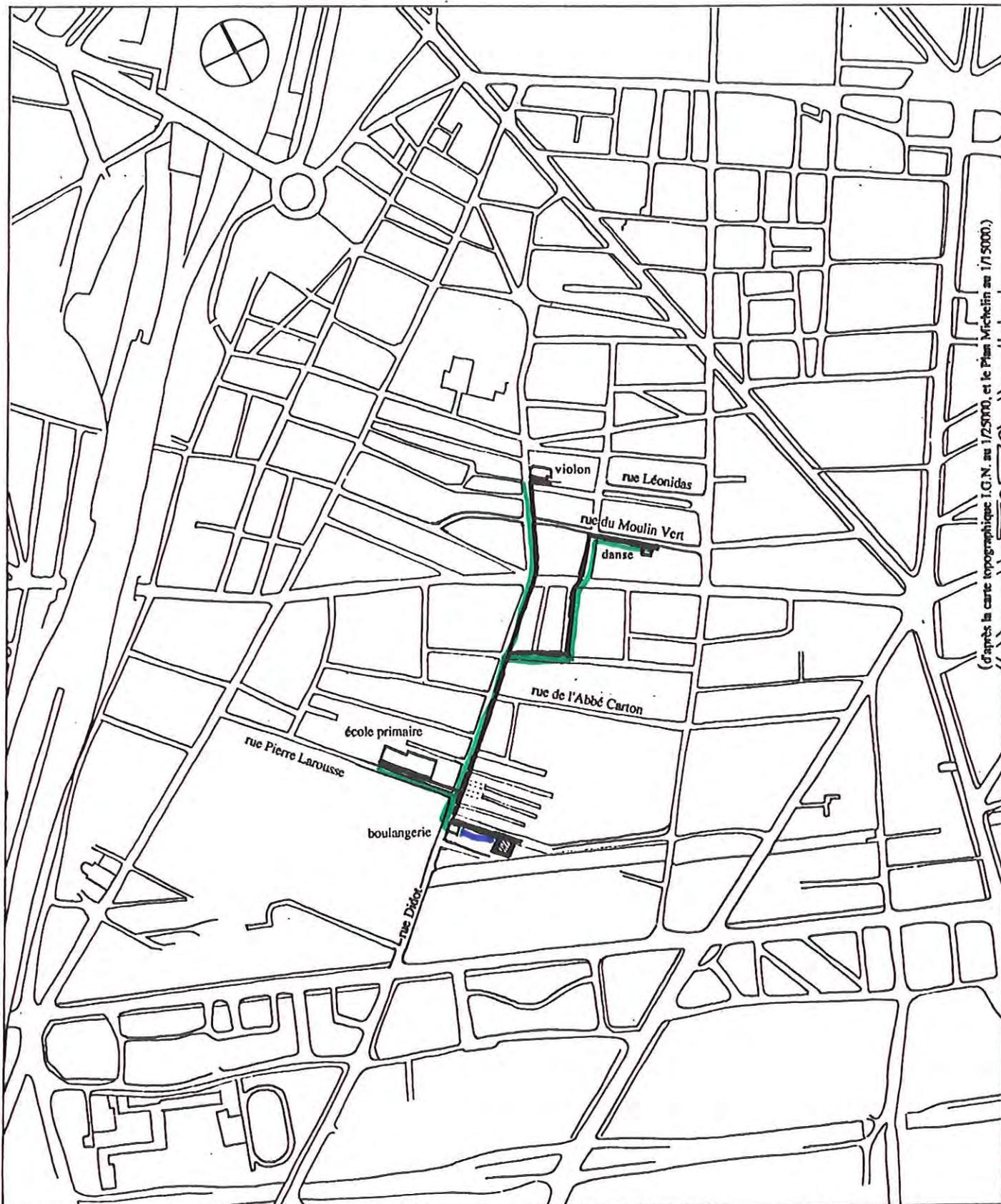
-  : son foyer.
-  : en bas de chez lui.
-  : commerces ou bâtiments pratiqués.
-  : terrains y attenant.

-  : ses déplacements seul autorisés.
-  : ses déplacements interdits "qu'il fait quand même".
-  : ses déplacements accompagné.

3-6 Paris

Paris XIV^e arrondissement, dans le secteur du métro Plaisance, ou plus précisément entre la rue d'Alésia, la rue Pierre-Larousse, la rue Raymond-Losserand, la rue des Plantes et enfin le boulevard Brune. C'est là que réside les enfants interrogés. Ancien quartier d'habitat modeste, ce quartier a été remodelé en grande partie dans les années 1970, entrepôts, maisonnettes, terrains vagues faisant place à de modestes immeubles de rapport ou des HLM. Aujourd'hui, une "véritable OPA" a été lancée sur le secteur par les promoteurs qui ont trouvé là un lieu de spéculation. Depuis cinq ans, de nouveaux immeubles, plus cossus, ont "fleuri" oubliant heureusement par endroit des maisons, souvenir et derniers charmes d'une époque où le quartier était habité principalement par une population ouvrière. Celle-ci, vieillissante, déserte d'ailleurs progressivement le quartier laissant place à une population plus jeune éventuellement avec enfants mais encore assez diversifiée sur le plan social. Pour les enfants rencontrés, l'ossature de leur quartier, c'est la rue Didot, c'est le lieu des courses, celui du bus, le passage obligé vers toutes activités, scolaires, ludiques, sportives, commerciales... La rue Didot tient lieu de "centre ville". Les activités quotidiennes se situent dans sa proximité. Mais pour les enfants du quartier, ce n'est pas la rue Didot dans sa totalité, seule la partie commerçante qui se situe entre la rue Pierre-Larousse et la rue de l'Abbé-Carton est fréquentée, éventuellement ira-t-on jusqu'à la librairie et encore seulement si on habite les immeubles qui sont en face. La ville que l'on vit quand on a entre 7 et 13 ans et que l'on réside dans le XIV^e arrondissement de Paris, c'est une portion de quartier, mais surtout une infime portion de cité au regard de son étendue. A 7-9 ans, seul, on ne va pas beaucoup plus loin que le bout de la rue. A partir de la 6^{ème}, on élargit son champ de déplacements, mais on ne va pas au-delà de boulevard Brune, l'avenue du Général-Leclerc, la rue Raymond-Losserand, et à la mairie au conservatoire. Ces rues sont données par les enfants comme les limites de leur quartier. Les limites de ce qu'ils parcourent seuls à pied. Au-delà, ils sont accompagnés. On ne franchit pas la Seine. La rive droite leur est pour la plupart inconnue, même si on est déjà allé au Louvre et à Montmartre "*avec mes cousins de province ou ma correspondante*". Toutefois tous connaissent les quais de la Mégisserie lieu d'attraction des dimanches matins parisiens. Mais s'il fait beau, on sort de Paris, pour la campagne "*si on en a une*", le bois de Boulogne ou Fontainebleau, sinon on va au Luxembourg, plus rarement au parc Montsouris.

Figure 13 : PARIS. 14eme ARRONDISSEMENT.



(d'après la carte topographique I.G.N. au 1/25000, et le Plan Michelin au 1/15000.)

L'enfant de 7 à 10 ans:

-  : son foyer.
-  : en bas de chez lui.
-  : commerces ou bâtiments pratiqués.
-  : terrains y attachés.

0 100m 500m

-  : ses déplacements seul autorisés
-  : ses déplacements interdits "qu'il fait quand même".
-  : ses déplacements accompagné.

Parcours

Audrey (7 ans) (Figure 13)

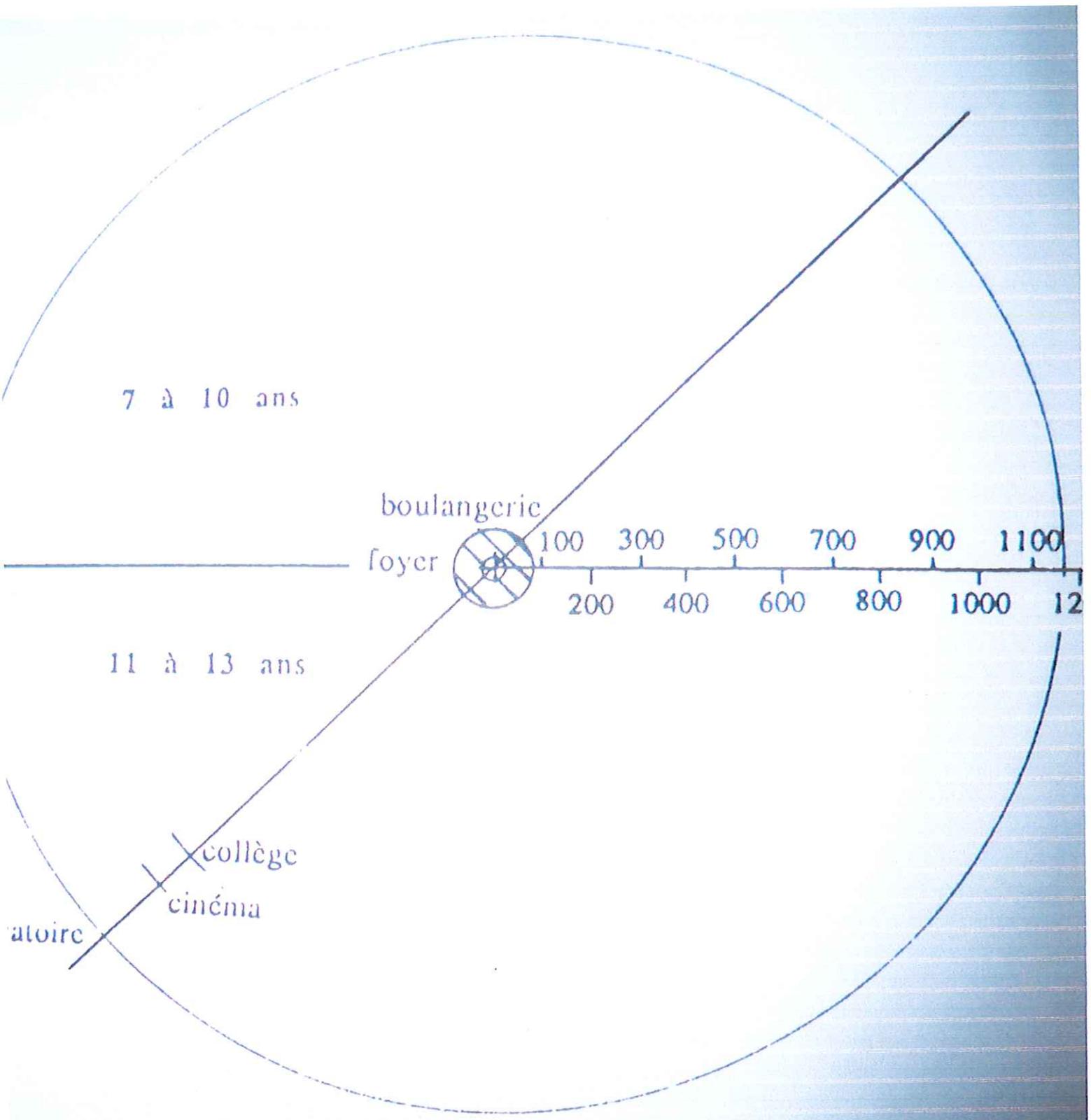
"La seule chose que j'ai le droit de faire toute seule, c'est d'aller à la boulangerie au bout de la rue" (80 mètres). Au-delà de la rue Ledion où elle réside, Audrey est systématiquement accompagnée par l'un de ses deux parents. A l'école primaire rue Pierre-Larousse, au cours de violon rue Léonidas, et à la danse rue du Moulin-Vert, au poney à Sèvres. Elle ne connaît du quartier que les lieux où elle se rend fréquemment et la rue Didot *"où je vais faire des courses avec maman ou ma soeur"*. Sa perception de Paris se limite de la même façon aux lieux avec lesquels elle a une relation affective, *"Chez Florentin"* (précision de la soeur aînée, *"ce sont des cousins qui habitent dans le 17ème"*) ou chez les *"untels"*, amis des parents. Le week-end, on sort de Paris, soit on va à la campagne chez des amis, soit on va à Fontainebleau ou ailleurs, *"ça dépend"*. Certaines fins de semaines sont toutefois parisiennes, des rituels s'instaurent, le matin on se rend quai de la Mégisserie *"où j'ai acheté mon lapin"*, à midi on va au Mac Do (Boulevard Saint Michel) et après si le temps le permet, on va au jardin du Luxembourg. A chaque vacances, on s'absente de Paris, soit chez les grand-mères à la campagne, l'hiver c'est au ski et l'été au bord de la mer en Bretagne.

Agnès (13 ans) (figure 14)

En primaire, Agnès, seule, parcourait au plus le trajet entre son domicile (rue Boulite) et l'école de la rue Pierre-Larousse. Ce n'est qu'en fin de CM2 qu'elle a été autorisée à se rendre seule, à pied au conservatoire à côté de la mairie. Ce n'est vraiment qu'à partir de l'entrée en sixième au collège-lycée François-Villon que ses déplacements solitaires se sont étendus. Elle se déplace exclusivement à pied. Le mardi soir, elle continue à aller au conservatoire où ses parents viennent la chercher car elle sort tard (7 heures), le samedi, parfois aussi le dimanche, elle se rend au scout à l'église Notre-Dame-du-Rosaire, parfois elle va au cinéma Avenue du Général-Leclerc. Ses achats vestimentaires se font rue d'Alésia, "*je regarde et après maman vient avec moi*", il lui arrive aussi de faire quelques courses alimentaires rue Didot. **Au-delà du périmètre dont les limites sont données par ses déplacements à pied, elle a le sentiment d'être hors de son quartier, loin de chez elle.** Son rapport au reste de la cité est très faible, ponctuel, et toujours médiatisé par des adultes avec qui elle se déplace en voiture. Paris lui est quasiment inconnu même si elle a visité "la tour Eiffel, Notre-Dame, Montmartre... mais c'est arrivé rarement".

Charlotte (13 ans)

Le comportement de Charlotte peut sembler atypique en comparaison de celui de l'ensemble des enfants du quartier que j'ai rencontrés, mais son mode de vie dans la ville, la connaissance qu'elle en a est liée pour une part au fait qu'elle est scolarisée hors de son secteur scolaire. Charlotte habite rue de l'Abbé-Carton et va en classe au collège-lycée Montaigne, rue Auguste-Comte dans le VI^e arrondissement, "*juste devant le Luco*". Si jusqu'en fin de primaire elle n'a pas dépassé seule les limites de la rue Pierre Larousse, depuis son entrée en sixième elle s'est affranchie de toute tutelle parentale, circulant en bus (58) parfois même en métro quand elle trouve qu'il y a trop de circulation. Elle parcourt à pied ce qu'elle appelle son quartier en fonction de ses activités (piano rue Visconti), déjeuner au Mac Donald's rue de Rennes ou boulevard Saint-Michel, ou de ses retrouvailles amicales dans le quartier et en proche banlieue, "*Arcueil, chez Anna, avec le RER c'est pas loin*". Le plus souvent, elle se rend au jardin du Luxembourg, lieu de prédilection de tous les élèves de Montaigne. On remarque que **la connaissance de la ville par Charlotte, plus étendue que celle d'Agnès, est liée en grande partie à une scolarisation déséctorisée**. Charlotte a une assez grande liberté de mouvements. **Elle vit la ville de façon autonome et individuelle.**



PARIS

4 Une question d'échelle

Regarder la ville avec les yeux des enfants a donc été mon objectif.

Je les ai suivis au cours de certaines de leurs pérégrinations quotidiennes. **C'est à pied qu'ils circulent.** C'est ainsi que je les ai accompagnés. La ville que j'ai découverte était la leur. C'est celle qu'ils parcourent seuls. Les modes d'appropriation de la ville différent selon le type d'urbanisation mais aussi selon l'appartenance sociale. La ville ne se vit pas de façon similaire lorsqu'on habite un quartier ancien en centre ville, un quartier de grands ensembles, ou une résidence dans un "bourg" comme Saint-Pierre-les-Elbeuf. Un enfant de 7-13 ans d'une ville "traditionnelle" est un enfant d'appartement. Celui des grands ensembles, vit en pied d'immeuble, il "descend", il "habite" la ville. En adoptant un regard d'enfant, on redécouvre la ville, on entre dans une dimension nouvelle et différente de celle des adultes. Dans la cité, les enfants font l'effet de Lilliputiens égarés dans le monde des Grands. Les échelles de distance, de vision, de temps ainsi que les échelles de socialisation ne sont plus les mêmes. Tout est trop vaste pour lui. Son champ de déplacement seul et à pied est limité. Sa perception visuelle réduite par rapport à celle de l'adulte, ce qu'il vit et connaît de la ville est circonscrit à un rayon étroit. Toutefois son univers de socialisation ne se cantonne pas au seul univers familial, à l'espace privé, il se construit, s'étend au-delà, aux espaces collectifs, aux espaces publics. L'école, les centres commerciaux, les jardins publics... sont aussi pour lui des espaces de socialisation intense.

Je rappelle que l'ensemble des thèmes développés : échelle de distance, de vision, de temps, de socialisation, se construisent à partir de ce que les enfants disent d'eux-mêmes, de leur quotidienneté et de ce qui a été observé tout au long des parcours dans la ville.

4-1 Une échelle de distance

C'est à partir de "sa maison" que l'enfant trace sa carte de la ville.

Les échelles de distances pour l'enfant pourraient être représentées sous forme de sphères concentriques ayant pour centre son logement, c'est-à-dire son univers familial. Depuis sa maison, l'enfant rayonne, il trace sa carte de la ville. C'est à partir de là que s'établit une sorte de graduation qui va du plus près au plus loin de chez lui. Cette graduation va de la cage d'escalier au pied de son immeuble, s'étend au quartier puis à l'école, etc.

La représentation graphique de ces déplacements (Fig.15) sous forme de sphères met à jour les différences de comportements selon les villes et les tranches d'âge. Le bilan comparatif commenté de ces données cartographiques et graphiques permet d'engager l'analyse de cette étude. Cette représentation graphique n'a pas le même statut que les cartes de déplacement, elles sont l'expression d'une représentation collective de déplacements d'enfants dans une ville donnée alors que les cartes sont la représentation des déplacements des groupes d'enfants rencontrés dans ces villes.

Des investissements différents selon l'âge

Les cartes de déplacements des enfants permettent de mettre à jour l'évolution de leurs comportements selon les tranches d'âges (7-10 ans, 11-13 ans), mais aussi selon le type d'urbanisme (ville ancienne, ville de grands ensembles, grande ou petite ville) et d'environnement (minéral, naturel)⁷. Les notions de proximité et de distance évoluent. A 7 ans, on ne va pas plus loin que la boulangerie du bout de la rue. Dans les grands ensembles, on ne quitte pas le pied de son immeuble. Au fil des ans, le vécu résidentiel s'étend.

"Quand on était petits, on jouait plutôt devant avec nos parents, devant chez nous. Maintenant, on est plus libre, on bouge un peu. Là, on est grand. Mais il faut pas se dire qu'on est libre, parce que après, on va trop s'aventurer, on va aller trop loin, c'est pour ça". (Vincent, 11 ans, Quétigny).

La prise de possession et l'appropriation des espaces urbains se fait progressivement. Les plus jeunes sont autorisés à sortir de l'orbite parentale s'ils sont accompagnés d'un frère ou d'une soeur aînés, échappée parfois illicite, qui sans les emmener très loin leur fait découvrir d'autres univers.

Globalement, on observe que le "vécu résidentiel" s'étend au fil des ans et de façon plus nette à partir de 10-11 ans. Age qui correspond au passage entre le primaire et le secondaire. A la lecture des cartes de déplacements, ici synthétisées sous forme de graphiques pour en faciliter la comparaison, on remarque des différences de comportements entre les villes anciennes Paris et Lyon, les villes de grands ensembles, Marseille et Sarcelles, les petites villes de "campagne", Saint-Pierre-les-Elbeuf et Quétigny.

Espace privilégié

L'espace privilégié⁸ des 7-13 ans s'il s'étend dans toutes les villes de grands ensembles aux abords du logement, il se limite à Paris comme à Lyon strictement au logement. Les enfants des grandes villes n'investissent aucunement la rue qui se trouve

⁷ Si ces aspects doivent être soulignés, le lecteur doit être mis en garde. Il serait en effet réducteur et contraire à une bonne intelligence des choses de prétendre instaurer une relation causale simple entre forme matérielle et comportement.

⁸J'entends par espace privilégié le lieu où les enfants tendent à se tenir le plus souvent pour jouer ...

au pied de leur immeuble. En quelque sorte ils n'ont pas d'espace privilégié où ils puissent librement jouer ou même tout simplement retrouver des amis. L'espace privé est, en dehors du temps scolaire, le lieu de vie essentiel, quasi exclusif, des enfants des villes anciennes. L'enfant de 7 à 13 ans des quartiers anciens où nous avons travaillé est principalement un enfant d'appartement. Néanmoins, il se transformera bien souvent en enfant des champs pendant les fins de semaines et pendant les vacances.

L'espace privilégié des enfants dans les villes de grands ensembles avoisine les 100 mètres, c'est-à-dire qu'ils peuvent circuler librement dans un périmètre de 100 mètres autour de leur logement sans être dans l'interdit. Les espaces entre les immeubles sont généralement le lieu des enfants, ce sont des aires plus ou moins protégées des voitures. Ces coeurs d'immeubles permettent au moins aux enfants de "descendre". **Dans les quartiers de grands ensembles, la ville est habitée par les enfants.**

- **Limites de distances parcourues par les 7-10 ans**

On remarque que les limites de l'espace parcouru seul par des 7-10 ans dans les villes anciennes est quasi inexistant, "*on n'est pas autorisé à aller plus loin que le bout de la rue pour aller acheter le journal ou le pain*". Leurs déplacements non accompagnés avoisinent les 100 mètres, il s'étend néanmoins parfois un peu lors de l'année de CM2. S'il n'y a pas trop de rues à traverser depuis le domicile, les enfants iront à l'école seuls. Dans les quartiers de grands ensembles, les enfants de 7-10 ans ont un champ de déplacements plus étendus, 300 mètres, même s'il demeure faible. L'absence de voitures dans la proximité des abords du logement autorise à plus de liberté. Dans tous les cas **les enfants de 7-10 ans ont une autonomie de déplacement seul limitée, et leur rapport à la ville est principalement médiatisé par les adultes.** Les enfants de 7-10 ans sont généralement accompagnés pour chacune de leurs activités. La différence de comportement rencontré dans les villes traditionnelles et les villes de grands ensembles peut se justifier tout d'abord par l'omniprésence de l'automobile qui à Paris ou à Lyon rend les rues dangereuses et même impraticables pour un enfant de cet âge, mais aussi en raison de conditions culturelles différentes. "Vivre dans la rue" n'est pas envisageable pour les classes sociales favorisées. La rue n'est plus un espace de libre circulation et de jeux pour l'enfant. Sa place est à la maison ou à l'école. L'enfant de cet âge n'échappe pas au contrôle et à l'influence des adultes. S'il y a surprotection de l'enfant, c'est que la société a basculé du côté de la peur. Laisser des enfants dans la rue, c'est aujourd'hui encore, comme au XVIII^e siècle, signe de danger mais aussi d'immoralité et d'insalubrité.

La pression dans les quartiers de grands ensembles paraît moins grande et les enfants profitent de leur liberté entre l'école et la maison, ils vivent en bandes. Ils ont une

vie essentiellement sinon strictement communautaire. En groupe, ils se déplacent tous dans les mêmes lieux, école bien sûr mais aussi centre social, centres sportifs, espaces de jeu... les modes de sociabilité indigène spontanée sont fort souvent circonscrits par des organismes scolaires, sociaux ou d'animation. Les équipements sont d'ailleurs fort nombreux dans les quartiers périphériques des grandes villes en comparaison de ce que l'on trouve au cœur des villes anciennes. Dans les quartiers de grands ensembles, de multiples organismes encadrent, prennent en charge les enfants, contrôlent leurs activités.

Dans les quartiers anciens, effectivement plus résidentiels que ceux de grands ensembles où se sont déroulées les enquêtes, on rencontre une plus grande diversité de situation. Les lieux de résidence, les activités, les parcours diffèrent pour chaque enfant. Même si sur les cartes de déplacements n'ont été reportés que les parcours d'un seul enfant - parcours représentatif de l'ensemble de ceux rencontrés - le rapport à la ville est plus individualisé que dans les grands ensembles où les enfants tendent à vivre en groupe. La prise en charge par des organismes d'encadrement, si elle existe, y est moins prégnante. Les activités de chaque enfant, plus nombreuses, sont diversifiées, musique, judo, piscine... Elles s'établissent selon des réseaux officiels (école, mairie, etc.), mais aussi, sinon surtout, personnels, privés, distincts d'un enfant à l'autre.

- **Limites de distances parcourues par les 11-13 ans**

L'appropriation de nouveaux espaces urbains est principalement favorisée par l'entrée à l'école secondaire. Ceci est vrai quelque soit le type de ville ou d'urbanisation que nous puissions rencontrer. On observe aussi que ce "vécu résidentiel" solitaire est entre 11-13 ans légèrement plus étendu dans les quartiers anciens que dans les quartiers de grands ensembles, de 1200 mètres à Paris et à Lyon, il est de 1000 mètres dans les autres villes. A Saint-Pierre-les-Elbeuf, (600 mètres) petite ville dont le centre a encore la dimension d'un village, le vécu résidentiel des enfants du collège est assez similaire à celui des plus jeunes. De la même manière, les limites de déplacements des enfants de 11-13 ans à Quétigny ne sont pas beaucoup plus étendues que celles d'enfants de 7-10 ans. Cette estimation en distance s'est faite en considérant que les enfants étaient scolarisés dans leur secteur scolaire. Car si l'on prend le cas de Charlotte à Paris qui va en classe dans le VI^e arrondissement, hors de son secteur scolaire, on constate que son rapport à la ville diffère totalement de celui d'Agnès. Elle utilise quotidiennement les transports en commun, fait peu fréquent pour des enfants de 7-13 ans. Elle acquiert surtout une autonomie et une connaissance plus grande de la ville que des enfants du même âge de son quartier, différence majeure qui lui fait vivre les alentours de son logement comme secondaire dans son mode de sociabilité par rapport aux abords de son école.

A partir du collège, on observe aussi que si le "vécu résidentiel" est plus étendu dans les quartiers anciens, il y est aussi vécu de manière plus individuelle que dans les quartiers de grands ensembles.

Dans les cités, la ville se vit en groupe, en bande. Je tendrais néanmoins à penser que ce rapport individuel ou communautaire à la ville s'il est lié pour une part au mode d'urbanisme, et aussi (lié) à une dimension socio-culturelle et économique. En effet, l'enquête réalisée à Paris m'a permis d'observer, selon le groupe socio-culturel et économique, des différences de comportement chez des enfants vivant dans une même cité HLM. Les enfants proches sur le plan économique et culturel des milieux rencontrés à Sarcelles "descendent dans la cour" (cœur d'immeubles), alors que ceux plus proches des populations lyonnaises ne la fréquentent jamais, cet espace leur est d'ailleurs interdit par leurs parents. *"Quand j'étais plus petite, ça me donnait envie de descendre jouer en bas, mais maman ne voulait pas. Maintenant, ça ne me vient même pas à l'esprit"*. (Lucie, 12 ans) Souligner les différences de relation à la ville des enfants selon qu'ils habitent un quartier ancien ou un quartier récent n'a de pertinence que si on prend aussi en considération les différences d'appartenance sociale, culturelle et économique.

Le regroupement des équipements ainsi que la sectorisation scolaire tendent à favoriser une sociabilité de quartier et dans le même temps à réduire le champ de connaissance de la ville par l'enfant. Il est néanmoins intéressant et important de souligner que le rapport à la ville des enfants de Quétigny diffère des autres lieux étudiés, et elle rejoint dans une moindre mesure celui qu'ils ont à Saint-Pierre-les-Elbeuf qui est une ville beaucoup plus petite. Ce sont d'ailleurs toutes deux des villes "campagnardes". Tout d'abord les enfants dès 7 ans ont seuls une plus grande autonomie que partout ailleurs, en second lieu leur aire de déplacements et de connaissance de la ville dès cet âge est beaucoup plus étendue. Il faut rappeler que dès 10-11 ans, ces déplacements se font aussi à vélo, circonstance exceptionnelle aujourd'hui dans une ville. Cette situation tient à la dimension de la ville, à son mode d'urbanisation qui a su concilier circulation des voitures et des piétons, mais aussi au mode de répartition des centres d'activité destinés aux enfants dans différents secteurs de la ville.

Globalement le constat que l'on peut faire quant à ces déplacements est que la ville pour l'enfant de 7 à 13 ans reste un espace relativement limité au regard de la dimension des cités. Même si de prime abord l'enfant dit vivre la ville dans sa totalité, "je connais Marseille... Paris...", elle se réduit en réalité pour lui à un ensemble de rues ou de quartiers, sinon même à sa rue, à son quartier. "Contrairement à l'adulte, l'enfant vit l'espace et le temps de manière continue, comme un tout. En fait la vision qu'il restitue de son environnement est, elle, discontinue... Ainsi, même s'il connaît objectivement sa rue,

il la décrira rarement dans son ensemble". (Churchman A., 1980) Pour l'enfant, la ville n'est pas donnée d'avance, ni dans sa globalité. C'est à travers les éléments qui sont en relation avec son itinéraire que l'enfant la perçoit, rarement à travers les bâtiments. La ville se réduit à la pratique que l'enfant en a. Le mode d'approche de la ville par l'adulte est fonctionnel, elle diffère de celui de l'enfant qui revêt un caractère sensoriel, ludique et imaginaire. Ce qui compte pour l'enfant dans la ville, c'est l'utilisation qu'il en fait et non les rôles qu'elle remplit. Chez l'enfant de cet âge, il n'existe pas de concept de ville.

On constate aussi en regardant les graphiques un rapport inversé, entre densité urbaine et densité sociale. Une densité urbaine faible semble faciliter la proximité sociale enfantine. A l'inverse, une densité urbaine importante renforce l'individualisation de l'enfant. Favoriser la vie communautaire enfantine suppose de dégager des aires de jeu. Mais suffit-il de "dédensifier" pour rendre la ville accessible aux enfants. A comparer Quéigny avec Marseille et Sarcelles, on comprend que non. Le respect des échelles, la présence forte et vraie de la nature, la diversification urbanistique, c'est-à-dire que rue, nature, bâti, voitures et piétons, etc., se conjuguent de façon souple, non sectoriel, sont les éléments d'une possible réussite si l'on se place du point de vue de l'enfant dans la ville.

Entre l'univers familial et la distanciation.

Comme nous l'avons mis à jour précédemment, les notions de proximité et de distance évoluent selon l'âge, et si elles correspondent effectivement à une échelle de distance pour l'enfant, elles répondent aussi à une dimension particulière qui est celle du connu et de l'inconnu. Dans leurs discours les enfants expliquent que le près "*c'est là où je me sens chez moi*". Le loin, "*c'est là où je me sens seul, où c'est dangereux. C'est là où je ne connais personne*".

Le plus près, c'est sous le regard des parents. Ce sont les espaces privilégiés des 7-13 ans (Fig. 15). Au moins dans quatre des sites étudiés (petites villes "campagnardes" et quartiers de grands ensembles), c'est le plus riche en utilisation d'espaces, en temps passé hors temps scolaire, en émotion. Le plus près, c'est une possible appropriation spontanée des espaces, du quartier de la vie de la ville hors du champ des adultes. Le temps de vie le plus riche en sociabilité après l'école. C'est là où on est avec ses copains, où on joue.

La découverte de la ville correspond à une **prise de distance par rapport à l'univers familial**. Cependant, des limites leur sont imposées quelque soit le milieu

social et culturel auquel ils appartiennent. Et d'eux-mêmes, ils disent ne pas vouloir aller trop loin "*après on se perd, c'est pas chez moi*". **Les enfants de 7-13 ans vivent sous le regard des parents.** "Sous le regard" ne veut pas nécessairement dire que les enfants soient en présence directe des parents, mais que les parents les savent dans la proximité du logement donc en sécurité, sous "l'oeil collectif" selon une expression algérienne (terme employé par une assistante du centre social de Marseille), signifiant que le regard de la mère accompagne les enfants au-delà même de sa vision. L'oeil des parents est intériorisé, c'est le Surmoi de l'enfant.

Etre loin de chez soi passe par les parents, ou par l'école. On est accompagné à pied mais bien souvent véhiculé. Etre loin de chez soi ne permet pas une appropriation spontanée de la ville, des espaces. La ville est dans ce cas médiatisée par les adultes.

Etre loin ou près, ce n'est donc pas seulement une question de **distance objective**, mais aussi une question de **distance affective**. Dans le discours de l'enfant, le loin, c'est ce qui est inconnu, ce qui fait peur aussi.

Q: Ca veut dire quoi s'aventurer trop loin ?

- Plus loin que notre cité.

Q: C'est où pour vous être loin ?

- Etre loin, c'est pas les Flanades. Les Flanades, je me sens chez moi.

- Un peu plus loin par exemple, à Gonesses,

- Dans une autre ville. Par exemple à Garges.

- Vers la cité Rose, c'est loin.⁹

- Oui la cité Rose, c'est dangereux, surtout la nuit. Faut pas y aller.

- Même le jour et la nuit, c'est pareil, faut pas y aller. C'est trop dangereux.

- Moi, là où c'est loin, c'est Garges -les-Gonesses.

- Non, Garges, on a l'habitude, parce que je fais du sport là-bas, je fais de la natation. Garges, je connais, c'est pas loin.

- C'est la cité Rose qui fait peur. Encore si j'avais des copains à la cité Rose... peut-être que je me sentirais pas tout seul... je sais pas . (Sarcelles, groupe d'enfants de 11-13 ans)

Etre loin, c'est aussi être hors échelle. L'échelle de distance de l'enfant se limite à ce qu'il peut parcourir à pied sans fatigue. Au-delà de cette limite virtuelle, en général il est hors échelle de distance mais aussi de connaissances, de références. Il est souvent dans l'interdit par rapport à ce que les parents ou les responsables ont autorisé. Par exemple, être hors échelle pour les enfants de Saint-Pierre-les-Elbeuf, c'est aller

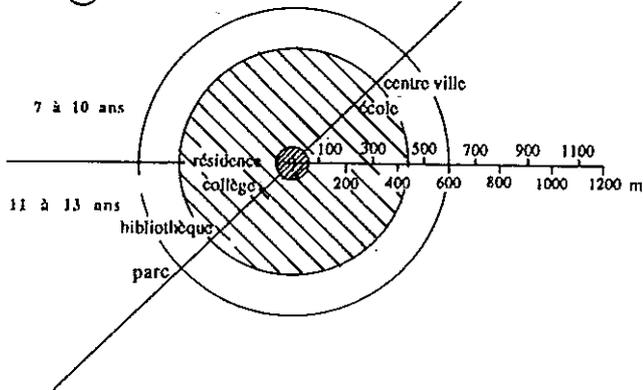
⁹ (Quartier de Pierrefitte désigné sous ce toponyme car les immeubles y sont roses).

acheter des bonbons à la "boucherie". La justification du prix des bonbons, la gentillesse de la bouchère... ne sont que des prétextes au plaisir de transgresser un interdit puisqu'il y a deux rues à traverser dont l'une très passante a des trottoirs étroits. L'attrait pour ce commerce tient aussi au fait de sortir des circuits habituels. Plutôt que d'aller à la boulangerie du centre ville, on va à la boucherie. C'est quand on regarde leurs parcours coutumiers que l'on réalise si l'enfant est hors échelle. De la même manière, aller au vieux Sarcelles en vélo pour les enfants du quartier Watteau, ou encore à Marseille, se rendre au parc de Font-Obscure derrière le centre commercial, c'est être hors échelle.

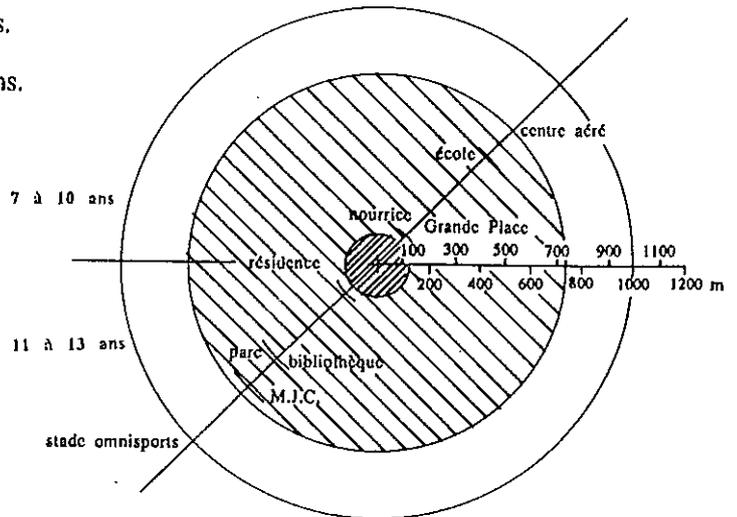
**Figure 15 : ENFANTS SEULS DANS LA VILLE:
DEPLACEMENTS AUTORISÉS.**

61

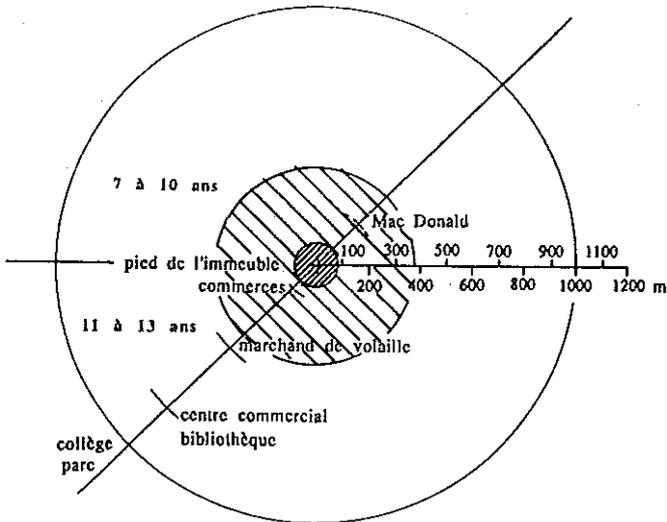
- : espaces privilégiés des 7-13 ans.
- (with diagonal lines) : limites des distances parcourues par les 7-10 ans.
- (with horizontal lines) : limites des distances parcourues par les 11-13 ans.



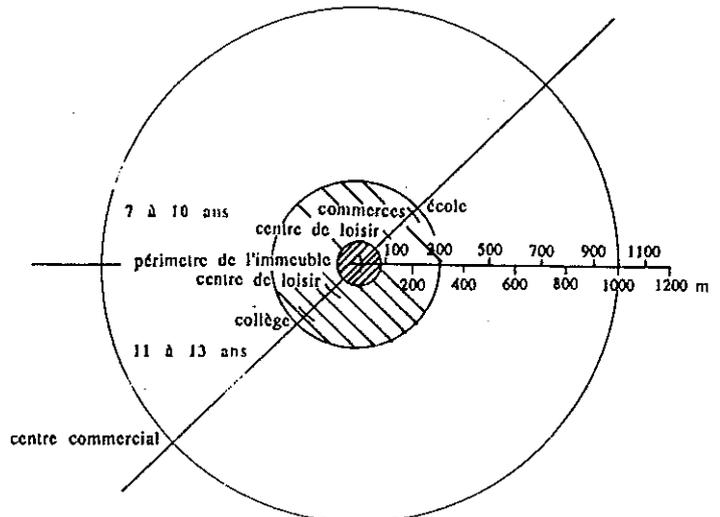
SAINT-PIERRE-LES-ELBEUF



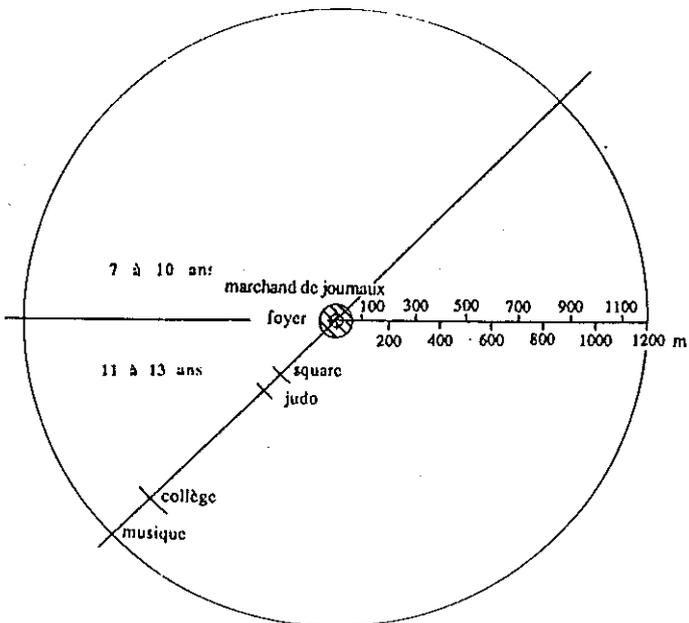
QUETIGNY



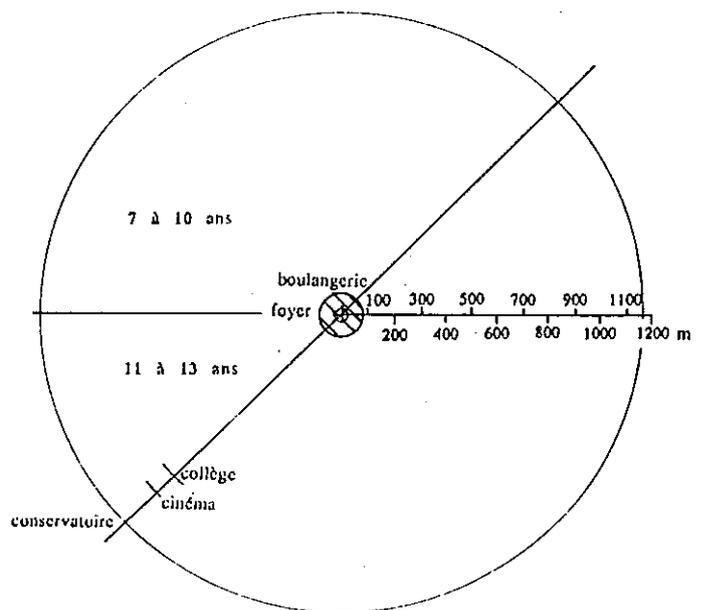
MARSEILLE



SARCELLES



LYON



PARIS

4-2 Une échelle de vision

Rappelons que l'enfant de 7 à 13 ans fait 20 à 40 centimètres de moins que l'adulte. Les capacités visuelles de l'enfant expliquent en partie le rapport qu'il entretient avec l'espace de la ville. Il faut avoir présent à l'esprit que "le champ visuel de l'enfant est différent de celui de l'adulte. Il est limité puisque inférieur à 70° avant huit ans et qu'il peut dépasser 180° chez l'adulte". (Faure A., 1991 : 145-148) Il est partiel car son attention se concentre uniquement sur certaines zones dont le nombre varie selon le temps d'exposition ; l'adulte placé dans les mêmes conditions balaie en revanche l'ensemble des zones et sélectionne aussi les informations. (Laya O., 1989 : 73-80)

Chez l'enfant, la localisation de la surveillance visuelle se fait sur une certaine partie de l'espace seulement et l'organisation métrique de l'espace n'apparaît qu'à partir de neuf-dix ans. Son système cognitif ne lui permet pas encore d'adopter une stratégie comportementale, il agit sur impulsion, au coup par coup, et dispose d'une faible capacité d'anticipation. Son système perceptif et comportemental ne lui permet pas non plus de hiérarchiser ni de synthétiser les informations enregistrées. (Cambon de Lavalette, 1989 : 73-80.)

L'enfant a également une vision linéaire moins perçante que l'adulte et, comme il distingue les contrastes et non les nuances, il ne sait pas apprécier "ni la distance, ni la vitesse, ni le temps d'approche des voitures". Il est donc davantage exposé aux dangers urbains. L'enfant est ainsi "trop petit pour voir... trop petit pour être vu". (Faure A., 1991)

En effet, le niveau de ses yeux est en moyenne à 89 cm à trois ans, à 95 cm à quatre ans, à 102 cm à 5 ans et 110 à six ans ; il met trois à quatre secondes pour constater un mouvement avant l'âge de sept ans (un quart de seconde chez l'adulte) ; dans une situation normale, il se concentre une à deux secondes à trois ans et cinq secondes maximum à dix ans contre quinze à trente secondes pour l'adulte ; il confond la taille et l'éloignement ; il a une vision statique, pense les images de manière isolée. (Revue *Circuler*, 1990)

De plus, l'enfant ne localise pas les sons même si son ouïe est supérieure à celle de l'adulte. Avec une marge d'erreur de 80% de côté et de 40% de face ou de dos, avec un œil subordonné à son oreille, la vulnérabilité de l'enfant dans la circulation se comprend mieux. (Revue *Circuler*, 1990) (Réflexions recueillies dans l'ouvrage, *L'enfant et la ville*, 1993 : 36)

4-3 Une échelle de temps

L'école est l'institution qui pèse le plus sur la vie de l'enfant, elle en structure et en rythme toutes les dimensions (horaires quotidiens, périodes de repos, etc.). Pour lui, le temps se répartit donc en deux périodes : le temps scolaire et le hors temps scolaire.

Le temps scolaire : une sociabilité intense

L'école est un des lieux essentiels de la vie de l'enfant. C'est là où il passe la majorité de son temps diurne. C'est le lieu clef de la sociabilité, où se nouent les relations hors familiales qui vont se poursuivre dans le quartier parfois même au-delà.

C'est aussi avec l'école que l'on fréquente d'autres espaces de sociabilité institutionnels comme les centres sportifs, culturels... et c'est souvent grâce à l'école que le champ de connaissance de la ville s'étend. **Pendant le temps scolaire, les enfants ont une relation à la ville totalement médiatisée par l'adulte.** L'enfant dans ce contexte est totalement pris en charge, encadré, assisté, contrôlé même.

Ce n'est généralement pas autour de l'école que l'enfant organise son espace de vie. Seuls les abords sont importants. C'est le temps des retrouvailles avec les mamans, celui des discussions à la sortie. Mais les enfants disent ne pas s'installer dans son environnement pour jouer. Après l'école, on rentre directement à la maison. Autour de l'école s'établit une sorte de "no man's land sous haute surveillance", espace où les enfants se savent sous contrôle. De toute façon, s'ébattre à la sortie de l'école est le plus souvent impossible en raison de l'étroitesse des trottoirs. Dans les quartiers visités, on observe que les espaces verts accolés aux écoles sont rarement investis spontanément par les enfants. *"Après l'école, on discute un peu à la sortie devant l'école, mais c'est tout, après il faut qu'on rentre. On a nos devoirs".* (Antoine, 9 ans, Quétigny)

Hors temps scolaire : le temps de la famille et des loisirs

- Le temps de la famille

C'est surtout celui de la vie en appartement. En famille, on part rarement à la découverte de la ville. La plupart des enfants rencontrés ont dit avoir peu d'activités culturelles et sportives avec leurs parents. Seuls les commerces et les parcs sont

régulièrement fréquentés en famille. Pendant le temps familial, soit les enfants restent en famille ou vont "dans la famille", "*le dimanche, je vais chez mon oncle*" (Melissa, 8 ans, Saint-Pierre-les-Elbeuf), soit on s'échappe de la ville. "*Le week-end, on reste jamais. On va à la campagne*". (Thomas, 12 ans, Lyon) Ceci est surtout vrai pour les habitants de milieux favorisés des grandes villes. **Pendant le temps de la famille, on se déplace dans la ville plutôt accompagné.**

- Le temps des loisirs

Le laps de temps de loisir imparti après l'école est restreint, parfois même inexistant : "*On est très pris. De toutes façons à Paris, on ne sort pas jouer dans la rue. Dans les résidences, au moins on descend*" (Audrey, 12 ans, classe de 5^{ème}, Paris). On vit beaucoup en pied d'immeubles, ou on utilise les équipements qui sont dans sa proximité. Ce sont pour lui les lieux les plus intéressants car les plus près et les plus faciles d'accès. Proximité d'autant plus importante que **pendant le temps des loisirs, l'enfant de 11-13 ans se déplace souvent seul.**

Le mercredi, le samedi, "*on a plus de temps*". Ce sont les jours des "activités" (foot, danse...). Activités plus ou moins importantes d'ailleurs selon le milieu socio-culturel. Le dimanche reste fort souvent le temps de la famille.

L'utilisation des espaces dépend du temps que l'enfant a pour y accéder.

Les différences de comportement pour les vacances sont essentiellement économiques mais aussi culturelles. Si les enfants des milieux favorisés dans les villes anciennes "*partent à toutes les vacances*", en revanche dans les quartiers de grands ensembles la plupart des enfants restent durant les vacances d'hiver et sont pris en charge par des organismes socio-culturels, centre aéré, animation de quartier, etc. Le besoin d'aménagement est pour eux primordial. Au cours de l'été, ils s'absentent pour la plupart au moins un mois. "*L'été, on rentre tous dans nos pays*" (Sofiane, 12 ans, Marseille)

Ville diurne, ville nocturne

Les enfants vivent la ville le jour. S'ils circulent la nuit, ils sont accompagnés. La ville ne les concerne plus. Ils ont le sentiment que les espaces qui sont les leurs pendant la journée, le bas d'immeuble, le jardin... appartiennent à d'autres la nuit ; c'est plus spécifiquement la ville des Grands, des adultes. "*C'est dangereux la nuit, des fois il y a des bagarres avec des bombes lacrimogènes et tout. Il y a des voyous. Il y a des chiens. Les grands, ils ont leur terrain, nous notre terrain. Les grands c'est la nuit et nous c'est le jour*" (Moussa, Sarcelles, parlant d'un même espace). Cette ville de la nuit leur fait peur mais les émerveille. C'est une ville imaginaire.

"- *Paris, c'est bien parce que la nuit c'est vivant.*

- *Parce que tu te promènes dans Paris la nuit ?*

- *Non, jamais, mais enfin je sais...*" (Lucie et Charlotte, 12 et 13 ans, Paris)

Climat

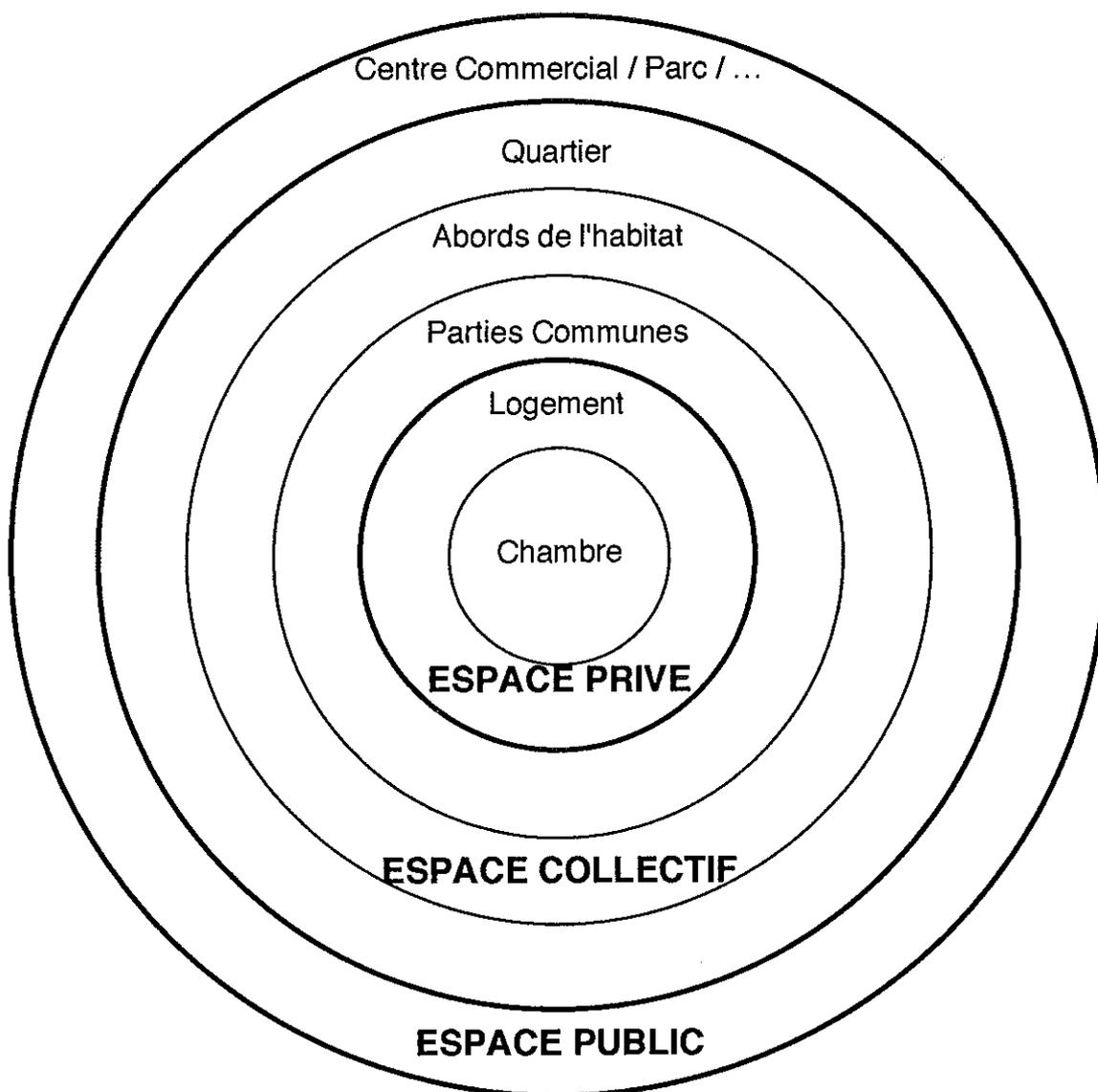
Le rapport à la ville pour l'enfant, c'est aussi une question de climat et de saison. Ceci influe sur les modes d'utilisation des lieux. En hiver, les enfants tendent à se cantonner à leurs appartements. Néanmoins, dans la plupart des grands ensembles où le travail s'est déroulé, quelque soit le temps, les enfants sont dehors. Ils tendent à rechercher les lieux les moins exposés aux intempéries. "*On n'aime pas aller là parce que c'est en plein vent.*". (Thierry, 8 ans, Quétigny) C'est en fonction du soleil et de l'ombre qu'il organise ses activités ludiques. (Cf. Annexe, Guide des espaces extérieurs, SCIC. Dans ce document on retrouve évoquée cette question saisonnière à propos de l'emplacement des aires de jeu)

L'enfant est sensible à la dimension saisonnière. Il l'évoque. Ses rythmes de vie sont totalement associés à celle-ci alors même que la ville tend à atténuer les saisons, à les occulter par son aspect minéral. Malgré tout, les enfants se rattachent à toutes les traces de la nature, les premières feuilles, les premiers beaux jours... leur comportement ludique lui-même change en fonction des saisons. "*Dès les premiers beaux jours, on voit réapparaître tout ce qui roule.*" (une gardienne de résidence, Saint-Pierre-les-Elbeuf)

au territoire de vie quotidienne trouveront leurs répondants dans les notions de "quartier", "d'espaces de voisinage", d'espaces "collectifs ou communautaires". Autour des années 1978-80, période où la ville et la pensée sur la ville sont en crise émerge le terme d'"espaces publics". Pas plus que les notions précédentes, celle d'espaces publics ne peut se résumer à un effet de mode. Chaque nouveau mot répond à un glissement de sens. Et c'est dans ce léger déplacement du sens que s'inscrivent les significations et les enjeux plus ou moins explicites qui font l'originalité de la notion¹⁰. Ainsi, à chaque époque, à chaque situation sociale, urbanistique... la notion d'espace public acquiert une valeur, une acception différente. C'est pourquoi dans le cadre de l'étude sur l'enfant dans la ville, il importe de redéfinir ces notions en tenant compte du contexte. Cette redéfinition se fait à partir de l'analyse du discours et des pratiques des enfants.

¹⁰ Plan Urbain. *Espaces publics*. Paris, 1988. La Documentation Française. p. 19-20.

Figure 17 : La socialisation de l'espace pour l'enfant



L'espace privé : le logement pôle majeur de la vie de l'enfant

Pour les enfants, l'espace privé, c'est le logement (l'appartement, la maison de la grand-mère...). **Le logement, espace familial, est le pôle majeur de la vie de l'enfant.** C'est son ancrage affectif. Sa carte de la ville a pour centre "sa maison". La ville, pour l'enfant, se mesure à l'aune du logement.

Le logement, c'est un lieu réservé, préservé du regard extérieur. L'espace privé évoque la vie familiale, l'intimité. Un interlocuteur extérieur y pénètre difficilement. Uniquement avec l'autorisation des parents.

Le logement est lui-même hiérarchisé. Certaines pièces sont plus ou moins autorisées. Dans le logement, l'enfant ne peut accéder à tous les espaces. Certains lui sont réservés : sa chambre. Celle des parents est plutôt interdite. D'autres lui sont tolérées : la salle de séjour. Cette pièce doit rester rangée, c'est le lieu de la télévision, le lieu où bien souvent maintenant sont installés les jeux électroniques. "*Dans le salon, on y va pour regarder la télé et jouer au Nintendo*". (Rachid, 7 ans, Sarcelles) le lieu qui parfois fait office de salle à manger "*dès fois le dimanche, on mange dans la salle à manger*". Cuisine et salle de bain sont des espaces strictement fonctionnels, il est fort rare que les enfants, au moins à ce qu'ils disent, puissent se les approprier pour les transformer en aire de jeu.

En réalité, l'enfant est "consigné" dans sa **chambre** à laquelle il reproche fort souvent d'être **trop petite**, d'autant plus petite que dans de nombreux cas elle est partagée avec un ou plusieurs frères et sœurs (le cas d'enfants seuls dans leur chambre, dans les quartiers anciens comme dans les quartiers de grands ensembles s'est présenté fort peu souvent). Chacun a son coin avec son bureau et ses jouets mais la dimension de la pièce, surtout dans les immeubles modernes, ne permet pas de s'isoler. Dans l'appartement, les enfants n'ont aucune possibilité de transformer les lieux. Les parents ne les y autorisent pas, et l'espace s'y prête rarement. "*Moi, je peux rien changer, ma mère elle veut pas. Et puis comme je suis avec mon frère, il n'y a pas beaucoup de places, on a un lit superposé, notre coin avec notre bureau et puis c'est tout*". (Karima, 11 ans, Marseille) L'ultime possibilité qui lui est offerte est de "*faire des cabanes avec des couvertures. Avec les lits superposés c'est pratique...*"

L'enfant ne dit pas que son espace de logement soit en inadéquation avec son mode de vie. En réalité, c'est lui qui s'adapte aux espaces qu'on lui octroie. Il exprime éventuellement ses désirs : "*que ma chambre soit plus grande*", "*que je sois tout seul dans ma chambre*", "*que j'ai un jardin parce que comme ça je pourrais avoir un chien*", mais

semble demeurer lucide et s'interdire de rêver à des améliorations qu'il sait inaccessibles pour des raisons essentiellement économiques. L'enfant de cet âge remet peu en cause son mode de vie et d'habiter.

L'espace collectif : des territoires appropriés

Par espaces collectifs ou communautaires, nous entendons des espaces publics d'échelles différentes, de la cage d'escalier au quartier... qui sont autant de territoires appropriés de façon quasi exclusive par une communauté, une classe d'âge, une catégorie sociale... Pour lire ces espaces, il faut établir une hiérarchie des espaces collectifs, la cage d'escalier n'a pas le même statut que le quartier, mais tous répondent au même fonctionnement. Ce sont des lieux communs dont les usagers s'attribuent la propriété, sans pouvoir pour autant exercer à leur profit exclusif ce droit.

"Dans l'escalier, c'est chez moi, mais enfin c'est pas vraiment chez moi parce qu'il y a d'autres gens qui habitent et qui veulent pas que je joue". (Sophie, 7 ans, Lyon)
"Nous, on est du quartier Picon. Ici, c'est chez nous". (groupe d'enfants 11-13 ans, Marseille)

Pour l'enfant, les espaces collectifs sont des espaces de socialisation qui ont une dimension affective. Sorte de territoire qu'ils connaissent, où ils ont leurs habitudes. Lieux où ils se sentent chez eux, tout en sachant que ce n'est pas à eux. Espaces spécifiques, institutionnels ou non, où tout individu qui n'en fait pas partie ou n'y est pas inscrit, est désigné comme étranger. Ces espaces sont leurs domaines.

La cage d'escalier comme **l'entrée d'immeuble** sont ainsi perçues par les enfants. *"Ici (porte d'immeuble), c'est chez moi, enfin c'est pas vraiment chez moi, car chez moi, c'est mon appartement"*.

Pour eux, cages d'escalier et entrée d'immeubles sont des lieux de passage.

"- Dès fois, je joue là sur le palier.

- C'est pas vrai, il ment. On joue ni dans les escaliers ni dans l'ascenseur, ni dans l'entrée, sinon Annick (Gardiennne), elle va nous crier dessus". (Adama et Seydou, Sarcelles)

Entre 7 et 13 ans, on s'approprie peu ces espaces pour jouer ou discuter. Le veto des adultes est généralement respecté et les digicodes, installés de façon quasi systématique dans les immeubles aujourd'hui, tendent à limiter les tentatives d'occupation des lieux. *"Avant, en hiver, on pouvait rentrer parler dans le hall, mais maintenant avec l'interphone, c'est plus pareil, on peut pas y aller comme on veut. On sait plus où aller". (Coralie, 13 ans, Saint-Pierre-les-Elbeuf)*

Ces espaces à l'interface du dedans et du dehors qui sont **des médiations entre le logement et la ville**, ne sont pas des lieux d'accueil pour l'enfant. Ils sont sans caractère, impersonnels, *"les entrées, c'est presque toujours moche"*. C'est ainsi que

l'enfant le vit. Mais en raison même de cette non-appropriation et de l'interdit qui est fait de personnaliser ces lieux, ils apparaissent à l'observateur plus comme le prolongement de la ville que celui du logement à l'inverse d'autres pays comme l'Espagne par exemple, où les entrées d'immeubles, vastes, sont généralement aménagées comme des salons.

Parler du **quartier** comme d'un espace collectif suppose de distinguer les quartiers anciens des quartiers de grands ensembles. En règle générale, on ne peut parler d'espace collectif que dans les grands ensembles. Dans les quartiers anciens, les diversités socio-économiques, culturelles, de lieux de résidence, de choix de scolarisation... favorisent moins ce sentiment d'habiter un espace communautaire tel qu'on le trouve dans les grands ensembles.

Pour les enfants, **les grands ensembles sont des "domaines urbains"** où tous se connaissent, s'interpellent. Chaque quartier est un territoire distinct des quartiers alentour. **On revendique une identité de quartier.** " *Je suis du quartier Coop*" (Quartier Wateau, Sarcelles) "*Je suis de Picon*" (Marseille). **Les enfants ont une relation affective à leur quartier, à leur ville.**

Dans certaines villes, les enfants assimilent le quartier à un territoire à défendre et expliquent que la construction d'un équipement sur un quartier et pas sur un second qui lui est attenant et avec lequel il est en conflit peut entraîner la détérioration des installations en guise de représailles. Les enfants précisent que ces luttes concernent des bandes plus âgées. "*Y a de la jalousie parce que dans un autre quartier on a pas fait la même chose. Là il y a un tourniquet et une cage à poule, et là il y a que du sable. Mais dès qu'on fait un truc et qu'eux ils l'ont pas, tu ne le vois plus le lendemain. Il y a de la jalousie. Mais c'est surtout les bandes de grands. Il a de la jalousie entre les quartiers. Il y a beaucoup de bagarres entre les voyous des quartiers et entre les villes*". (Rachid, Sarcelles)

Cette attitude n'est pas spécifique aux villes où les enfants ont été rencontrés, il apparaît aujourd'hui, et ceci a été relevé dans d'autres travaux¹¹, une forte tendance à l'appropriation exclusive, voire à la privatisation des pratiques de certains espaces publics qui sont de fait des espaces de voisinage marqués par l'existence d'une communauté d'habitants. C'est le cas de beaucoup de nouveaux ensembles d'habitations, grands ensembles périphériques, ensembles pavillonnaires, cités résidentielles, mais aussi de nouvelles formules d'habitats dans la ville traditionnelle : coeur d'îlots, cours urbaines, passages privés. Cette tendance se traduit par une forte méfiance à l'égard des "étrangers", un affichage du caractère privé ou réservé des lieux et de plus en plus par la présence de dispositifs techniques (codes, interphones...) qui technicisent les rapports

¹¹ Plan urbain. Op. cit.

entre privé et public, et stérilisent par là les anciennes formules expressives de présentation de soi et d'usage négocié du territoire des autres.

Cette tendance relève de la conjonction de plusieurs facteurs. L'homogénéisation des modes de peuplement des quartiers, et la polarisation sur la famille et le logement accroissent le sentiment de différence entre "nous" et les autres. Enfin, dans bien des cas cette tendance à la fermeture et à l'exclusion est facilitée par la configuration même des lieux. L'urbanisme des vingt dernières années a consacré des formes closes, ou enclavées, n'aboutissant sur rien d'autre qu'elles-mêmes. Les espaces publics, pauvres en commerces et en lieux d'échanges, n'attirent aucune fréquentation et par là même tendent à favoriser l'appropriation de ces espaces par certains groupes d'habitants.

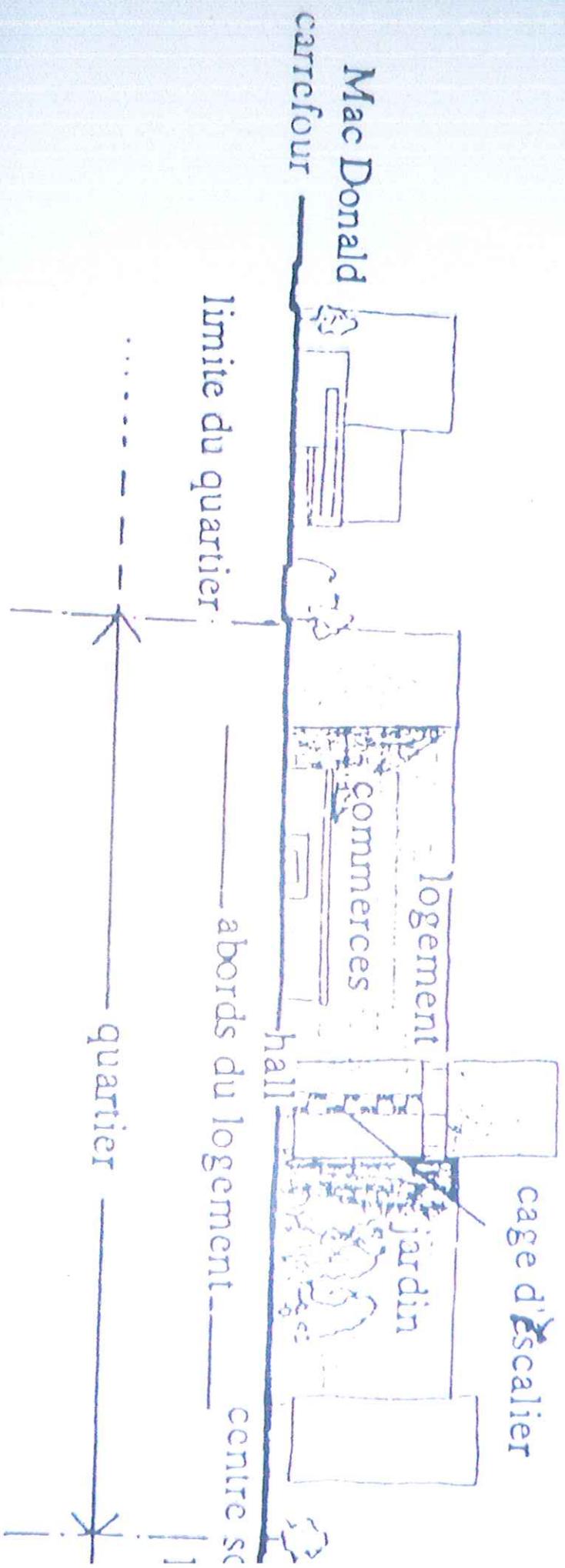


Figure 16 : Une échelle de socialisation

L'espace public : pôle d'attraction majeur

Parcs, centres commerciaux, centres villes, marchés, et bibliothèques sont pour les enfants des pôles d'attraction majeurs. Au fil de mes terrains, je me suis posé la question à savoir pourquoi ces lieux, ayant des fonctions, des statuts différents, exercent un tel attrait sur les enfants de cette tranche d'âge. Bien sûr, on ne peut nier pour les parcs, l'attrait de la nature et des aires de jeu. De la même façon, la fascination pour les espaces marchands : marchés, centres commerciaux ou rues commerçantes - alors même que les enfants n'ont aucun pouvoir d'achat - ne peut être contestée. Mais ce n'est pas tant le commerce en soi que le foisonnement des commerces qui attirent. D'ailleurs, dans les centres commerciaux, les enfants préfèrent les galeries des grandes surfaces à la grande surface elle-même qui est plus considérée comme un lieu fonctionnel : "le lieu des courses". Le centre commercial, le marché comme le centre ville ou la rue commerçante les fascine autant par ses vitrines que pour le plaisir de flâner, d'être dans la foule, le plaisir de la diversité surtout. Diversité qui dans les quartiers de grands ensembles est totalement inexistante. On y trouve tout au plus un commerce "où on fait les courses pour dépanner. Mais c'est cher". "C'est là où on va acheter les bonbons mais c'est cher".

Plaisir de la lecture, calme des lieux, sentiment de liberté (liberté des choix de lecture, liberté de s'installer là où on le souhaite, de venir quand et comme on veut) sont les éléments majeurs qui justifient l'engouement des enfants pour les bibliothèques. *"J'aime bien aller à la bibliothèque, j'y vais tout seul. Souvent, je reste pour lire des BD et j'aime bien parce qu'on peut se mettre par terre. En plus à la bibliothèque, c'est calme"*. (Aurélien, 11 ans, Saint-Pierre-les-Elbeuf)

Mais au-delà de leurs diverses fonctions mercantiles, ludiques, culturelles, esthétiques... on peut s'interroger sur les raisons pour lesquelles ces lieux exercent un tel attrait sur les enfants de cette tranche d'âge. Ces espaces s'apparentent pour l'enfant à ce que l'on désigne généralement sous le terme d'**espaces publics**. Ils sont pour lui l'**expression de la citoyenneté**. Espaces ouverts à tous, à l'usage de tous, libres d'accès, où tout le monde peut trouver sa place, partagés par toutes les catégories sociales, toutes les tranches d'âge. Lieu où il se sent protégé, en sécurité. Ces lieux permettent à l'enfant de se sentir à la fois anonyme et associé à la vie de la Cité. Ce sont les seuls où il rencontre un brassage culturel, social, "générationnel", économique.

fiat
L'enfant trouve là plus que la satisfaction d'un besoin de consommateur. L'enfant est à la recherche de lieux qui ne lui soient pas exclusivement affectés, où il ne se sente pas marginalisé.

Dans les quartiers de grands ensembles, la conception de chaque espace prédétermine tellement sa fonction que les enfants leur préfèrent le lieu anonyme du centre commercial où les activités sont plus surprenantes. Implicitement, ces exemples mettent en cause les effets du zoning où chaque périmètre a sa fonction, sa spécificité - circuler, habiter, acheter, jouer... Celle-ci annule la notion même d'espace public, car l'espace public est par principe hétérogène, impropre. L'espace est public quand il n'est plus commun.

A l'inverse, si quotidiennement l'enfant dans les quartiers anciens rencontre un milieu varié en termes d'habitants, d'activités et d'animations, s'il vit quotidiennement l'espace public, l'absence d'espace conçu pour lui rend difficile la pratique urbaine.

Un équilibre urbanistique, au moins pour l'enfant, est aujourd'hui à trouver.

Les enfants ont une double exigence dans leur conception de l'espace, exigences en apparence contradictoires, en fait complémentaires. D'une part l'exigence d'un espace à eux seuls, faits d'ombres et d'irrégularités, d'accidents comme la rue et la maison d'autrefois. D'autre part, l'exigence d'un espace "généraliste" (au sens du médecin généraliste, non spécialiste), commun à eux et aux adultes, "ouvert et non sectoriel". C'était jadis l'espace de la rue, de l'atelier. Il a disparu. Si comme je l'ai fait, on suit l'enfant dans la ville, on ne découvre pas la ville, mais un découpage du temps et un découpage d'espace qui ne correspondent pas entre eux, sorte de non-ville. Parmi ces temps et ces espaces, certains lui sont cependant réservés : la crèche, l'école, le centre aéré, le terrain de sport... Des petits ghettos en comparaison de la ville ancienne qui "se faisait d'une suite d'accidents, de cours, de recoins, d'espaces non-affectés. Elle sécrétait par tous les pores un vécu contradictoire et proposait des lectures multiples à l'ordonnance subtile... L'enfant qui n'avait alors que peu d'espaces spécifiques investissait la ville et ses habitants, ses voisins, les commerçants les plus proches, les objets urbains, la rue. La ville, en un mot, avait une théâtralité". (F. Barré, 1976. *Traverses*) Aujourd'hui, il semble qu'elle l'ait perdue.

Ainsi la ville pour l'enfant de 7 à 13 ans est-elle une question d'échelle. Echelle spatio-temporelle, échelle de perception, échelle de socialisation... Le près - le loin, le privé - le collectif - le public sont autant de notions que l'enfant s'approprie consciemment ou inconsciemment. Les espaces de socialisation de l'enfant, tels que nous les avons dégagés ne proviennent pas d'une lecture exclusivement perceptive de la ville, ils révèlent surtout des modes de construction de l'identité de l'enfant dans la ville ; l'échelle n'est pas seulement spatiale mais aussi psycho-sociale, c'est-à-dire qu'elle permet de révéler des pratiques, des rites, des manières de vivre ensemble, ainsi que des

modes d'organisation et de représentations de l'espace¹². La famille n'est donc pas le seul univers de socialisation de l'enfant. Il construit son identité individuelle et de groupe en s'appropriant d'autres lieux, par exemple l'espace public comme domaine de la civilité, l'espace collectif comme celui de la communauté. Les espaces ainsi décrits sont en réalité des échelles normatives.

Toute action de transformation de ces lieux devra tenir compte de cette dimension.

Chacun de ces paramètres sont en effet à prendre en compte dans le cadre de conceptions et d'aménagements d'espaces urbains destinés aux enfants car ils tendront à déterminer les possibilités d'améliorations ou d'implantations nouvelles à réaliser dans la ville. Par exemple, le choix d'implantation d'équipements pour enfants, aire de jeu ou de sport, met en jeu l'accessibilité géographique et la disponibilité en temps ainsi que la dimension des installations.

De la même façon, construire un équipement destiné à plusieurs quartiers dans un espace collectif risque de voir l'objectif initial des concepteurs compromis si cette installation est appropriée par les résidents d'un seul quartier. A l'inverse prendre la décision de tenter de transformer un quartier de grands ensembles - espace collectif - en un espace public en y établissant par exemple une activité publique peut peut-être aider à désenclaver le quartier, à en faire un espace de la cité.

Ce travail sur l'enfant dans la ville montre aussi que les espaces publics sont en train de se redistribuer selon une nouvelle cartographie urbaine où centres anciens, nouvelles centralités périphériques, centres de quartier, grandes surfaces commerciales..., constituent différentes échelles du rapport à l'urbain qui, comme telles, deviennent de nouveaux enjeux pour les aménageurs.

¹² On pourrait dire sous une forme plus condensée que les espaces sont des normes de socialisation différentes.

5 Transport

Aller au plus vite ou le chemin du plaisir

L'enfant des villes est un piéton. Cette évidence est à rappeler dans un univers où la voiture régne. Son comportement en tant que piéton est double : quand il va au plus vite, il prend le chemin le plus court, quitte à passer outre les règles de sécurité ; quand il prend le chemin du plaisir, il musarde. Ses déplacements deviennent alors ludiques, esthétiques... inattendus, incontrôlables.

Le comportement de l'enfant piéton évolue avec l'âge. S'il est seul, le jeune enfant encore en primaire sera dans l'observance des codes de circulation. Plus grand, ou en groupe, il bravera plus volontiers les dangers de la rue. Les enfants hésiteront moins à traverser hors passage clouté. Par exemple, à Sarcelles aller au collège situé sur le quartier Anatole-France suppose pour les enfants du quartier Watteau de traverser une voie très passante et assez rapide, celle-ci, véritable autoroute urbaine, mène à la gare. Les enfants traversent tous hors passage clouté alors que celui-ci accompagné de feu est à une vingtaine de mètres¹³. Mais souvent prendre ce chemin, c'est **aller au plus court, aller au plus vite, c'est suivre naturellement le cheminement logique depuis la maison**. D'une manière générale, dans ses déplacements utilitaires, il emprunte un cheminement logique, et cette logique est souvent contradictoire avec celle des plans de circulation. "*Quand je vais à l'école, je prends pas le passage clouté. Je traverse là parce que ça va plus vite depuis la maison*". (Julien, 11 ans, Lyon)
 Cette entreprise peut prendre la dimension périlleuse de l'épopée.

L'exemple de Marseille, le plus extrême (cf. encadré p. 79), ne fait que confirmer ce que j'ai pu observer ailleurs, à Lyon où deux jeunes "rollers" de 10-12 ans ont traversé une avenue en naviguant entre voiture et trolley-bus, ou encore à Paris où les enfants toujours pour aller au plus vite, oublient d'emprunter les voies qui leurs sont destinées et traversent en courant des grands boulevards. En fait, s'écarter de la norme, des itinéraires "balisés", c'est s'exposer à des difficultés ou en créer, c'est transgresser des interdictions, c'est risquer des mésaventures sinon des aventures : il faudra affronter toutes sortes de dangers, qu'ils soient réels ou imaginaires (l'angoisse, elle est toujours réelle)

¹³ L'emplacement du feu et du passage piétonnier s'explique fort bien sur le plan autoroutier puisqu'il est au croisement de deux grandes avenues à grande circulation.

Mais si l'enfant veut aller au plus vite au plus court, **il aime aussi emprunter le chemin du plaisir**. Plaisir de ce qu'il découvre au fil de sa pérégrination (maisons, fermes, animaux...), plaisir de ce vers quoi il court (centre commercial, parc...). Les cheminements sont alors vécus de façon plus fantasque, plus insolite. Ces cheminements sont hors normes, ils n'ont plus aucun caractère fonctionnel.

Peut-on les baliser ? Parfois ils sillonneront un chemin de terre, parfois ils emprunteront une voie expresse ou encore traverseront une voie de chemin de fer ou une autoroute (A Marseille, pour aller le plus rapidement possible au centre commercial, les enfants n'hésitent pas à traverser une autoroute, puis une voie de chemin de fer). **L'enfant est alors incontrôlable**, hors du regard des adultes, **il s'invente sa ville**, il se crée un monde que les adultes eux-mêmes ne soupçonnent pas. Itinéraire initiatique qu'il vit tantôt avec angoisse tantôt avec plaisir. C'est en groupe qu'il vit ces découvertes. La ville se joue sur un mode imaginaire qui renvoie à la campagne ancienne ou à la forêt médiévale, hantée de toutes sortes de créatures inquiétantes. Cheminer dans la ville, traverser les aires de stationnement, emprunter les ascenseurs des grandes surfaces, c'est se sentir courir des risques qui rappellent ceux des grands chemins d'antan et maîtriser ainsi symboliquement les risques de la ville, les risques de la vie et de l'avenir. Mais c'est aussi découvrir un univers riche, fantastique, magique même, fascinant.

"Des fois quand je rentre de l'école, je fais un grand tour par les rues des pavillons, c'est plus long, mais c'est parce que j'aime bien la maison rose". (Clara, 9 ans, Quétigny)

Promenade à Marseille¹⁴

A Marseille, il faut environ 20 minutes depuis le quartier Picon (Saint-Barthélemy) pour accéder par voies classiques et autorisées au centre commercial puis au parc de Font Obscur. Pour les enfants, c'est loin. En réalité, cette voie classique et autorisée n'est pas très définissable : rue, route, ou chemin ? Je ne saurais déterminer précisément quel type de voirie j'ai emprunté dans ces lieux. Une partie est d'ailleurs désertée, inquiétante, bordée d'immeubles dont l'un est muré, le second vide, ouvert à tous vents, et le troisième en partie squatté. Comme se rendre au centre commercial par la voie classique pour les enfants c'est faire un détour, ils n'hésitent pas à emprunter d'autres passages, passer par les quartiers ou encore traverser l'autoroute. Ils atteignent ainsi plus directement le pied du centre commercial en prenant la voie centrale. Un mur de sécurité a pourtant été construit pour empêcher l'accès à l'autoroute, mais les enfants en ont arraché la partie grillagée. Lorsqu'ils n'empruntent pas la voie centrale, ils prennent la rampe de sécurité qui surplombe l'autoroute puis traverse la voie de chemin de fer. Ensuite, grimper le long des contreforts en béton qui sont en contrebas de la voie rapide qui mène au centre commercial et à la bibliothèque, ce n'est plus qu'un jeu auquel les enfants s'adonnent avec plaisir. Le centre commercial comme la bibliothèque sont à quelques mètres. Ils traversent alors au plus cours la route (la circulation y est intense), c'est-à-dire hors passage clouté. Les filles moins téméraires que les garçons préfèrent emprunter le passage clouté. Pour accéder au plus vite au centre commercial, ils rentrent par les parking couverts.

Pour le parc de Font Obscur, objectif initial de ma promenade avec les enfants, il faut parcourir les galeries marchandes, ressortir à la hauteur du parking extérieur ("où on aime bien venir jouer") puis traverser une seconde voie rapide - hors passage clouté comme à l'accoutumé !

Ce parc apparaît comme un havre de paix après ce périple, car le bruit dont je finissais par oublier la gêne est omniprésent dans ces quartiers. Mais si ce lieu ne manque pas d'attrait, il est relativement sale. De nombreux papiers sont accrochés aux arbres ou traînent par terre. Pourtant les enfants ne disent pas en être dérangés, "Nous aussi on jette nos papiers". Ils trouvent dans ce parc un espace de liberté. La dimension du parc, sa diversité de paysage prête à la découverte, au jeu libre mais aussi organisé puisque en divers endroits des attractions gratuites sont installées : éléments d'un parcours sportif, jeux pour petits (toboggan.) autant que pour plus grands, (araignée), etc. Les enfants au gré de leurs désirs les utilisent leur préférant parfois des espaces sans aménagement où ils se pourchassent, mais aussi où ils peuvent s'asseoir à l'abri des regards pour se reposer, jouer "au papa et à la maman" ou encore discuter. Ce parc est le lieu de tous les possibles, un lieu sans interdit. Enfants, jeunes, personnes âgées, promeneurs avec son chien ou père jouant à cache-cache avec ses deux enfants, tous se côtoient sans distinction sociale, culturelle, économique. C'est là ce que les enfants que j'ai accompagnée aiment et recherchent. C'est là le propre des espaces publics. Lieu commun à tous.

¹⁴J'ai choisi de décrire ma promenade avec les enfants à Marseille car elle est l'expression d'une situation extrême dans le rapport que l'enfant peut entretenir avec la ville, et par ailleurs cela montre sa capacité à maîtriser, à contrôler le danger et dans le même temps sa peur.



La défaillance des transports en commun

Il est à observer que dans les grands ensembles, l'usage des transports en commun par les enfants reste assez exceptionnel, alors qu'il est plus courant dans les villes anciennes à partir du collège. Dans les villes modernes, le regroupement des activités sur un rayon étroit en limite l'usage. Néanmoins, au travers de ce que les enfants racontent, on remarque que l'irrégularité des horaires, l'éloignement des arrêts, le coût du billet (dans les quartiers en difficulté, cette question est toujours évoquée), la complexité du réseau, en restreignent l'utilisation. Les moyens de transports sont peu adaptés au fonctionnement des enfants.

Le problème sous-jacent à celui du transport et des trajets est celui de la sécurité de l'enfant dans la ville, mais la lutte entre la voiture et les autres moyens de transport est inégale. Il ne sera pas fait là un plaidoyer pour la restriction de l'usage de la voiture dans les villes, les propos des enfants suffisent.

"Les voitures, c'est dangereux, c'est pour ça qu'on peut pas jouer dans la rue".

"On peut pas jouer au ballon parce qu'il y a les voitures".

"On n'a pas le droit de faire du vélo ou du roller dans la résidence parce que des fois il y a des voitures qui rentrent".

"En plus, y a les odeurs de voitures, ça pue".

"Il faudrait moins de voitures, à Paris on pourrait leur interdire de rentrer".

(Propos recueillis auprès des enfants dans chacun des sites étudiés)

L'enfant : un vélocipédiste en herbe

L'enfant des villes est un piéton mais il aime et voudrait être un vélocipédiste. Le vélo, il ne peut l'utiliser que pour les loisirs et encore sous haute surveillance, accompagné de multitudes interdits. Dans les quartiers anciens, Lyon ou Paris, la chose est inenvisageable. Rien ou presque n'est conçu pour la circulation des vélos. "A Lyon sur les quais on peut faire du vélo mais seulement accompagné d'un adulte parce que c'est dangereux". Dans les grands ensembles les espaces entre les immeubles sont fermés, protégés en partie des risques des voitures, toutefois celles-ci pénètrent puisque les habitants souhaitent que leur véhicule soit au pied de chez eux.

Les enfants déplorent que rien ne soit conçu pour le vélo. Bien sûr, quelques pistes de VTT ont été créées mais après la période d'engouement, elles sont vite désertées. Seuls les fans, spécialistes participants à des compétitions continuent d'y aller.

Le seul site où l'usage du vélo semble vécu en toute liberté par les enfants, c'est à Quétigny. Ils ne sont pas cantonnés dans quelque lieu réservé à cet usage, pas de pistes cyclables obligatoires, mais la possibilité pour eux d'emprunter des cheminements libres au travers des espaces verts ouverts, circulant ainsi de la maison à la bibliothèque ou à la salle de sport en empruntant un bout de trottoir, puis un chemin de terre entre quelques arbres enfin traversant les pelouses pour aller au plus court ou même simplement par plaisir, ou encore pour rejoindre un ami. Les traversées de rues qui se font fort souvent en deux temps avec une chicane sont placées de telle sorte que les enfants n'ont pas le sentiment de se détourner de leur chemin pour les emprunter. En cela et pour d'autres raisons encore cette ville est exemplaire. Elle est à la dimension de l'enfant piéton autant que cycliste. Il n'y a pas séparation des fonctions entre voitures et piétons, mais conciliation. Bien sûr la voiture demeure un danger, les enfants en sont conscients. Mais ce danger est ressenti de façon moindre que partout ailleurs où j'ai pu enquêter. Le plaisir des enfants tient aussi à ce qu'au centre ville, tout aussi accessible en vélo qu'à pied, le sol a été par endroit volontairement déformé créant des bosses que les enfants prennent plaisir à emprunter. Fonction probablement détournée puisque la conception initiale n'était qu'esthétique.

Qu'il aille au plus vite au plus court ou qu'il prenne le chemin du plaisir, l'enfant est de toute façon incontrôlable. Il ne suit que sa propre logique, et celle-ci ne se superpose pas à celle de la ville. A pied, on peut tout se permettre. Finalement, **la ville ne représente pas un obstacle réel pour l'enfant**. Tout comme pour le logement, l'enfant ne dit pas que la ville est en inadéquation avec son mode de vie. En réalité, c'est lui qui s'adapte aux espaces qu'on lui octroie. Pour lui, les difficultés sont toujours contournables. Il sait s'acclimater à la ville, l'appriivoiser.

Par contre, la ville devient obstacle lorsqu'il emprunte son vélo, **ce que la circulation à pied permet, le vélo l'interdit**. Les contraintes deviennent plus fortes. Le vélo, il ne peut l'utiliser que sous haute surveillance, accompagné d'une multitude d'interdits. Dans les quartiers anciens, Lyon ou Paris, un tel projet est quasiment inenvisageable. Rien ou presque n'est conçu pour la circulation des vélos. *"Dès fois avec mes parents, je vais faire du vélo sur les quais, il y a une piste cyclable, mais j'y vais jamais toute seule, c'est trop dangereux"*. (Grunhild, 10 ans, Lyon) Dans les grands ensembles, les espaces entre les immeubles sont plus protégés, mais les voitures y pénètrent. **Dans la ville, le vélo n'a pas droit de cité et les enfants le déplorent.**

6 Le corps de l'enfant et la ville : un mouvement permanent

Courir, grimper, sauter, sautiller, glisser, rouler, marcher parfois... se reposer enfin! Sur chacun des sites visités, le même scénario s'est renouvelé lors des visites avec les enfants. **Leur ville, ils la vivent en mouvement.** Ils la vivent avec plus ou moins de liberté selon le type d'urbanisme, mais ils ne peuvent contenir leur nature d'enfant. De Paris à Marseille, dans un parc ou sur une aire de stationnement, les enfants s'ébattent, parlent, crient, chantent. Néanmoins **la rue n'est plus le lieu de l'enfant citadin.** Elle n'est plus qu'un espace de circulation pour la voiture. Et les trottoirs ne sont pas assez larges pour se transformer en aire de jeu sans danger. Aujourd'hui l'enfant jouant dans les rues est absent de nos images de villes. La figure du Poulbot a définitivement disparu. L'enfant des villes est devenu un enfant des coeurs de résidences ou de grands ensembles, ou un enfant des parcs, "*où les pelouses sont interdites*"! C'est un enfant assigné à vivre dans des espaces dont on dit qu'ils ont été conçus à son endroit. Un enfant que l'on protège d'un danger majeur : la voiture. D'ailleurs l'enfant lui-même ne s'y trompe pas. "*Jouer dans la rue .Ce n'est pas possible, c'est trop dangereux à cause des voitures*".

Où jouer ?

- Jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, l'aire de jeux remplit bien sa fonction (bac à sable, tourniquet...). Les premières difficultés résultent du côtoiement d'enfants d'âges différents. Après six ans en effet, l'exigence d'espace de l'enfant commence à augmenter considérablement, les jeux de ballons apparaissent, ainsi que la bicyclette ou les patins à roulettes. Dès lors, il introduit une perturbation. Les enfants de cet âge tendent à être écartés de plus en plus souvent du bac à sable, où ils constituent un danger pour les bébés ou une gêne pour les mères.

"Maman, elle veut que je reste tout près, y a que le bac à sable et le toboggan, et c'est embêtant parce qu'il faut faire attention aux petits". (Jennifer, 8 ans, Saint-Pierre-les-Elbeuf)

- Ce sont les 10 -13 ans qui sont victimes des principales interdictions, surtout les garçons : leurs jeux devenant de plus en plus mouvementés, on les écarte définitivement des espaces réservés aux enfants. Rejetés dans d'autres parties communes de la résidence, de la cité ou du quartier, ils constituent alors une gêne pour certains adultes. Se

pose là le problème d'assurer la satisfaction et les besoins réciproques des différentes catégories d'habitants.

- A partir de 10 ans, l'enfant a de plus en plus de difficultés à trouver un terrain de jeu autorisé. *"Je sais pas où jouer, je peux même pas aller derrière parce qu'il y a les voitures, ni sur les pelouses parce que les pelouses, c'est pour les arbres. Alors du coup, on n'a pas le droit mais on va sur le toit du garage"*. (Ludivine, 12 ans, Saint-Pierre-les-Elbeuf)

Où s'installer alors qu'il doit rester dans la proximité du logement tout en souhaitant s'isoler ? Il tend par le jeu à s'approprier l'espace où il vit en le subvertissant, en le détournant de ses usages réels. En grandissant, il se satisfait de moins en moins de l'espace qui lui est réservé par les adultes. Dans tous les grands ensembles, on voit les enfants investir les espaces non affectés, les espaces qui leur sont en principe interdits, qui appellent une exploration. Toit ou rampe de garage, etc. C'est sur ce besoin d'appropriation d'un espace que repose le succès - chez les enfants au moins - des "terrains de jeux pour l'aventure", c'est-à-dire de ces lieux où ils peuvent apposer leur marque sur les objets et sur l'espace, sans contrainte ni interdit. L'enfant se satisfait bien davantage d'un terrain vague que d'un espace spécialement aménagé à son égard, où les adultes ne font que projeter leur propre vision de l'enfance.

Les parcs de stationnement des centres commerciaux sont à ce titre exemplaires. Lieux de cache-cache aux heures d'ouverture, ils se transforment après la fermeture, mais surtout le dimanche, en vaste aire de jeu. Patins à roulettes, planches à roulettes, vélos, et ballons occupent le terrain. Les patins à roulettes profitent des chariots de supermarché abandonnés pour les transformer en obstacles. Détournement de fonction. Ces lieux ont pour avantage d'être vastes, dénués de tout aménagement, donc improvisables, sans contrainte d'environnement, hors du regard des adultes. Là, on est souvent hors échelle, au plaisir du jeu se joint le plaisir de l'interdit.

Ainsi, plus l'enfant grandit, plus il a besoin de bouger, moins on lui octroie d'espaces. Les équipements sont faits pour les petits. Alors en grandissant, il se "construit" ses espaces, il se les invente dans des endroits qui ne lui sont pas destinés, qui parfois même ne sont pas affectés. Mais cette attitude n'est-elle pas un révélateur du développement logique de l'enfant ? Grandir, c'est s'éloigner de la mère, de l'univers familial, c'est se constituer son propre univers.

Par cette attitude de distanciation, d'appropriation d'espaces, l'enfant apprend à ne plus être un simple consommateur de lieux comme les petits, mais un producteur, un

créateur d'espaces. C'est un moyen pour lui d'acquérir son autonomie, de devenir citoyen.

A nouveau dans le rapport à l'espace de jeu, l'ambivalence de l'enfant, de l'enfance transparait. Etre "sous le regard" ou s'en éloigner, vivre la sécurité ou prendre des risques, ne pas se sentir marginalisé, affecté à des espaces spécifiques ou avoir des espaces appropriables...

Comme cela a déjà été évoqué, les enfants ont une double exigence dans leur conception de l'espace, exigences en apparence contradictoires, en fait complémentaires. Au désir d'avoir un espace à eux seuls se superpose celui d'un espace qui ne soit pas affecté à eux seuls, commun aux adultes et à eux, d'un espace non spécialisé, non ségrégué, ouvert et non sectoriel.

Prendre conscience de la contradiction, de l'ambivalence du discours et du comportement de l'enfant est une des conditions de la réussite des actions que l'on peut réaliser pour lui, c'est au-delà accepter de comprendre pourquoi les espaces construits pour cette catégorie sociale ne sont pas forcément utilisés. Quant à leurs relations aux espaces de jeu, plus ils grandissent, plus leur rapport à l'espace passe par le détournement. Peut-être faut-il créer des aménagements que les enfants puissent détourner ?

Perceptions sensibles

La contradiction exprimée par les enfants quant à leur conception de l'espace se retrouve dans le rapport qu'ils établissent avec la ville sur le plan sensitif : perceptions auditives, olfactives, visuelles... Ainsi les enfants distinguent-ils les bruits qui agressent des bruits qui rassurent... évoquent-ils leur peur de la ville autant que leur amour de la ville. Leur discours est double, mais aussi graduel.

Les bruits par lesquels il se dit agressé sont en premier lieu ceux qui touchent à son intimité. C'est celui des appartements voisins ou à l'extérieur celui du voisinage. "*J'aime pas quand j'entends la voisine crier sur ses enfants*". (Stéphane, Paris)

Toutefois, et c'est là un point important qui peut paraître paradoxal, les bruits produits à l'intérieur de son appartement sont perçus par eux comme rassurants. Ils sont l'expression d'une présence apaisante, ce peut être la mère, un membre de la famille. D'ailleurs certains des enfants interrogés nous disent avoir le besoin d'allumer la télé s'ils

sont seuls à la maison. "*Moi quand je rentre et que je suis toute seule, j'allume toujours la télé, et je fais mes devoirs en même temps*".

Etrangement les bruits qui nous paraissent agressifs à la limite du supportable comme ceux de l'autoroute et du chemin de fer à Marseille, ne sont pas mentionnés par les enfants de façon directe, mais évoqués par l'impression de calme qu'ils ont ressentie dans une ville visitée lors d'un déplacement "*A La Rochelle, c'était bien quand on y est allé pour un match de foot, c'était calme, parce que à la Busserine... A La Rochelle, les quartiers sont propres, on entend les oiseaux... Parce que ici dans le quartier, dès le matin 7 heures, on entend les gens crier..*". (Marseille) Les bruits de fond constants agressent mais semblent oubliés en raison même de leur omniprésence. Cette agression auditive comme on peut le penser risque d'avoir des conséquences sur la santé des enfants.

Néanmoins, si le bruit de la ville ne doit pas être excessif, il doit être présent. "*Moi, c'est pour ça que j'aime pas être au 14^{ème} étage, parce que d'accord on n'a pas le bruit des poubelles mais si je suis toute seule, j'entends aucun bruit, j'aime pas. J'ai peur. A part l'autre fille qui crie contre ses enfants dans l'appartement du dessous..*". (Lucie HLM Paris XIV^e) Il lui faut un bruit de fond. Elle a alors le sentiment que la ville vit, qu'elle n'est pas seule dans la ville. Ça la rassure "*Ça m'endort*" dit Charlotte.

Les bruits de la ville, diffus et non assourdissants ou brusques, comme celui d'une autoroute ou même d'un camion poubelle, sont aussi des sortes d'**horloges de la ville, des repères temporels** pour les enfants des villes. Des repères qu'ils tendent à avoir perdus, qu'instinctivement ils recherchent. La cloche de l'église, (on pourrait penser au muezzin dans les quartiers à forte population musulmane), la sonnerie de l'école sont autant de marques du temps auquel les enfants se réfèrent et qui structurent leurs relations à la ville. Plus que l'absence de bruit, c'est le calme auquel les enfants des villes aspirent. Ils réclament des espaces de repos où ils puissent venir faire du bruit.

Tout comme les bruits, **les odeurs** sont aussi évoquées par les enfants, elles sont principalement associées à la pollution automobile, odeur particulièrement agressive qu'ils souhaiteraient voir disparaître de la ville. Mais étrangement un certain nombre d'enfants disent que leur ville a une odeur, sans qu'ils puissent d'ailleurs la définir, odeur presque affective, "*j'aime bien l'odeur quand je rentre à Paris après les vacances, il y a une odeur spéciale, mais pourtant je trouve que c'est pollué*" (Benoît, 10 ans Paris 14^{ème}). Odeur de ville, odeur de campagne dans des lieux comme Saint-Pierre-les-Elbeuf, effluve de garrigue à Marseille en été, odeurs diverses et à la fois spécifiques qui

sont pourtant noyées dans la pollution ambiante. Les odeurs que les enfants évoquent sont associées à la ville mais aussi à la nature.

La nature, les enfants la recherchent, la réclament, la trouvent trop peu présente dans la ville. Des arbres devraient être plantés qui seraient l'expression des saisons, "*des arbres où on puisse faire des cabanes, grimper, se cacher*", que la nature ne soit pas dispersée, parcimonieuse. L'eau dans la ville est perçue comme un élément majeur par les enfants. Sa présence est signalée lors des promenades, tant à Quétigny où les enfants n'ont pas hésité (par moins 10 ° !) à plonger les mains dans l'eau glacée, qu'à Marseille où il m'ont entraînée pour aller voir la cascade ou encore à Sarcelles où les enfants ont raconté leurs expéditions estivales au lac où ils pêchent des écrevisses, "*on aimerait aussi pêcher des poissons mais ils sont morts à cause de la pollution*".

Le désir de présence d'animaux est aussi évoqué par les enfants, pas seulement des animaux domestiques "*si un jour j'ai un grand appartement, un jardin... j'aurai un chien...*", mais des animaux de ferme. "*Ca serait bien s'il y avait des moutons ou des animaux comme ça*". (Christophe, 8 ans, Lyon) "*J'aime bien aller à la ferme qui est pas loin. Dès fois, on va chercher du lait*". (Yasmina, Marseille) Rêve d'enfant qui serait de voir un peu de campagne dans la ville. Pourtant les enfants distinguent bien la ville de la campagne, les villes à la campagne sont une utopie d'adultes. Pour eux, la ville conserve son profil urbain, même là où il est dit que les aménagements urbains en font des villes à la campagne comme à Quétigny. Et si tout jeune, vers 7-9 ans, ils souhaitent au moins dans des villes comme Paris ou Lyon, vivre à la campagne, ils ne désirent en aucun cas ensuite s'éloigner de la ville. La ville est pour eux le lieu de tous les attraits. Ils réclament néanmoins les éléments de la nature dans la ville. Mais "*que les pelouses ne soient pas seulement pour les arbres*" (Saint-Pierre-les-Elbeuf) C'est-à-dire qu'ils puissent avoir accès librement à cette nature.

Le rapport à la ville pour l'enfant, c'est aussi un rapport au **propre et au sale** qui n'est pas du même ordre que celui de l'adulte. A ces questions sont associées des notions de peur, de morale, d'équité. Ce sont donc des questions difficiles à cerner. Les enfants de Marseille disent ne pas se sentir gênés par les papiers gras qui volettent un peu partout dans le parc de Font Obscure, mais à ma grande surprise disent se sentir agressés comme tous les enfants de 7-13 ans que j'ai rencontrés, par les tags qui ornent les murs des immeubles. Les tags sont principalement la marque des plus grands, des bandes plus âgées envers lesquelles les enfants développent une certaine inquiétude car pour eux, ils sont dans l'interdit, ils dérogent à la loi, à la loi parentale, à la loi sociale, ils la transgressent. Entre 7 et 13 ans, les enfants tendent encore à être respectueux des règles, de l'interdit maternel.

"Est-ce que c'est important que ce soit propre ?

- oui, c'est rassurant.

- ça veut dire qu'il y a moins de gens qui passent.

-ça dépend ce que tu appelles la propreté. Si quand c'est crade quand la gardienne lave pas.

Paris, c'est propre, c'est sale ?

- C'est sale, ça dépend des quartiers. Quand je regarde la rue de Rennes. En gros, c'est sale. Rue Vavin, tu as vu les chewing-gun collés partout sur les trottoirs.

- Les tags, c'est devenu une habitude d'avoir un tags sur son magasin, mais c'est nul

- C'est complètement débile parce que c'est pas beau.

- Pour eux ça fait partie du décor mais je trouve ça moche. Regarde la rue d'Alésia. Il y a des tags partout, des traces. Enfin ça dépend dans quel quartier". (Lucie, Charlotte, Paris)

Peur et amour de la ville sont aussi un des thèmes qui revient régulièrement dans le discours des enfants. Les peurs des enfants dans la ville sont multiples.

La circulation est la première des craintes que vit l'enfant. Cet aspect a déjà été évoqué.

La peur de la ville c'est aussi celle du "méchant". Réalité ou rumeur, cette peur, entretenue par les médias ("*ils l'ont dit à la télé*"), est vraie pour les enfants. Dans certains quartiers, c'est une réalité quotidienne qu'ils côtoient en observateurs impuissants. A Marseille comme à Sarcelles, les enfants savent ce qui se passe derrière les murs de leur cité". Là, c'est le banc des dealers" m'explique une petite fille de huit ans en passant devant un des coins de la cité où elle joue tous les jours. Les enfants sont conscients de la peur qu'ils éprouvent à vivre dans cette ville, peur de la voiture, peur des agressions, "*Il faut qu'on fasse attention parce qu'il y a des gens qui volent les enfants*" (Sofia, Sarcelles). Les enfants rencontrés, à des degrés divers selon les milieux, m'ont beaucoup frappée par la conscience qu'ils ont de la réalité qui les environne (difficultés économiques, chômage, drogue, violence...). Non qu'ils soient sans illusion, sans rêve, sans perspective, mais ils sont clairvoyants.

Pourtant malgré tous ces désagréments, peur, pollution, manque de nature...la représentation de la ville demeure positive, les enfants aiment la ville, leur ville, leur quartier.

"- On aime notre ville parce qu'on est né là. On a vécu notre jeunesse ici et presque notre adolescence.

- *Il y a toutes les races ici.*
- *On se connaît bien.*
- *C'est là où on a le plus d'amis.*
- *On a tous des origines différentes.*
- *On n'est pas désert. On ne se sent pas désertés. Si on serait dans une autre ville, on connaîtrait personne.*
- *Ici, il y a tout le monde, toutes les races. On se connaît bien entre quartiers. On se connaît tous.*
- *Moi j'aime Sarcelles, c'est là que j'habiterai quand je serai grand". (Groupe d'enfants 10-13 ans)*

Leur relation à la ville est, comme cela a déjà été évoqué, affective. En outre, on observe qu'il n'y a pas chez les enfants de cet âge un jeu d'appréciation en miroir de leur lieu de vie contrairement aux adultes. Dire où l'on habite n'est pas encore une clef pour vous situer dans l'échelle des hiérarchies sociales.



Photo 8 : "Les tags, c'est nul".

7 L'ambivalence du rapport à la ville

L'enfant n'entretient pas avec la ville le même rapport que l'adulte. Si celui-ci est un consommateur qui sélectionne parmi les éléments urbains ceux qui lui conviennent, l'enfant n'est pas toujours capable d'une approche si différenciée. C'est en bloc que la ville le touche et de manière souvent exacerbée. S'il fallait résumer à une formule cette différence, on pourrait dire que l'adulte vit la ville essentiellement au niveau perceptif alors que l'enfant la vit aussi et surtout sur le plan affectif. Dans ces conditions, le rapport qu'il établit avec son environnement est profondément ambigu : ce qu'il ressent sur le plan perceptif s'exprime automatiquement sur le plan affectif. Ainsi par exemple le bruit perçu comme une agression est aussi un signe rassurant qui joue le rôle d'un ancrage dans l'immensité de la ville surtout la nuit, et plus encore chez des enfants dont les parents sont souvent absents. Il en est de même avec la nature dont l'absence se fait sentir certes pour des raisons physiques mais aussi pour des raisons affectives : les enfants manquent moins d'arbres que d'animaux, de compagnons et de possibilités nouvelles de jeux, y compris "guerriers" comme la chasse ou surtout la pêche, l'eau étant l'élément le plus recherché par l'enfant citadin.

Cette complexité de la relation aux espaces se retrouve dans les formes d'occupation. L'enfant bouge sans cesse, il est insaisissable, et pourtant son temps est organisé, réglé par des instances (famille, école, institutions de loisir...) sur lesquelles il n'a aucune prise. Cette dualité, les psychologues le savent, est importante à maintenir, l'enfant doit être tenu et laissé libre aussi. Mais ceci confère aux équipements une fonction tout autre qu'un simple support de dévouement. Les espaces hors institutions doivent avoir la vertu d'être incitateurs et non contraignants. Ils doivent être "éducatifs", mais non rigides. Ils doivent être présents, visibles et offrir en même temps la possibilité d'être abandonnés, détournés, contournés. L'enfant est un anarchiste tout à la fois hostile et demandeur de discipline, qui construit son identité aussi par le refus de ce qui lui est ostensiblement proposé.

Ainsi, la manière dont il s'approprie des lieux, aussi bien ceux qui lui sont destinés que ceux qui sont interdits, la façon dont il s'identifie à un territoire, l'investissement massif des espaces délaissés, tout ceci participe à la construction de son identité personnelle et de groupe. Les lieux ne sont pas seulement utilisés, mais profondément marqués par l'enfant en même temps que constitutifs de sa relation au monde.

On comprend alors que toute entreprise de transformation des lieux affectés aux enfants a des conséquences beaucoup plus importantes et profondes que pour les adultes. Lorsqu'on intervient sur des espaces pour les enfants, par des aménagements, des améliorations, des constructions, on ne se contente pas de créer des équipements, de répondre à des fonctions, on introduit de surcroît une dimension identitaire : les espaces de jeu sont des lieux symboliques pour les enfants.

C'est pourquoi la réussite des projets tient certainement à la prise en compte de toutes ces dimensions sous la forme d'une exigence de flexibilité, de fluidité et de polyvalence. Ceci signifie que les espaces créés pour les enfants doivent être évolutifs, être pensés par exemple comme des espaces multi-usages, c'est-à-dire des espaces qui ne soient pas réservés à une seule catégorie d'âge, de sexe, de condition. La réussite des projets doit aussi s'appuyer :

- en amont, sur une réflexion solide qui par exemple prenne en compte les pratiques, les usages et les rites des acteurs locaux en priorité aux règles de l'art, voire aux réglementations,

- en aval, sur des animations et un accompagnement des actions. Ce suivi des opérations suppose de remettre en cause en permanence la pérennité de la réalisation effectuée à un instant donné dans un contexte social singulier, en y associant les acteurs des lieux : enfants et parents. Plus encore que la construction des logements, les projets destinés aux enfants devront évoluer en permanence.

Bibliographie

- ARIES P., 1979. "Ville ancienne et urbanité de l'enfance", *Architecture aujourd'hui* (204), pp. 4-5.
- ARIES P., 1979. "L'enfant et la rue, de la ville à l'anti-ville", *URBI*. pp. III-XIV.
- ARIES P., 1960. *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien régime*. Paris, Plon.
- BADARD A., *L'enfant citoyen de la ville*, sous la direction de M. Ferrand, Grenoble IUP. pp. 42-52.
- BALLEXSERD J., 1762. Dissertation sur l'éducation physique des enfants. Paris. pp.51. In MOREL M.F., 1977. «L'enfant dans la ville (XVI^e-XIX^e siècles)», in Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou, Ed, *La ville et l'enfant*. Paris CCI. pp. 12- 24.
- BERTRAND M.J., 1983. "La perception et la pratique de la ville par le jeune enfant". *La ville et l'enfant*, Cahiers du CREPIF.
- CAMBON DE LA VALETTE B., "Les accidents piétons dans la circulation, facteurs de risque et circonstances" in *Les accidents de la circulation dans l'enfance*, ouvrage collectif, CIE/INRETS, Doin, Paris.
- CHEVALIER E., (ed.) 1993. *L'enfant et la ville*. Paris, Syros.
- CHURCHMAN A., 1980. "L'enfant et le milieu urbain, l'expérience israélienne" in *l'Aménagement urbain dans l'intérêt de l'enfant*, Rapport MAB/ Canada.
- DOLTO F., 1987. *L'enfant dans la ville*. Nice, Z'éditions.
- DUVIGNAUD J., 1977. "Dans la ruine des villes les enfants jouent...". *La ville et l'enfant*. Paris, CCI. pp. 94-96
- FAURE A., 1991. "Des espaces sûrs pour les jeunes enfants, de l'architecture à la ville", *Le jeune enfant et l'architecte, les lieux de la petite enfance*. Paris, IDEF, Syros-alternatives.

LAYA O., 1989. "La perception visuelle chez l'enfant dans la circulation" in *Les accidents de la circulation dans l'enfance*, ouvrage collectif, CIE/INRETS, Doin, Paris.

La prévention routière, "Les enfants dans la circulation" in revue *Circuler*, 1990, 15 p.

La Documentation Française, 1988. Plan Urbain. *Espaces publics*. Paris.

SANSOT P., 1993. *Jardins publics*. Paris, Payot.

SCIC (groupe SCIC), 1991. Guide des espaces extérieurs. Programme RECHERCHE-ACTION.

TASSIN E., 1992. "Espace commun ou espace public ? L'antagonisme de la communauté et de la publicité". *Hermès* 10. p. 23-37.

Illustrations

Figures

- Figure 1** : "La ville". Collage de Charlotte (11ans - Paris)
- Figure 2** : Saint-Pierre-les-Elbeuf. Enfants de 7 à 10 ans
- Figure 3** : Saint-Pierre-les-Elbeuf. Enfants de 11 à 13 ans
- Figure 4** : Sarcelles. Enfants de 7 à 10 ans
- Figure 5** : Sarcelles. Enfants de 11 à 13 ans
- Figure 6** : Sarcelles janvier 1994. Dessin de Adama (8 ans).
- Figure 7** : Marseille. Enfants de 7 à 10 ans
- Figure 8** : Marseille. Enfants de 11 à 13 ans
- Figure 9** : Quétigny. Enfants de 7 à 10 ans.
- Figure 10** : Quétigny. Enfants de 11 à 13 ans.
- Figure 11** : Lyon. Enfants de 7 à 10 ans.
- Figure 12** : Lyon. Enfants de 11 à 13 ans.
- Figure 13** : Paris. Enfants de 7 à 10 ans.
- Figure 14** : Paris. Enfants de 11 à 13 ans.
- Figure 15** : Graphiques. Enfants seuls dans la ville. Déplacements autorisés
- Figure 16** : Une échelle de socialisation
- Figure 17** : La socialisation de l'espace pour l'enfant

Photo

- Photo 1** : La terrasse (Saint-Pierre-les-Elbeuf)
- Photo 2** : "*La boucherie où on achète des bonbons*" (Saint-Pierre-les-Elbeuf)
- Photo 3** : La plaque. "*C'est là où on joue*" (Sarcelles)
- Photo 4** : "Jeux d'enfants après la fête foraine. Sarcelles 1981" (Photo Fr. B.)
Terrain vague, vélo, possible échappée solitaire... qu'en est -il aujourd'hui en 1994 ?
- Photo 5** : L'autoroute (Marseille)
- Photo 6** : Le chemin pour aller au plus vite au centre commercial. (Marseille)
- Photo 7** : Des espaces de jeu et de sport ouverts (Quétigny)
- Photo 8** : "*Les tags, c'est nul*"

Merci à Mélissa, Sofiane, Antoine, Moussa, Rachid, Charlotte et Lucie, et tous les autres... de cette découverte de leur ville.

Je tiens aussi à remercier toutes les personnes qui m'ont aidée

Quétigny,

Monsieur Alain Ratinaud, Directeur Général, CIPCO Locatif

Monsieur Daniel Rondonneau, chef d'agence de Quétigny, CIPCO Locatif

Monsieur Roger Rémond, ancien maire de Quétigny, ancien Président CIPCO

Monsieur Vouillot, maire de Quétigny

ainsi que responsables et animateurs du centre de loisir, de la MJC et de la bibliothèque municipale.

Sarcelles,

Monsieur Patrick Baquin, Directeur Général CIRP,

Monsieur François Courat, SCIC Gestion Ile de France, Directeur Régional du val d'Oise,

Madame Maryvonne Quelven, Chef d'agence Watteau

Madame Tissier, Gardienne, Quartier Watteau

Saint-Pierre-les-Elbeuf

Monsieur Jean Pierre Dei Cas, Directeur Général La Plaine Normande,

Madame Ana Cerqueira, Gardienne d'une résidence de La Plaine Normande

Monsieur Vochelet, maire de Saint-Pierre-les-Elbeuf et de sa collaboratrice Madame Hernandez

Marseille

Monsieur Henri Poyet, Directeur Général, Marseille Habitat

Madame Evelyne Deldon, Directrice gestion immobilière, Marseille Habitat

Monsieur Bertrand Baldini, directeur du centre social de la Cité Picon et ses collaborateurs.

Monsieur Moisson, directeur du centre social de La Paternelle

Lyon

Madame Bailly, adjoint au maire

Monsieur, Inspecteur de l'Education Nationale

Madame Sartou, directrice de l'école primaire (Lyon VI^e arrondissement)

Monsieur le directeur du collège (Lyon VI^e arrondissement).

Paris

Monsieur Gibergue, instituteur de CM1 rue Pierre-Larousse (Paris XI^e)

Docteur d'Angely, pédiatre, (Paris XI^e)

Madame Ferreira, gardienne, (Paris XI^e)

Je tiens aussi à remercier tous les parents qui dans chacune des villes ont cordialement participé à ces enquêtes.

Pascale Legué-Dupont

Sarcelles

SARCELLES
QUARTIER WATTEAU
ENQUETE SOCIALE

MARS 1993

F. FORT/R. ROBELIN SCIC GESTION

RAPPEL DES OBJECTIFS DE L'ETUDE

Actualiser les données sur les situations socio-démographiques et mesurer les tendances d'évolution.

Répertorier les situations critiques actuelles et prévisionnelles, en particulier sur les groupes sociaux exposés : isolés, familles monoparentales, familles nombreuses.

Saisir les indicateurs d'instabilité et de stabilité pour identifier le rôle de ce quartier dans la trajectoire résidentielle des habitants.

Repérer les besoins potentiels en logements.

Proposer des hypothèses de traitement des besoins en logements.

L'observation rapprochée de l'offre et des besoins en logements dans le système de contrainte liée à la répartition des logements et aux attributions, doit permettre d'identifier les marges disponibles d'attributions (offre nouvelle à créer, stratégies de mutations internes, politique d'attributions des réservataires).

LES SOURCES D'INFORMATIONS

Nous disposons de deux sources d'informations différentes permettant d'approcher les caractéristiques socio-démographiques des résidents du groupe Watteau, et l'histoire de son peuplement.

Des données objectives :

*RGP 90 INSEE.

*Principaux éléments caractéristiques de la population logée. CIRS avril 1992

*Fichiers V3.

*Actualisation d'une partie des données précitées à partir d'entretiens réalisés avec l'équipe de l'agence (occupation des logements, statut familial, âge et nombre d'enfants, sur et sous-occupations, demandes de mutations).

Des données subjectives :

*Les discours du personnel de l'agence SCIC.

1. LA PERCEPTION DU QUARTIER WATTEAU PAR L'AGENCE

Watteau est un quartier à part entière qui a gardé la nostalgie de son passé de "cité jardin"

la conception urbanistique de ce quartier a privilégié un coeur d'ilôt piétonnier, ce qui explique qu'il a bénéficié longtemps d'une image positive. Il n'en était pas pour autant un quartier très demandé, même s'il disposait d'atouts importants comme par exemple la proximité de la gare, et le nombre important de grands logements.

Depuis une dizaine d'années l'image s'est considérablement dégradée, les réactions de rejet en sont révélatrices :

le nombre de grands logements, situés essentiellement dans les tours, a contribué à la densification du quartier en favorisant l'arrivée de grandes familles.

la proximité de la gare, et en corollaire le manque de places de parking, ont fait que les places de stationnement sont gelées pendant la journée.

Les gardiennes soulignent que la présence importante de familles étrangères, les heurts qui peuvent exister entre communautés (familles communautaires juives et africaines par exemple, familles des DOM-TOM et métropolitaines), ont contribué à bâtir une image défavorable à un quartier dont l'aspect jardin était reconnu de tous.

Le regroupement de jeunes dans les halls est fortement mis à l'index. (Dans l'allée Le Lorrain des problèmes importants de toxicomanie sont relevés).

L'agence souligne que les actions du local Watteau (6 av P.Valéry) ont "attiré" les jeunes des quartiers avoisinants. De plus, la fermeture du local à 19 heures renvoie les jeunes par manque de lieu d'accueil (type kiosque) dans les halls d'immeubles. L'installation des interphones n'a pas eu, sur le secteur de l'allée Le Lorrain, les effets escomptés

Redonner une image positive à ce quartier est un souci constant de l'agence, et ce d'autant plus que les habitants sont fort attachés et à leur quartier, et à leur logement qu'ils jugent satisfaisant.

L'agence identifie au sein même de son secteur :

Des bâtiments stables :

Les bâtiments 67 et 71, caractérisés par une population âgée importante (le bâtiment 71 concentre beaucoup de ménages ayant travaillé à la SCIC et maintenant à la retraite), les bâtiments 65 et 73

Des bâtiments ayant une image dévalorisée :

les bâtiments 68 (allée le Lorrain) et 76.

Des bâtiments "fragiles" :

Les bâtiments 70 (essentiellement sur le 1 allée Fragonard), et 77.

Ici comme à Ravel nous retrouvons une ambivalence dans le discours de l'agence :

Une appartenance au quartier et un sentiment d'appropriation par les habitants (vie associative riche) contrebalancé par un sentiment d'insécurité très fort et de dévalorisation du cadre de vie.

4. LES CARACTERISTIQUES GENERALES DE LA POPULATION

Une photographie des caractéristiques de la population est donnée en croisant:

- *l'exploitation du recensement INSEE de 1990 sur les îlots concernés ,
- *les résultats de l'enquête CIRS,
- *et l'actualisation faite avec l'agence Watteau en janvier 1993 .

Par ailleurs le croisement de ces données avec les caractéristiques des entrants depuis 1989 permet de tracer des tendances d'évolutions.

La population de Watteau comprend 2870 personnes (estimation faite à partir de l'enquête CIRS et de l'actualisation faite avec les gardiennes)).

Le taux moyen d'occupation est de 3,22 personnes par logement occupé (pour mémoire il est de 2,9 personnes par logement sur Ravel))

Sur le secteur Watteau il varie de 1,9 (bâtiment 67) à 5,8 personnes par logement (bâtiment 77)

4.1. UNE TENDANCE AU RAJEUNISSEMENT DE LA POPULATION

Globalement depuis 1989 le renouvellement de la population s'effectue dans le sens d'un rajeunissement des chefs de famille : 39% des chefs de famille entrés depuis 1989 ont moins de 30 ans. (Ravel: 40%)

Par ailleurs l'actualisation de l'enquête CIRS indique que les plus de 60 ans (251 personnes) représentent 8,7 % de la population totale du groupe.

Ils sont légèrement sous-représentés sur Watteau (pour mémoire 13,6% sur le groupe Ravel et 10% pour le patrimoine CIRS).

Ils sont fort inégalement répartis sur le quartier :

BAT.	POP. TOTALE	NB PERSONNES 60 ANS ET PLUS	TAUX 60 ANS ET PLUS / POPULATION
64	162	11	6,8%
65	218	5	2,3%
66	223	26	11,7%
67	182	29	16,0%
68	461	52	11,3%
70	264	13	4,9%
71	341	29	8,5%
73	293	39	13,3%
76	241	23	9,5%
77	285	6	2,1%
78	200	18	9,0%
TOTAL	2870	251	8,7%

Il est probable que le poids des personnes âgées ira en augmentant dans les années à venir (cf pyramide des âges).

4.3. LA POPULATION "JEUNES"

L'actualisation du nombre et de l'âge des enfants faite auprès de l'agence, croisée avec l'enquête CIRS et le RGP 1990, indique qu'il y a 1260 personnes de moins de 25 ans soit 44% de la population.

Pour mémoire les jeunes de moins de 25 ans représentent 38% de la population du secteur Ravel, et 43% de la population sur le patrimoine CIRS

AGE	nombre	taux/pop. jeunes	taux/pop. totale
de 18 à 25 ans	284	24%	10%
de 15 à 18 ans	150	7%	5%
de 5 à 15 ans	540	45%	19%
de 0 à 5 ans	286	24%	10%
total jeunes	1260	100%	44%
population totale	2870		100%

4.3.1. 32% des jeunes âgés de 18 à 25 ans sont demandeurs d'emploi (le taux de chômage global sur Watteau est de 18% de la population active)

La problématique jeunes/emploi pèsera de plus en plus sur la vie de ce groupe dans les années à venir, des actions d'insertion par l'économique sont à promouvoir, telle que la régie de quartier.

Le poids des plus de 18 ans générera des besoins importants en petits logements dans un proche avenir.

4.3.2. Les 5-15 ans représentent 19% de la population de Watteau (ce taux est identique à celui de l'ensemble du patrimoine CIRS, 19%).

Dans le bâtiment 64, ils représentent 40% de la population.

Dans les bâtiments 76, 77, 70, 65, ils représentent un peu moins de 30% de la population de chaque bâtiment.

*Ils sont peu nombreux dans le bâtiment 73 : 10% de la population

Un déficit évident d'infra structures de proximité (aires de loisirs, terrains de jeux) et de structures d'accueil pénalise cette catégorie de population.

A ce jour il n'existe pas une seule aire de jeux qui puisse être utilisée par ces jeunes sur le quartier.

4.3.3. Les moins de 5 ans représentent 10% de la population de Watteau (taux légèrement supérieur à l'ensemble du groupe CIRS, 8,9%).

L'examen de la pyramide des âges que nous avons construite à partir des données du recensement INSEE 1990 souligne leur forte présence sur le groupe. Elle est à corréliser avec le nombre important de jeunes chefs de famille.

Cette population génère des besoins en services de proximité importants (en particulier envers les familles monoparentales pour leur permettre de développer une insertion économique)

5.2. LES MENAGES A FAIBLES RESSOURCES

5.2.1. Un indicateur de fragilité socio-économique : Le nombre de ménages pour lesquels l'APL couvre plus de 50% du montant du loyer brut

L'examen des barèmes APL1 indique que ce taux de couverture correspond à des familles ayant des revenus mensuels équivalents au SMIG.

Ces familles fortement solvabilisées par l'APL 1 ont une fragilité économique certaine.

218 ménages sont dans ce cas soit 61% des bénéficiaires.

Autrement dit, au moins 23,8% des ménages de Watteau sont en situation de fragilité économique (24,5 % sur Ravel).

Pour mémoire nous rappelons que cet indicateur ne permet pas de recenser le cas des isolés qui ont des taux d'effort avoisinant 30%.

Il est nécessaire d'adjoindre un autre indicateur pour déceler ces situations, par exemple, les abattements de pieds de quittances, pratiqués dans le cadre de la politique catégorielle de la CIRS (46 situations).

Les F4 et F5 concentrent les familles les plus fragiles, puisqu'ils en accueillent 55%
Un peu moins de 1 ménage sur 2 résidant en F5, et un ménage sur 4 résidant en F4 sont en situation de fragilité économique.

5.2.2. 58% des ménages à faibles ressources sont d'entrée récente (40% sur le secteur Ravel)

Le conventionnement APL en 1987 a permis l'entrée sur le parc de familles fragiles économiquement, puisque 55% d'entre elles sont entrées entre 1987 et 1991.

Il est à noter que ces flux d'entrées sont en baisse constante depuis 1989.

On note 30 entrées de familles fragiles en 1987,

- 27 en 1988,
- 19 en 1989,
- 21 en 1990,
- 22 en 1991
- et en 1992 nous ne relevons que 7 cas.

6. DES BESOINS DIFFERENCIES EN LOGEMENTS

6.1. RAPPROCHEMENT ENTRE LA TAILLE DES FAMILLES ET LA TYPOLOGIE DES LOGEMENTS

6.1.1. Les "petits ménages"

Le rapprochement du nombre de petits ménages d'une à trois personnes - (62% des ménages du parc) avec le nombre de petits logements (les F2, F3 représentent 57% de l'ensemble de ce groupe) montre un relatif équilibre.

Plus particulièrement 45% de ces ménages sont composés d'une ou deux personnes (393 ménages) pour un parc constitué de 13% de F2 (115 logements).

6.1.2. 113 familles nombreuses de 6 personnes et plus (dont 35 de plus de 8 personnes)

Il y a 135 logements type F5 sur le parc, mais nous remarquerons que 25% des F5 sont de normes réduites (programmes LOGECO).

32 F5 correspondent en fait en surface à des F4.

Seuls 102 logements pourraient être assimilés à de "vrais" F5 à la condition de pouvoir agrandir des salles d'eau.

Par ailleurs, ces logements étant regroupés dans quatre bâtiments de 10 étages et plus (bâtiments 76 77 78 70) il ne peut être envisagé de continuer à y 'concentrer' les familles d'au moins 6 personnes.

Nous verrons ultérieurement que nous suggérons de déclasser ces logements à partir du 6eme étage.

Nous constatons donc un déficit en grands logements (type vrais F5), déficit qui ne semble à priori pas pouvoir être résolu uniquement dans le périmètre du quartier Watteau. (sur Ravel nous avons noté 110 familles de 6 personnes et plus pour 71 vrais F5).

6.2. LES PERSONNES AGEES, A LA RETRAITE

Elles vivent dans des F3, F4 parfois des F5.

Leurs enfants ont cherché à rester dans le quartier ou tout au moins dans Sarcelles.

Il s'agit essentiellement des plus anciens locataires vivant depuis vingt ou trente ans dans leur logement.

Nous retrouvons sur cette catégorie de population bon nombre de sous-occupations, souvent accentuées. S'étant appropriés leurs logements elles souhaitent y rester.

Aussi nous ne retrouverons que 3 ménages de plus de 60 ans qui ont fait une demande de mutation sur le parc en spécifiant, remarquons le, un choix sur un bâtiment précis.

Nous concluerons cette approche sur le fonctionnement social de Watteau en soulignant que c'est avant tout un quartier fragile avec une image dévalorisée ("bout du monde"...) et où les risques de 'dérive' existent.

Les problèmes que l'on rencontre sur le grand ensemble, de manière diffuse, sont plus concentrés sur Watteau et en cela il est typique.

Rendre ce parc attractif, est un objectif essentiel pour ce quartier. Ceci implique avant tout une revalorisation de son image.

Ce changement d'image passe notamment par la mise en oeuvre d'une politique d'occupation sociale 'adaptée' qui, ici plus qu'ailleurs, est un enjeu important. Sa réussite suppose un préambule incontournable : la mobilisation des réservataires.

La typologie des logements ne présente pas de réels déséquilibres, en matière de petits logements tout particulièrement, mais reste en revanche totalement inadaptée pour ce qui est des grands logements.

Les grands logements sont en effet non seulement en nombre insuffisants mais ils sont de plus très concentrés.(65% des F4, F5 dans 5 bâtiments de 10 à 14 étages). Pour mémoire, sur Ravel, seuls 27% des F4, F5 sont dans des bâtiments hauts.

La présence d'une vie associative riche et de plus en plus active sur le quartier contribue à limiter les dérives possibles (par exemple par une politique de prévention de la délinquance) De ce fait, l'extension des mètres carrés sociaux existants sur le quartier, (permettant ainsi de répondre aux demandes des associations), constitue un axe de travail à court terme.

L'implantation d'une maison de quartier est certes en cours mais elle sera située en périphérie du quartier et ne captera pas tous les types de publics.

A ce propos, il faut noter que les actions menées dans le cadre du programme 'Initiatives des Habitants' ont eu un impact en matière de redynamisation de la vie associative sur le quartier.

Marseille

Diagnostic social
La Viste - St Barthélemy

Étude réalisée par :

B. Dherbey → 91-56-00-34,

C. Jurdan

Juillet 1993.

*Les difficultés sont
souvent aussi de
formidables occasions.*

Thomas Mann

Ce quartier souffre aussi de fragilités:

- le déficit de places de parkings rend inaccessibles les places réservées aux handicapés,
- une proximité difficile avec la 'cité rose' sur Pierrefitte,
- des phénomènes de toxicomanie a proximité des bâtiments 98, 104, 105

Ici comme à Pasteur, c'est moins la présence de familles étrangères qui est soulignée, que l'arrivée récente d'une communauté turque importante dans les copropriétés le long du boulevard Bergson.

L'agence souligne que ces signes de fragilité sont nettement marqués au sud de l'avenue C. Franck.

Globalement ce quartier reste très demandé notamment dans son secteur Nord.

Si son 'climat social' paraît malgré tout globalement moins tendu⁷⁵ que sur le reste du grand ensemble, les associations de locataires actives, se défendent toutes et de plus en plus fortement de l'image 'Sarcelles 6, Sarcelles chic'

4.5.2.6. Des propos ambivalents

Pour résumer les agences voient apparaître depuis quelques années un discours ambivalent :

- une forte revendication d'identité qui dépasse largement l'effet induit par la présence des agences, qui est révélé par cette politique de proximité, (par exemple Saint-Saens n'est pas que l'arrière-cour des copropriétés), et un désir d'appropriation (référence nostalgique au début des quartiers et à leur cadre de vie...le jardin Watteau...)

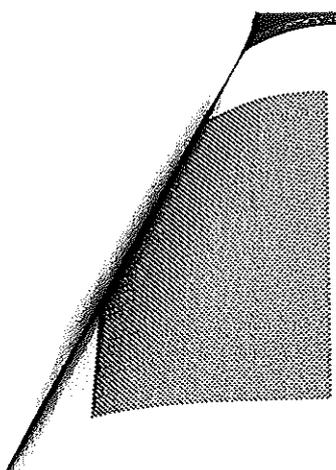
- et un sentiment grandissant d'insécurité, qui pose une perte d'étayage des représentations sociales de plusieurs groupes sociaux. Il se focalise sur des lieux précis, qu'ils soient un bâtiment (tour 49 par exemple) ou un groupe de bâtiments, un lieu public (local Watteau) ou un groupe de bâtiments externe aux quartiers (la cité rose de Pierrefitte).

Enfin s'il apparaît des exclusions sociales elles ne sont pas signalées en terme de "ghettos", mais plus en terme de mal-vivre.

La richesse culturelle des quartiers n'est qu'encore peu apparente comme atout essentiel des quartiers.

5. L'ADEQUATION PRODUIT-LOGEMENT

⁷⁵encore que les habitants des bâtiments en proximité de Pierrefitte disent "fort souffrir du voisinage de la cité rose"



A La Viste, la totalité des types 7 est répartie entre quatre entrées (sur trente sept entrées) (cf tableau page 13); un bâtiment de 100 logements est composé à 75% de type 4 (cf même tableau).

On remarquera cependant que la localisation comme d'ailleurs la répartition des différents types de logements est plus équilibrée à La Viste qu'à St Barthélémy.

Au chapitre des différences, l'une qui nous paraît majeure est la localisation respective de chacune des deux cités dans la ville.

La cité de La Viste, éloignée des centres villageois que sont St Antoine ou St Louis était à l'origine "une cité à la campagne", loin de la ville.

Même si l'environnement immédiat s'est densifié au cours des années (avec notamment "en haut" de la cité "La Viste Provence logis" et "en bas" à l'entrée, des copropriétés), la cité garde toujours ce caractère particulier.

On verra plus loin que cette situation (localisation par rapport aux centres de vie) et l'aspect originel de "campagne" n'est pas sans faire écho chez les locataires.

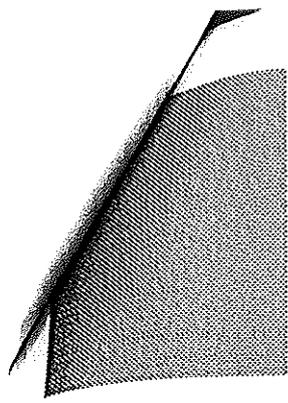
St Barthélémy, situé dans un réseau dense de construction, de même nature et de même époque est, au contraire de La Viste, toute proche des centres de vie et fait avec d'autres cités voisines un continuum.

Nous verrons là aussi que cette situation n'est pas passée sous silence par les locataires.

1.2 Spatialisation

La cité de St Barthélémy est nettement séparée en deux par une sorte de ligne naturelle qui est la voie ferrée. Cette division est tellement naturelle que les deux espaces ou les "deux cités" ont chacune une appellation (Picon, Busserine), mais aussi chacune leur régisseur.

- Faut-il considérer Picon et Busserine comme deux cités appelant un traitement et une prise en compte spécifiques? Y a-t-il des pratiques sociales marquant nettement une différence? Doit-on chercher à les réduire?



La réhabilitation n'a pas eu en la matière de parti pris arrêté.

Cependant le traitement de Picon et Busserine a été identique.

Les différences entre les deux cités tiennent plus à leurs équipements qu'à la structure de leur bâti (une tour à Picon, une à la Busserine, un bâtiment non traité dans la réhabilitation à Picon, un autre à la Busserine).

C'est Picon qui concentre la totalité des commerces, des équipements (centre social, boîte à J.O.B. par exemple) et même des locaux associatifs.

Picon est ouvert sur le rond point Ste MARTHE, alors que la Busserine, surtout à l'extrémité, est plus tournée vers les cités H.M.P. ou LOGIREM.

A La Viste, il n'existe pas de telle coupure. La Viste forme bien une cité à part entière.

On notera cependant qu'entre :

- l'entrée marquée par la présence de Marseille Habitat dans un espace particulier,
- le cœur de la cité où sont situés quelques commerces et le centre social,
- "le haut" de la cité, bout du monde dominant l'auto-route et voisinant avec Provence Logis,

il y a cependant des espaces marqués avec leurs règles et leurs pratiques.

On notera que les deux cités ont une voisine homonyme, propriété d'un autre bailleur: "La Viste Provence Logis" et St Barthélémy III. Cette dernière n'offre pas de différence réelle en terme de bâti par rapport à St Barthélémy 2 (pour l'instant et en attendant la réhabilitation de la LOGIREM, la différence d'image est en faveur du patrimoine de Marseille Habitat).

"La Viste Provence Logis", quant à elle, marque une différence nette avec "La Viste Marseille Habitat". Construite postérieurement, elle offre une image plus attractive et représente pour certains locataires une promotion résidentielle par rapport à "La Viste Marseille Habitat".

La différence entre les deux cités est d'autant plus criante que l'on habite "en haut" de "La Viste Marseille Habitat".

3. EVOLUTION DU PROFIL DES ENTRANTS ENTRE LES ANNEES 60 ET LA PERIODE ACTUELLE ?

Nous avons retenu trois grandes périodes d'entrée de locataires :

- La première va des années 1960 à 1980.
- la seconde va de 1981 à 1990.
- la troisième va de 1991 à 1993.

A partir des listings locataires et des dates d'entrée des locataires, nous avons retenu une centaine de ménages par cité en sélectionnant des locataires arrivés dans chacune des trois périodes et pour lesquels nous avons consulté les dossiers.

Les données qui vont être présentées ici ne portent donc pas sur la totalité des locataires. Cependant le nombre de dossiers consultés et l'homogénéité des résultats nous permettent de dégager des tendances fortes généralisables à l'ensemble des locataires.

3.1 La composition familiale

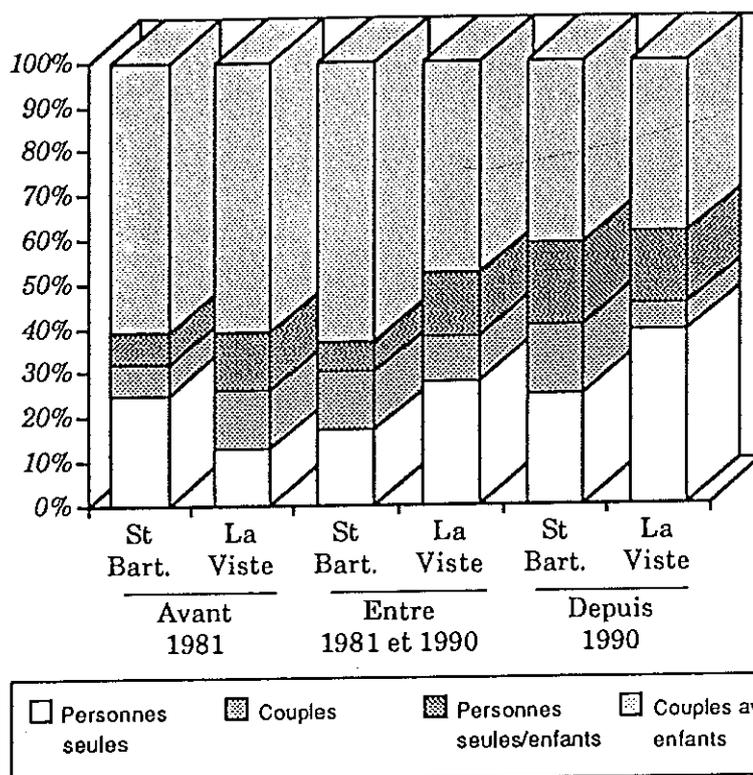
Nous avons relevé à la fois le statut du locataire : seul ou en couple, ainsi que la présence d'enfants, et ce pour chacune des 3 périodes retenues.

Les tendances observées sont identiques à St Barthélémy et à la Viste, même si apparaissent quelques nuances qui s'expliquent au regard de spécificités concernant les entrants des différentes périodes.

Ainsi on verra qu'à la Viste, dans la période récente, les personnes seules représentent une proportion très importante des entrants (39% des entrants depuis 1991 et 25% à St Barthélémy). Cette situation est liée au travail avec Habitat Alternatif Social qui concerne plutôt de petits ménages.

La tendance observée dans les deux cités est nette : si les couples avec enfants représentent pour les trois périodes la catégorie dominante des ménages entrants, leur proportion au sein du groupe des entrants est en nette diminution.

Composition familiale



Parmi les couples avec enfants, et si l'on s'intéresse au nombre d'enfants par ménage entrant, la proportion de ceux ayant au moins 3 enfants ne cesse de diminuer ; ils représentent :

- Entre 30 et 50% des couples avec enfants avant 1981 (St Barthélémy et la Viste).
- Entre 20 et 40% des couples avec enfants entre 1981 et 1990.
- Entre 20 et 30% des couples avec enfants depuis 1991.

Pour indication, on notera que la taille moyenne des ménages (nombre de personnes par ménage) ne cesse de diminuer. Ceci est conforme à la composition familiale, dans la mesure où la proportion des ménages de petite taille, voire composés d'une seule personne, a nettement augmenté.

3.3 La nationalité des entrants

Sur ce point, plus qu'à une baisse spectaculaire des Français d'origine parmi les entrants, c'est à une diversification des nationalités et des pays d'origine que l'on assiste.

Certes, dans une première période (entre 1961 et 1980) les Français représentent respectivement 92 % des entrants à la Viste, 83 % à Picon et 87 % à la Busserine. Mais les Français sont encore 86 % à la Viste, 78 % à Picon et 75 % à la Busserine entre 1981 et 1990, puis enfin 84 % à la Viste, 60 % à Picon et 62 % à la Busserine depuis 1991.

Ainsi les locataires entrants sont dans une grande majorité de nationalité française, même si leur proportion diminue de 10 à 20 % selon les cités.

Cependant parmi les Français, ceux d'origine étrangère sont de plus en plus nombreux :

- A la Viste, dans la première période, il n'y a pas de personne d'origine étrangère parmi les Français entrants alors que depuis 1991 les Français d'origine étrangère représentent 32 % sur 84 % de Français.
- A St Barthélémy il n'y a pas de personne d'origine étrangère parmi les entrants durant la première période. Par contre ils représentent 27 % sur 62 % depuis 1991.

Si l'on détaille les nationalités durant la première période, les étrangers sont plus souvent Italiens que Maghrébins ; dans la seconde période les locataires étrangers originaires des pays du Maghreb représentent la grande majorité des étrangers entrants ; enfin dans la période la plus récente on observe une augmentation des personnes venant de pays d'Afrique.

Depuis 1991 :

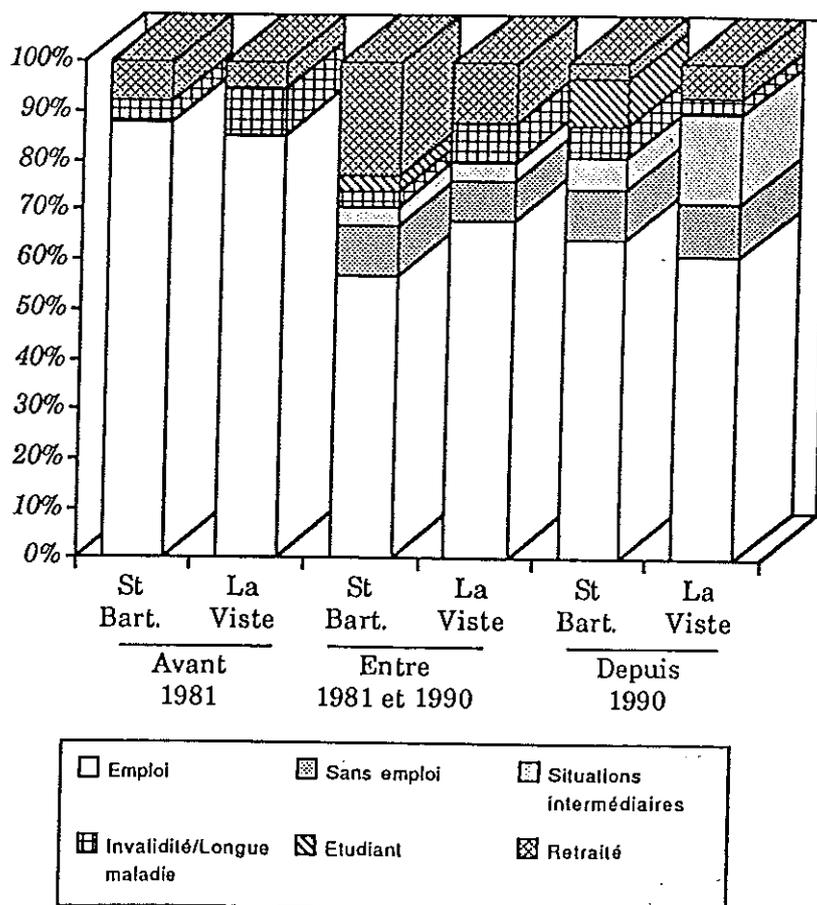
Nationalité d'origine	La Viste	St Barthélémy
Français	84,5 %	62 %
<i>dont</i>		
<i>Maghrébins d'origine</i>	22,5 %	23 %
<i>Comoréens d'origine</i>	10 %	4 %
Maghrébins	6,5 %	25 %
Comoréens	6 %	4 %
Autres	3 %	15 % <i>(Afrique notamment)</i>
Total	100 %	100 %

3. 4 La Situation socio-professionnelle

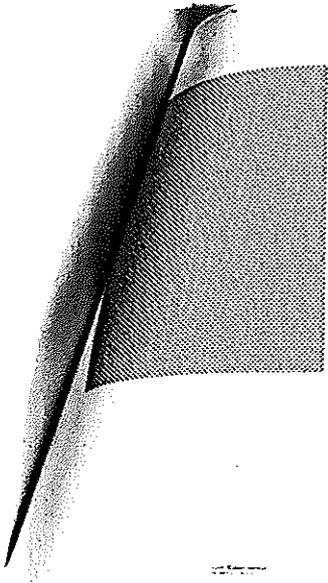
La caractéristique majeure de l'évolution des situations socio-professionnelles des locataires entrants aux différentes périodes est la diversification: de deux situations fréquentes dans la première période (salarié et retraité) on passe à six dans la dernière période (salarié, sans emploi, invalide, stagiaire⁽¹⁾, étudiant et retraité).

Cette diversification des situations est en adéquation avec l'évolution de la situation économique et sociale nationale et locale.

Situations socio-professionnelles



(1) Stagiaire : TUC, CES, etc., et plus généralement toutes les situations intermédiaires.



Si les salariés restent la catégorie dominante, on observe une modification du profil moyen du salarié entrant dans les cités et là aussi une diversification des situations. Il y a 15 ou 20 ans, les salariés étaient essentiellement des ouvriers souvent qualifiés et des employés (agents d'entretien, femmes de ménage, etc.), leur emploi était stable.

Aujourd'hui, les secteurs d'activité et les métiers sont plus variés, mais les situations sont beaucoup plus fréquemment précaires : contrats à durée déterminée, changements fréquents d'entreprise...

Là encore cette situation tient à l'évolution du contexte économique. La crise contribue à fragiliser les situations et en particulier celles des locataires potentiels d'H.L.M.

3.5 Les Impayés de loyer

Parmi les 200 dossiers de locataires entrés aux 3 périodes retenues, qui ont été consultés pour les deux cités, nous avons répertorié le nombre de locataires qui ont été ou sont actuellement en situation d'impayé de loyer.

Taux de locataires en impayé	La Viste	St Barthélémy
Entrant avant 1981	24 %	24 %
Entrant entre 1981 et 1990	31 %	29 %
Entrant depuis 1991	19 %	6 %
Total dossiers consultés	25 %	20 %

Ainsi on constate que le taux de locataires ayant eu ou ayant encore des difficultés à payer le loyer n'a pas de rapport avec les dates d'entrée. Si les chiffres sont plus bas depuis 1991 c'est uniquement parce que l'observation porte sur une période beaucoup plus courte.

Pour une analyse plus fine permettant de repérer le profil moyen du locataire en situation d'impayé (situation socio-économique, composition familiale) et de mieux cerner les causes des impayés (problème conjoncturel de la famille, problème de communication avec le bailleur), une étude exhaustive serait nécessaire.

Cependant une approche rapide est intéressante en ce sens qu'elle indique qu'il n'y a pas de "clivage" sur ce thème entre locataires anciens ou plus récents.

6 DES DIFFICULTÉS D'AMPLEUR DIFFÉRENTE POUR CHACUNE DES CITÉS

Les entretiens avec les services sociaux et les centres sociaux nous ont permis d'affiner notre approche de la vie sociale de chacune des deux cités, tout en vérifiant certaines difficultés énoncées par les locataires.

6.1 La Paupérisation

Une des hypothèses initiales de Marseille Habitat concernant l'analyse des cités est qu'il y a actuellement un phénomène de paupérisation de la population entraînant une série de problèmes voire une dégradation sociale importante. Un des objectifs de ce diagnostic était de confirmer ou d'infirmier cette hypothèse.

Là encore la comparaison entre les deux cités fait apparaître des différences nettes :

- A St Barthélémy, aucun des acteurs rencontrés ne mentionne de paupérisation plus importante dans la cité que ce que l'on observe d'une manière générale du fait de la crise économique : problème d'emploi, difficulté des jeunes à accéder au travail donc à décohabiter, situations fluctuantes et précaires de nombre de ménage actifs, etc.
- A la Viste les travailleurs sociaux et le centre social constatent une paupérisation importante des habitants.

Ce phénomène se traduit par une demande croissante de soutien financier. Ainsi l'assistante sociale D.I.S.S. signale que de novembre 1992 à juin 1993 elle a répondu à 50 nouvelles demandes de secours financier. Ce phénomène touche :

- des familles implantées depuis longtemps à la Viste notamment lorsqu'il y a présence de grands enfants sans ressources parce que sans emploi.
- des familles nouvellement arrivées, pour qui la cité est promotionnelle par rapport à celle qu'ils quittent (Savine, Solidarité voire la rue F.-Piat) et qui étaient déjà connues des services sociaux dans leur quartier d'origine⁽¹⁾.

Là encore on observe qu'il n'y a pas de partage entre anciens et nouveaux locataires, que tous peuvent être touchés.

(1) Ce qui explique les nombreuses demandes aux services, ces nouveaux locataires ayant un niveau d'information suffisant pour les solliciter dès leur arrivée dans la cité.

Quétigny

Du terroir de ce village, des siècles durant, les habitants de Dijon reçurent sur leur marché central : légumes, asperges, fruits et laitages.

J'ai encore connu le temps où un seul habitant s'en allait de bon matin travailler à Dijon.

Telle est l'histoire ancienne d'un village vivant au soleil levant de la capitale des Grands Ducs Bourguignons.

Puis vint le choc de l'avenir ; ruraux désemparés par un libéralisme exacerbé, enfants de la terre, d'emplois dépossédés, fuient vers l'industrie et les services concentrés.

Dijon et le désert côte-d'orien sont en devenir. Mais qu'ont-ils fait dans nos campagnes « les politiques » pour retenir ces jeunes ruraux en face de leur avenir ?

Alors, il nous fallut choisir : la capitale ou la province ? et pour notre province, des paysans, des ouvriers et artisans.

Par ambition de génération, à QUETIGNY ils devançant l'événement, créent le développement et maîtrisent l'urbanisation.

Ici, loin de se nier, la ville et la campagne se sont conciliées.

La ville nouvelle en est marquée de ces couleurs, de ces allées, de ces arbres et de ces espaces verts recréés.

Dans cette cité où les destinées n'ont jamais été confiées qu'à ceux qui l'ont habitée.

Venus de tant de « pays » entre générations, cette ville ils l'ont construite.

Que demain, jamais ne cesse cette fraternité que tant de femmes et d'hommes ont su faire naître dans tant d'associations créées.

Roger REMOND
Maire de QUETIGNY depuis 1959

*et depuis 1960,
sous nos yeux,
au rythme des chantiers
et des saisons,*

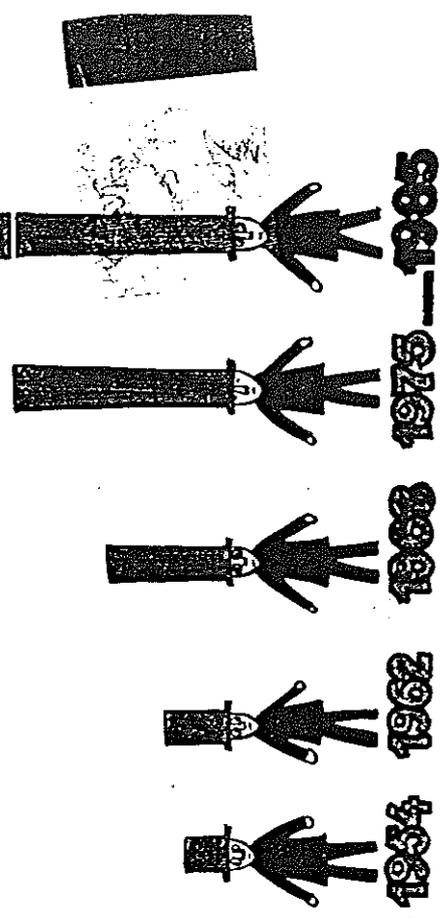
CETTE IDEE DE VILLE
PREND CORPS ...



...1960 1968 1976

DES CHIFFRES

EVOLUTION DU NOMBRE D'HABITANTS



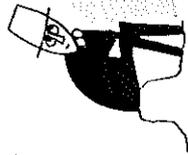
CATÉGORIES SOCIO-PROFESSIONNELLES EN 1975

Agriculteurs	1,4 %
Patrons de l'industrie et du commerce	2,2 %
Professions libérales et cadres supérieurs	10,1 %
Etudiants	7,7 %
Cadres moyens	17,7 %
Employés	19,5 %
Ouvriers	31,3 %
Personnels de services divers	6,3 %
Sans Profession	1,1 %

ET L'EMPLOI ?



avec la zone industrielle des cèdres,
C'est la ZAC du Champ aux Noëlers
qui permet aujourd'hui
le rebât.



IL Y A LE BOULOT -
IL Y A LE DODO -
MAIS AURONS-NOUS LE TEMPS DE VIVRE ?

1954 — 130 emplois
1976 1.932 emplois
et pour 1980/82
4.000 emplois avec la
future zone d'activités
économique.

Une Vraie Ville

ne
diffère d'une banlieue dans
musée ou elle est
sa possibilité de procurer
des activités professionnelles
à ses habitants....

L'histoire ne s'arrête jamais. Quétigny continue.

PRESERVER CE QUI EXISTE

Mais l'avenir de Quétigny c'est d'abord la préservation de tout ce qui a été construit. Ce qui a été inscrit dans le paysage doit être entretenu, protégé, animé. Nous avons refusé la ville dortoir, ce n'est pas pour accepter la dégradation et la transformation en « zones ravagées » de certains quartiers de Quétigny. Nous comptons d'abord sur l'autodiscipline de la population sinon il faudra prendre d'autres mesures. Chaque fois qu'un enfant apprend à reconnaître un équipement collectif et des espaces verts investis et entretenus avec l'argent public c'est une liberté qui peut grandir et s'épanouir. La qualité de l'environnement a une influence formatrice considérable sur les enfants. Le spectacle et la compagnie d'un environnement vivant et respecté font partie de l'éducation. Il faut en payer le prix : c'est une affaire d'argent, c'est aussi et surtout un problème de comportement majeur et éducatif d'une population qui respecte et fait respecter ce qui lui appartient.

DEMAIN, TERMINER LA VILLE

L'avenir de Quétigny c'est aussi ce qui reste à réaliser : la 2ème partie de la ZAC, la Zone d'activité économique, le centre aéré, l'aménagement des espaces autour du CES, des micro-équipements de quartiers... Ce sera l'affaire du prochain Conseil municipal.

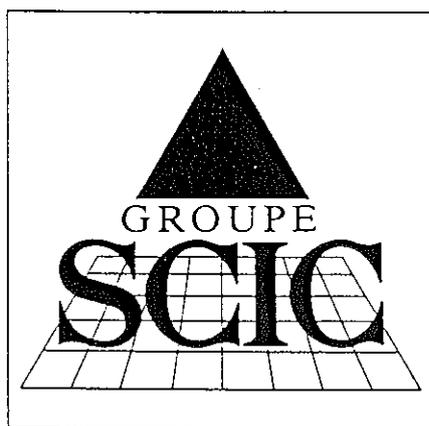
LE JUGEMENT DE NOS ENFANTS

La génération de demain portera sur notre action les jugements définitifs, car ils s'appuieront sur le bonheur ou le malheur des hommes. Ces jugements seront sans complaisance. Nous serons alors jugés sur les réalités et non sur des mots ou des intentions. A l'heure du bilan de nos enfants, souhaitons qu'ils se souviennent que leur ville a une histoire. Cette histoire nous avons essayé de la résumer dans cette brochure : ce n'est pas l'histoire rose de la ville de nos rêves, c'est le résultat provisoire et toujours remis en cause d'une volonté délibérée de maîtriser l'urbanisation vers les années 70 dans une petite commune de l'Est dijonnais.

A nous les adultes de leur expliquer !

Le maire : R. Rémond

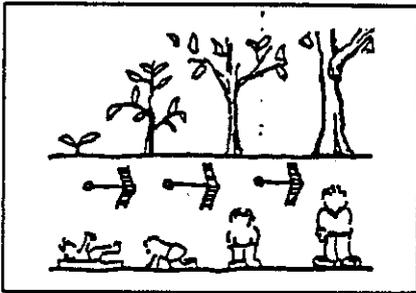
GUIDE DES ESPACES EXTERIEURS



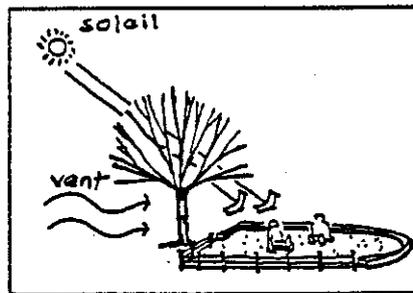
2.12 LES VEGETAUX ET LES JEUX

LES VEGETAUX

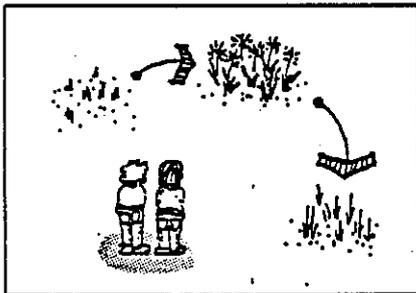
I LES VEGETAUX AMELIORENT L'ENVIRONNEMENT DE L'ENFANT



Plantes et enfants croissent ensemble

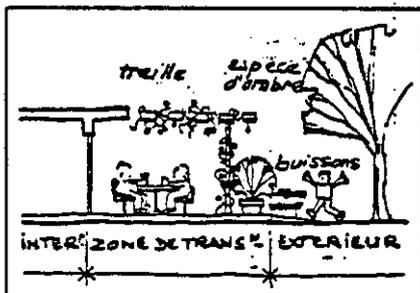


les plantes modifient positivement le micro climat

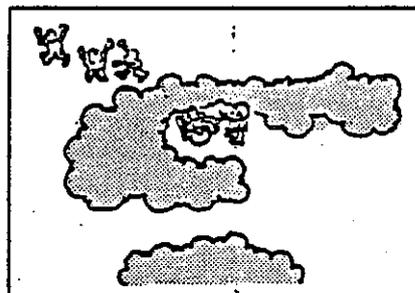


Les végétaux rendent manifeste le cycle des saisons

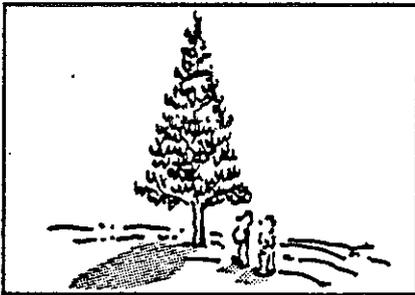
On peut traiter les végétaux au bénéfice des enfants:



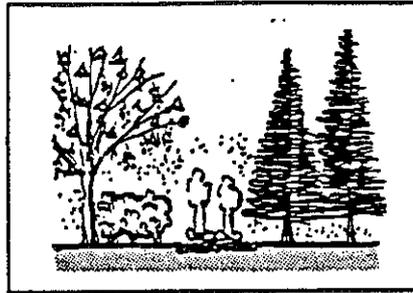
pour faciliter le passage du dedans au dehors



pour séparer, sans les isoler des diverses zones de jeu

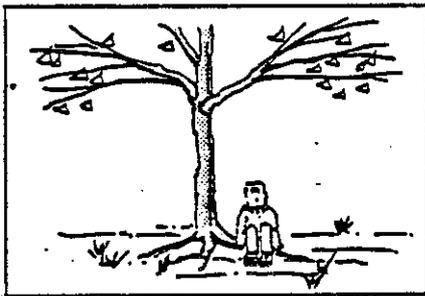


pour donner des repères
à l'orientation des enfants



pour donner diversité et
identité à leur territoire

II TRAITER LES VEGETAUX POUR ACCROITRE LES POSSIBILITES DE JEU



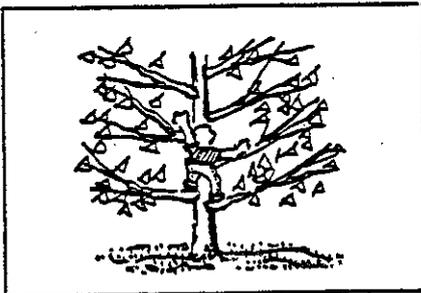
Jouer sous les arbres



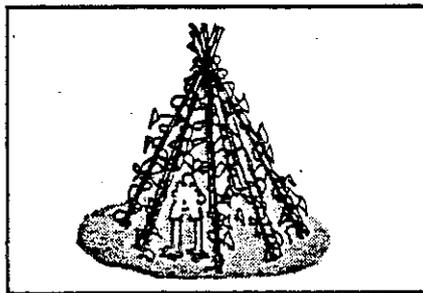
autour des plantes



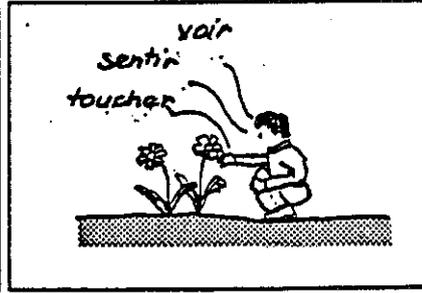
se cacher



grimper

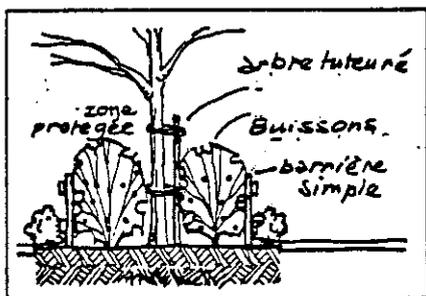


s'abriter, se réfugier

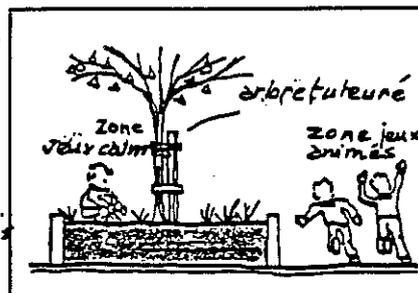


découvrir

Sans négliger leur protection :



réserver l'emploi de défenses structurées aux périodes et aux lieux de plus grande vulnérabilité

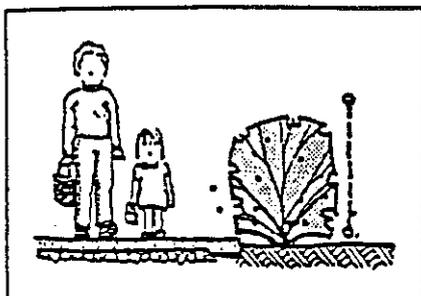


trouver des dispositifs qui permettent de protéger sans interdire.

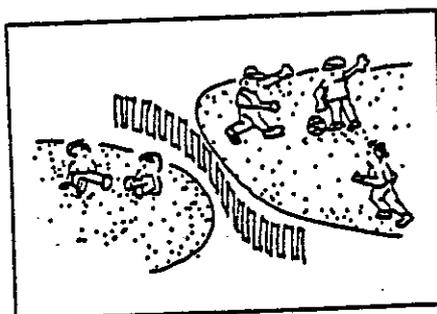
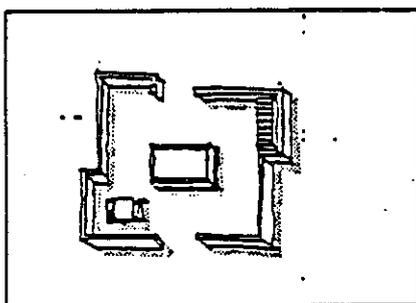
2.15.2 DELIMITATION DES ESPACES DE JEUX

I - HAIES, CLOTURES ET BARRIERES ONT 3 FONCTIONS DE BASE

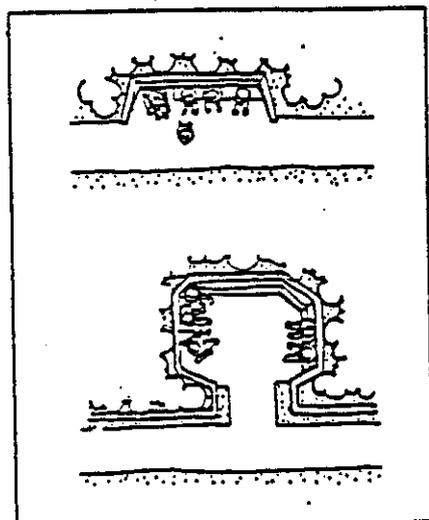
a) Orienter et guider les déplacements des enfants



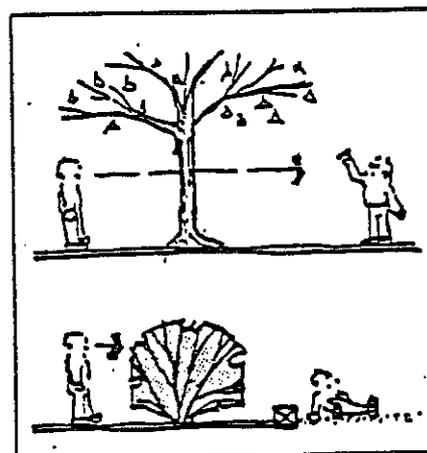
b) Marquer, définir ou fermer les diverses aires d'activités :(séparer sans isoler)



- des aires de jeu

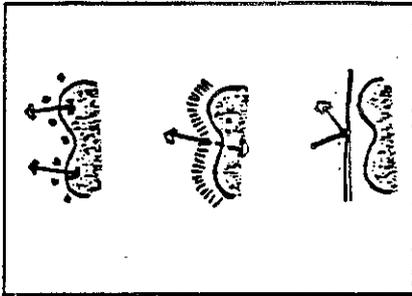


- ou des lieux de rencontre

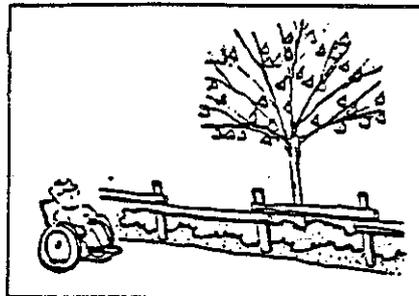


- en créant des degrés différents de transparence ou d'intimité

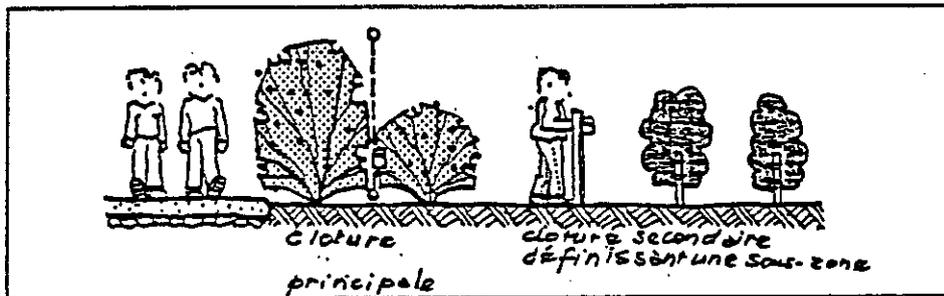
c) Protéger les végétaux : dissuader plutôt qu'interdire



- graduer les réponses :
de la pénétration possible
à la protection "absolue"



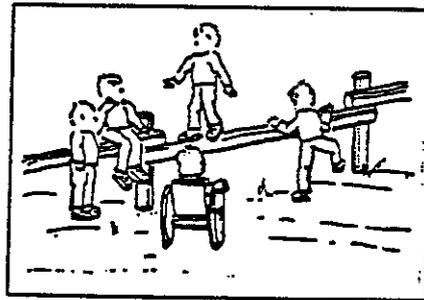
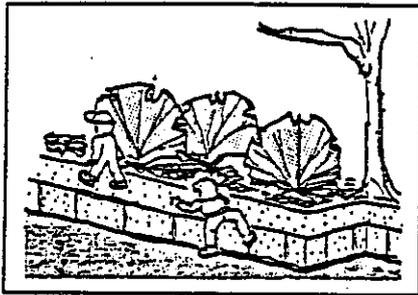
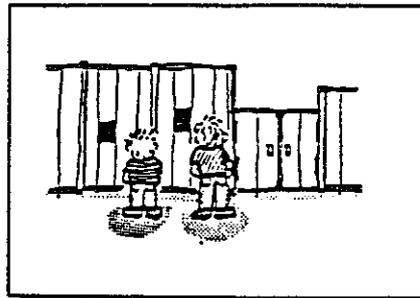
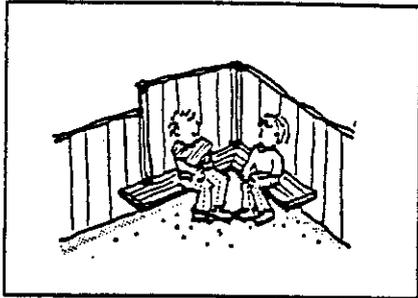
- protection provisoire non durable
(jeunes plants)



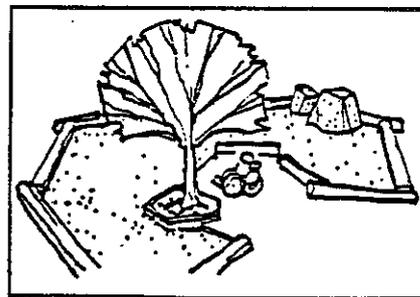
- prévoir des lignes de défense successives

II HAIES, CLOTURES ET BARRIERES

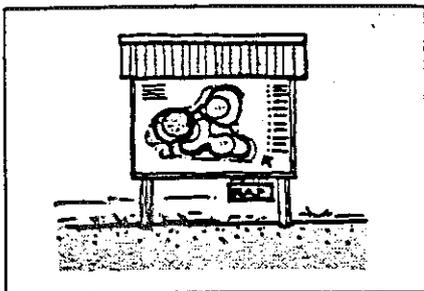
a) doivent être des occasions de jeu



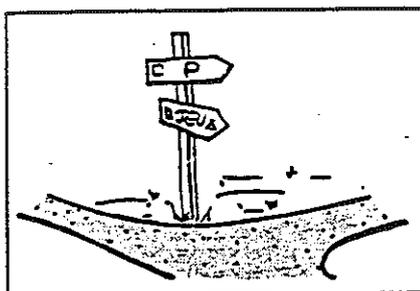
b) contribuer à la qualité de l'environnement de l'enfant



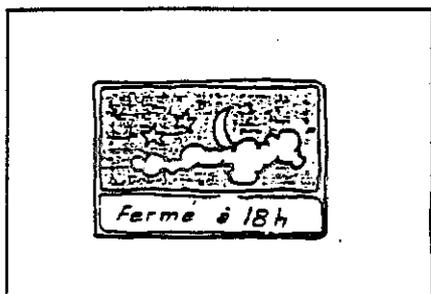
Les fonctions principales



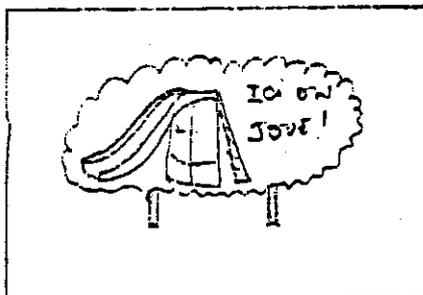
Informer sur les possibilités offertes par un lieu



orienter et offrir des possibilités de se repérer dans l'espace

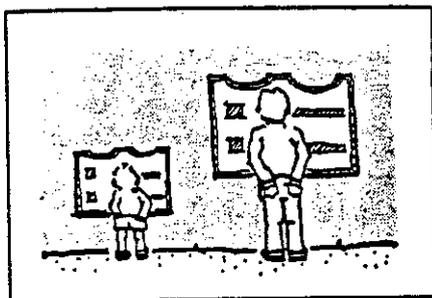


Réglementer l'usage des espaces

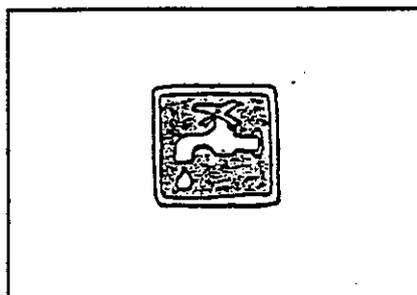


signifier l'usage des espaces

Quelques idées



Concevoir l'information destinée aux enfants en fonction des âges



Les pictogrammes sont plus facilement compréhensibles par les enfants



la signalétique peut être utilisée comme élément de jeu éducatif (parcours à thèmes)